

# LA GRANDE ROUMANIE

ALBUM ÉDITÉ PAR  
L'ILLUSTRATION



СЪДЪЖАНИЕТО НА СЪБИТИЯТА ВЪЗНИКЛИ  
ОТЪНЕСИ СЪЩЕ И ОТЪНЕСИ НА РАЙОНА  
ОТЪНЕСИ СЪЩЕ И ОТЪНЕСИ НА РАЙОНА

СЪДЪЖАНИЕТО НА СЪБИТИЯТА ВЪЗНИКЛИ  
ОТЪНЕСИ СЪЩЕ И ОТЪНЕСИ НА РАЙОНА  
ОТЪНЕСИ СЪЩЕ И ОТЪНЕСИ НА РАЙОНА

SEPTEMBRE 1929

№ IX : 30 Francs



# LA GRANDE ROUMANIE

ALBUM EDITE A L'OCCASION  
DES FÊTES DE L'UNION  
1929



## SOMMAIRE

<i>Le Roi Ferdinand</i> .. . . . .	par S. M. la Reine Marie.
<i>La Reine Marie</i> .. . . . .	M. de Saint-Aulaire.
<i>Souvenirs de Guerre</i> .. . . . .	S. A. R. la Princesse Ileana.
<i>La Transylvanie, terre roumaine</i> ..	le Professeur Nicolas Iorga.
<i>Le Souvenir des aïeux</i> .. . . . .	la Comtesse de Noailles.
<i>Vieilles Ballades roumaines,</i> compositions de S. M. la Reine Elisabeth de Grèce.	
<i>Les Transylvains</i> .. . . . .	par la Princesse Bibesco.
<i>Les Origines du peuple roumaine</i> ..	Guglielmo Ferrero.
<i>La Sentinelle roumaine</i> .. . . . .	G. G. Mironesco.
<i>La Reine Marie et les sports</i> .. . .	Emile d'Arnaville.
<i>L'art roumain</i> .. . . . .	Henri Focillon.
<i>Bucarest et la Roumanie pittoresque</i>	
<i>Les Châteaux forts de la vallée du</i> <i>Murès</i> .. . . . .	Sever Bocou.
<i>Les Fêtes de l'Union</i> .. . . . .	Robert de Beauplan.



EDITE PAR  
L'ILLUSTRATION

13, Rue Saint-Georges, PARIS

Copyright by L'Illustration, 1929,  
concernant chaque article de l'Album.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

736519

Biblioteca „ASTRA”  
— SIBIU —

• JUL 2010

474283



SA MAJESTÉ  
LE ROI CAROL II DE ROUMANIE



# LE ROI FERDINAND

par S. M. la Reine MARIE

Où a beaucoup insisté pour que j'écrive un article sur le roi Ferdinand parce que c'est moi qui l'ai le mieux connu.

Certes, je l'ai connu mieux que qui que ce soit... Mais cela signifie-t-il que même moi l'ai vraiment pénétré ? Peut-on jamais prétendre connaître un être humain ?

Je l'ai en tout cas mieux connu que la foule, mieux que ceux qui ne furent que les spectateurs de sa vie ; mais à évoquer son souvenir, je ressens comme la sensation d'une blessure qui se rouvrirait. Si j'ai, malgré cela, consenti à prendre la plume, c'est parce qu'en une heure du plus angoissant débat de conscience il me dit :

« Un jour, vous direz au monde ce que j'ai vraiment éprouvé : je n'ai, comme roi, pas le droit de dire certaines choses. Tandis que vous, que rien ne lie, pourrez quelque jour le leur dire... »

Ceci se passait juste avant l'entrée en guerre de notre pays. Nous étions debout dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte, contemplant un paysage de ce qui était devenu notre patrie. Ce ne l'avait pas toujours été — tous deux, déracinés en pleine jeunesse, nous avions été des étrangers. Mais, à présent, c'était notre patrie et nous l'aimions. Côte à côte, nous étions deux bâtisseurs qui avions consacré notre vie à un rêve identique. Tous conflits, tous différends se trouvaient aplatis du fait de ce même grand amour qui liait indissolublement nos cœurs — l'amour du pays qui nous avait absorbés.

« Un jour, oui, je le leur dirai... »

Une brée de larmes voilait ses yeux lorsque nous quittâmes la fenêtre ; nous nous tûmes... Aux heures de profonde émotion, l'homme est sobre de paroles.

Si donc j'ai accepté aujourd'hui d'écrire ces quelques pages, c'est pour remplir la promesse faite ce jour-là et aussi parce que, sa mémoire devant être en ce jour glorifiée aux yeux de son peuple, je ne voudrais pas que son portrait fût tracé par quelqu'un qui ne l'aurait connu qu'extérieurement, avec son masque, pour ainsi dire.

Car tout être humain possède des côtés très divers, mais porte un masque devant le monde. Non pas par désir de tromper le voisin ni pour se prétendre autre qu'il ne l'est, mais simplement parce qu'il est nécessaire qu'une forme concrète ressorte, parmi tous les aspects qui le composent, visible aux yeux de tous.

Un roi est propriété publique. Son visage appartient à son peuple comme aussi son intelligence, ses énergies, son temps, sa vie, son sort, sa mort. Il est aimé, critiqué, loué ou condamné selon les dispositions variables des spectateurs de sa vie et chacun le crée en son esprit selon la grandeur et la qualité d'âme qui lui sont propres.

Il est vu du dehors, jugé du dehors et il n'en saurait être autrement, car on ne voit que le masque qu'il expose au monde, que cette forme concrète, amalgame de toutes ses qualités comme de ses défauts, l'image extérieure de son être intime.

Je me sens hantée par la tragique impression que nous ne sommes tous, les uns pour les autres, qu'autant de masques ; que le monde est peuplé de visages que nous voyons tout différents de ce qu'ils sont en réalité. J'éprouve souvent une véritable angoisse à y penser et ma plume est tentée

de décrire cet immense jeu d'ombres que constitue l'humanité, se heurtant toutes l'une à l'autre sur cette longue route que nous dénommons la vie. Et chaque être humain demeure étranger à l'autre avec ses passions propres, ses joies et ses douleurs, ses secrets et ses tentations, ses succès et ses défaites dont nous ne voyons rien, si ce n'est la forme extérieure, car tout le reste demeure enfoui sous le masque qu'il porte pour le monde, souvent même aussi pour ceux qu'il aime.

Masques...  
C'est l'un des bienfaits qui nous sont échus, mais aussi notre plus cruelle malédiction, que nous soyons tous, tant que nous sommes, notre propre forteresse, en laquelle nul ne saurait pénétrer, pas même lorsque nous souhaiterions en ouvrir toutes grandes les portes.

Nous sommes des errants sur la terre, chacun de nous solitaire, un monde en soi. A l'heure même de la mort nous sommes seuls, sans pouvoir laisser pénétrer par notre plus cher amour le secret de notre agonie dernière — qui est peut-être notre première joie. Qui le dira ?..

Pensée poignante que celle de cette inéluctable solitude, mais que nous devons nous efforcer d'enviesager comme quelque chose qui nous élève au-dessus de nous-mêmes, au-dessus des chétifs petits êtres que nous sommes sur cette planète, quelque chose qui nous conduit vers d'autres sphères. Si nous n'avions éprouvé le poids de notre solitude sur cette terre, la mort serait une épouvantable tragédie. C'est cette solitude même que nous avons traînée partout qui nous aide à rompre les derniers liens...



Ferdinand I<sup>er</sup> lorsqu'il était prince héritier.

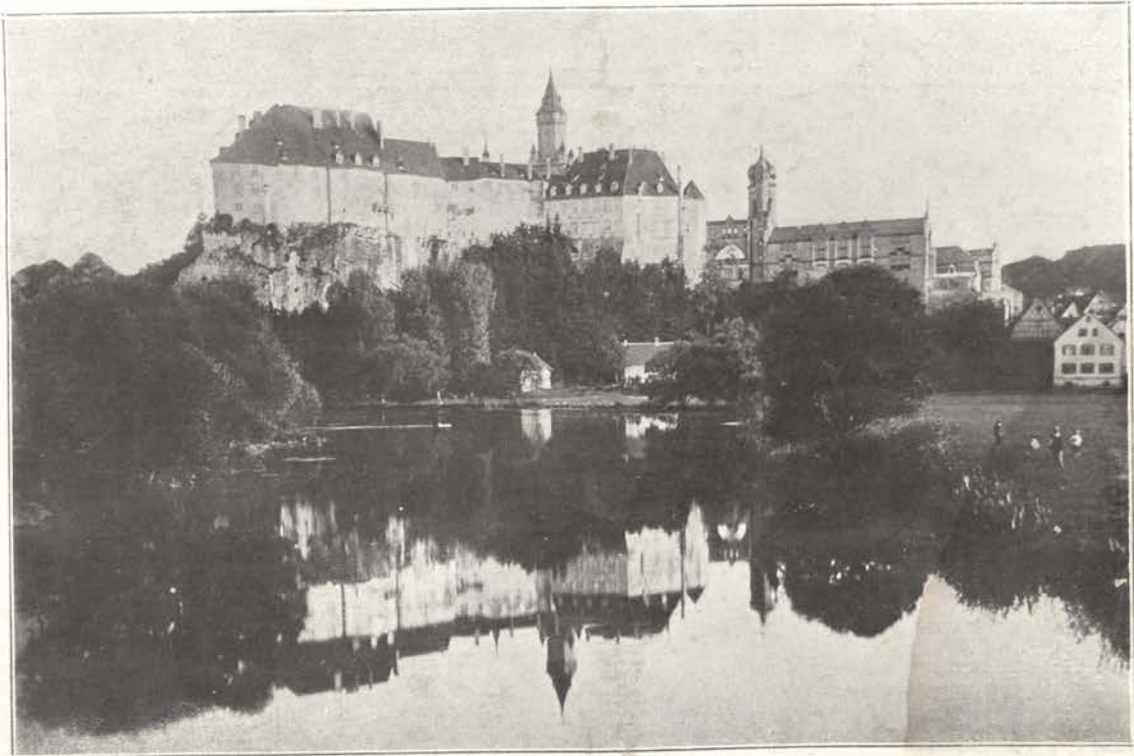
prosperé et calme, et l'on ne soupçonnait guère en ce temps-là quelle serait sa destinée.

Le château de Sigmaringen est perché sur un sombre rocher et son contour féodal se reflète sur les eaux du Danube qui n'est encore là, tout près de sa source, qu'un petit ruisseau joyeux et limpide ignorant son destin de traverser, toujours croissant en taille et en importance, de nombreux pays jusqu'au moment où, devenu le plus grand fleuve de l'Europe, le flot de ses eaux asservies se jettera dans la mer Noire.

De l'ouest à l'est, il poursuit sa longue, longue route depuis la Souabe jusqu'au travers de la Roumanie. Il a laissé loin derrière lui la jeunesse, l'innocence et la gaieté de son pays d'origine et charrie désormais de lourds bateaux, côtoie les types de visage les plus variés, entend l'âpre querelle de langages différents. Combien souvent n'a-t-il pas entendu le son des batailles et vu ses flots se rougir de sang humain ? Il est devenu un fleuve vaste et puissant suivant son cours toujours paisible et grandissant, surchargé de responsabilités dont il souffre, mais qu'il subit avec patience, comme étant le destin qu'il n'a pas choisi, mais auquel loyalement, sans plainte, il se soumet.

Un symbole...

De la jeunesse avec une chanson sur les lèvres, rieuse, insouciance, impé-



Château de Sigmaringen et le Danube.

tueuse, débordante de joie de vivre ; puis, petit à petit, l'abandon de tout désir, de toute aspiration personnelle, la graduelle mise sous le joug de sa force au service d'autrui. Et, finalement, l'acceptation loyale des décrets du sort, pour si lourd qu'en fût le fardeau.

Il semble vraiment que je rompe sans cesse le fil de mon récit ; mais j'incline d'autant plus irrésistiblement à trouver partout des symboles dans cette vie que j'ai connue dans ses fibres les plus intimes que je reste seule à revivre ce qui a été.

\*\*\*

Le grand-père de Ferdinand, Carl-Anton de Hohenzollern-Sigmaringen, était un homme de haute valeur politique doué d'une très haute conception du devoir. L'un des plus ardents promoteurs de l'unité germanique, il fut le premier, parmi les princes allemands, à faire abandon de ses droits souverains en faveur de la Prusse dont le trône était occupé par un rejeton de la branche cadette et protestante de la famille Hohenzollern.

Je ne prétends pas faire ici l'histoire de la vie de Carl-Anton, malgré l'intérêt qu'elle présente, mais force m'est bien de rappeler avec quelle main de fer il dirigea sa famille et lui inculqua, dès l'enfance, le plus strict sentiment du devoir. Il était, dans toute l'acceptation que l'on y attachait jadis, un chef de famille : sa volonté faisait loi. Ses conceptions politiques, cependant très libérales, étaient fort en avance sur son époque.

Mon mari a maintes fois évoqué devant moi le souvenir de l'imposant vieux grand-père à l'œil et au bec d'aigle, qui les dominait encore tous du fauteuil de malade en lequel on le voitrait durant les dix dernières années de sa vie. S'il avait perdu la faculté de marcher, sa lucidité d'esprit, sa maîtrise n'en demeuraient pas moins entières et tous tremblaient devant lui, tous, jusqu'à la douce petite grand'mère, qui complétait le tableau et qui, née princesse de Bade, avait eu pour mère Stéphanie de Beauharnais. Elle survécut à son époux durant de longues années — la plus ravissante vieille dame que j'aie jamais vue, mais, hélas ! complètement sourde. Elle donnait auprès de son terrible époux l'impression d'une tourterelle égarée dans un nid d'aigle et tremblait devant l'irréductible seigneur auquel elle avait voué le plus humble attachement.

Les parents du roi Ferdinand étaient d'un genre tout différent. Son père, Léopold, frère aîné du roi Carol, était le gentilhomme le plus affable, le moins égoïste, le plus exquis qu'il m'ait jamais été donné de rencontrer. Il n'avait rien de la dureté paternelle, mais aimable, conciliant, il était par essence un pacificateur, un homme sachant comprendre et pardonner. En pensant à lui, ces lignes de Nietzsche me reviennent à l'esprit : « Je suis devenu un béneuseur, toujours prêt à l'acquiescement, et si mes efforts ont longuement tendu dans ce sens, c'est afin d'avoir un jour les mains toutes libres pour bénir... »

Le prince Léopold avait su « libérer ses mains pour bénir » — plus belle louange pourrait-elle être faite d'un homme, quel qu'il soit ?

Il mourut prématurément, usé par l'effort d'une perpétuelle bonté envers tous, sans jamais réaliser à quel point la tâche avait été ardue.

Sa femme Antonia, infante de Portugal, fut l'une des plus admirables beautés de son temps. Mariée à seize ans, toute jeune encore elle perdit sa santé. Le prince Léopold passait donc sa vie entre le chevet de sa femme et sa vieille mère sourde : sa patience ne connaissait point de bornes, son amour était infini. Modeste, simple, toujours prêt à venir en aide à tous, en toute circonstance, il éprouvait une admiration intense à l'égard de son frère Carol qui avait hérité une part considérable des capacités politiques de Carl-Anton et, avec elles, sa volonté dominante.

Ferdinand aimait tendrement ses parents ainsi que ses frères. Il avait toute la modestie paternelle et, absolument inconscient de sa propre supériorité sur tant de points, inclinait lui aussi à considérer ses frères comme le surpassant en tout.

On m'a conté une petite histoire très caractéristique qui donne bien la note. Lorsqu'ils étaient encore tout jeunes gens, les trois frères servirent en même temps comme officiers dans un régiment de la garnison de Potsdam et s'installèrent tous trois indépendamment, dans la même maison.

Ferdinand était un rêveur, Guillaume un gros et joyeux bon vivant, Carlo, le plus jeune, un grand garçon blond et mince, très infatué de sa personne et exagérément fier de sa belle prestance. Il s'imposait volontiers et aimait à prendre des airs de supériorité avec son frère aîné. Carol et Guillaume aimaient les élégances et tous les comforts de l'existence, tandis que Ferdinand ne s'arrêtait pas à ces détails.

Les appartements des trois princes étaient meublés selon les conceptions un peu simplistes et naïves des Allemands de cette époque ; c'étaient les parents qui avaient veillé à ce que leurs trois fils ne manquassent de rien. Mais la personne qui me conta l'histoire m'assura que lorsque Carlo ou Guillaume éprouvaient l'envie d'embellir leurs appartements personnels, ils allaient bien tranquillement prendre ce qui leur plaisait chez Ferdinand, qui ne possédait bientôt plus qu'une table à écrire et quelques chaises, tout le reste ayant été rafflé par ses frères. Il ne protesta d'ailleurs pas le moins du monde et se contenta du minimum que les autres avaient bien voulu lui laisser.

Le roi Ferdinand demeura toujours le même. Il n'avait aucun besoin personnel et, s'il était de temps à autre saisi du désir d'embellir son « home », il se trouvait pour sa part parfaitement heureux dans la pièce la plus nue, dépouillée de toute ornementation, pourvu qu'il eût un siège confortable et une table pour écrire, ses cigarettes, sa collection de timbres et qu'il pût se plonger dans le travail ou dans la lecture.

Il avait depuis toujours un fidèle vieux domestique qui veillait à tous ses besoins tout en ne se faisant pas faute, ainsi qu'il arrive à ces tyrans dévoués, de le gronder et de discuter ses volontés. Ce vieux serviteur était aussi un chasseur, selon l'habitude des Maisons royales allemandes.

Il prenait un soin jaloux de ces mille petits bibelots absurdes qu'aiment



à collectionner les collégiens et en emportait toujours partout où se rendait le roi. Il disposait sur sa table de chevet ou son bureau ces menus objets sans valeur aucune, et je crois que les yeux de Ferdinand y étaient si accoutumés qu'il ne les voyait même plus.

Ce brave Neuman, doublé d'une femme et d'une fille aussi ordonnées et fidèles que lui-même, interdisait à son maître toute dépense superflue. Il conserva jusqu'à la fin de ses jours la même mentalité que lorsque son prince était sous-lieutenant à Potsdam et levait les bras au ciel de désespoir à la moindre infraction. Je n'exagère rien en affirmant qu'il y avait encore dans les armoires du roi, lorsqu'il mourut, des gants blancs d'uniforme du temps de Potsdam, tous numérotés et pieusement conservés par Neuman par horreur de tout gaspillage.

Mon mari se soumettait à ces petites tyrannies avec une patience en quelque sorte exaspérée qui n'empêchait d'ailleurs pas certaines explosions. Ce fut le vieux, si vieux serviteur qui survécut à son maître, qui s'agenouilla auprès du cercueil de celui qu'il avait si souvent morigéné.

... Je me demande quels furent ses sentiments lorsque, mettant une dernière fois en ordre ses armoires, il revit, bien pliées et numérotées, les séries de gants de Potsdam...

Tous les membres de la famille Hohenzollern partageaient une même passion : le père, la mère et les trois fils étaient des botanistes très compétents et il était charmant de voir quel lien constituait entre eux cet intérêt commun, que je partageais d'ailleurs, car mon amour pour les fleurs était au moins aussi grand que le leur, quoique moins scientifique. Au cours de toutes nos années de mariage, les fleurs furent pour nous une joie et un réconfort. Même dans les derniers jours, lorsque le roi Ferdinand était déjà trop faible pour parler, je pus faire naître l'ombre d'un sourire en mettant toutes fraîches de rosée quelques belles fleurs entre ses mains. Une des dernières choses écrites de sa main fut une liste d'iris nouveaux pour notre jardin ; je la trouvai sur sa table, longtemps après que son fauteuil fut demeuré vide. Je la lui avais vu écrire de sa belle écriture un peu hiéroglyphique, lentement, avec des doigts ayant peine à tenir la plume. Et tandis que je le regardais, je savais déjà qu'il ne verrait jamais fleurir ces iris... Mais je les commandais d'après ses indications précises et les fis planter là où il l'avait voulu. Ils s'épanouirent au printemps suivant, et leur beauté était telle qu'il me fut douloureux de la supporter toute seule... Je les cueillis et les portai sur la table devant laquelle il avait travaillé tant d'années durant avec cette lente patience si caractéristique. Et j'eus l'impression que lui aussi partageait avec moi l'admiration de leurs coloris, de leur parfum, que son amour pour les fleurs persistait auprès de moi...

Quelque ardu qu'ait été parfois pour nous le voyage de la vie, les fleurs nous en ont toujours adouci et embelli la route.

C'est de sa mère que le roi Ferdinand avait hérité son goût de la solitude, sa façon de vivre à côté des autres plutôt qu'avec eux, en spectateur plutôt qu'en participant actif de la vie. Il avait hérité aussi la beauté de ses mains modelées bien plutôt pour manier des œuvres délicates que pour soulever des poids lourds.

La princesse Antonia était une remarquable aquarelliste dont le talent dépassait de beaucoup celui d'un simple amateur. D'ailleurs artiste en toutes choses, elle aimait le beau sous toutes ses formes, mais sa piété exagérée lui donnait des vues rétrécies sur la vie et la faisait juger de tout d'un parti pris religieux. Elle ne se résigna jamais à ce que son fils devint le souverain d'un pays lointain ; ce fut pour elle un profond chagrin qu'il épousât une protestante et consentit à ce que ses enfants fussent élevés dans la foi orthodoxe ; il lui parut qu'elle devait multiplier ses prières pour que ce péché fût pardonné à son fils préféré.

Lorsqu'ils se trouvaient réunis après de longs mois, voire des années de séparation, ils se reprénaient, dès la première émotion passée, à leurs chères vieilles habitudes d'autrefois et demeuraient des heures entières à observer quelque curiosité botanique ou à discuter la dernière

découverte en orchidées. Ils s'absorbaient aussi profondément dans l'examen d'un insignifiant brin d'herbe que dans l'admiration de la fleur la plus rare.

J'apprenais, à les observer ensemble, à mieux apprécier le caractère de mon mari ; le temps ne comptait pas pour eux ; ils n'étaient point faits pour les heurts du monde extérieur : c'étaient des contemplatifs et non point des lutteurs adaptés à l'âpre course de la vie.

Oui, la paix et l'harmonie régnaient dans ce vieux foyer allemand ; nulle hâte, nulle compétition, aucune nécessité d'effort, de sacrifice ni d'abnégation, aucun besoin pressant d'accomplir quoi que ce fût dans une limite de temps imposée. Les ans glissaient sur Sigmaringen sans laisser de rides sur son paisible visage féodal.

Mais le petit ruisseau qui égrenait ses eaux auprès de sa quiétude était contraint de presser sa course, de se hâter sans jeter un regard en arrière, de se hâter afin de devenir un grand fleuve patient, capable de charrier de pesants fardeaux...

Lorsqu'il fut, de son plein gré d'ailleurs, choisi comme héritier présomptif du trône romain, l'aspect de la vie se trouva modifié du tout au tout pour le jeune prince allemand. Transporté d'Occident en Orient, d'une existence d'où toute responsabilité était exclue et d'une petite ville de garnison, parmi des camarades de son âge dont beaucoup étaient de même caste que lui, vers les devoirs de prince héritier dans un pays étranger. Certes, un bel avenir s'ouvrait devant lui, au prix cependant de l'abandon de toute liberté, de la séparation avec père, mère, frères et amis.

Je ne saurais dire avec quelles illusions, quels espoirs et quels rêves il partit pour la grande aventure de sa vie ; le roi Ferdinand n'était guère expansif, et, lorsque j'y vins participer, il était héritier présomptif, soumis à la rude école du roi Carol, c'est-à-dire que tout désir, tout goût personnel, toute aspiration devaient céder le pas au seul mot « devoir ». Le roi, naturellement dur et intransigent, ajoutait encore à sa sévérité l'austérité de qui, se trouvant dans un pays nouveau, met résolument de côté tout ce qui le pourrait détourner du rigide chemin d'abnégation qu'il s'est tracé.

Déraciné, transplanté, arraché aux joies simples qui étaient siennes pour devenir le satellite docile et soumis de son oncle, Ferdinand éprouva douloureusement, je crois, le mal du pays. De plus, malgré qu'on l'initiait à tout ce qui touchait à sa position, on ne le consultait ni ne le mettait jamais en avant, son travail demeurait impersonnel et dépourvu d'intérêt : on ne

l'autorisait à prendre aucune responsabilité, à marquer aucune liberté de jugement, et la délicatesse de sa nature lui faisait toujours craindre de déplaire à son oncle.

Comme l'on jugeait inopportun qu'il eût des amis dans ce pays nouveau, il se vit condamné à une solitude quasi monastique ; il m'a maintes fois raconté comment, assis près de la fenêtre dans la bibliothèque de son oncle, il regardait la rue vivante et joyeuse, enviait les passants, s'efforçant de plonger dans les fenêtres en face où d'heureuses gens allaient et venaient à leur gré, heureux parce que libres. Cette évocation m'a toujours émue au plus haut point, tant elle semblait être celle d'un prisonnier contemplant le printemps radieux au travers d'épais barreaux de fer ; mais surtout on y sentait un si pesant ennui étouffant l'âme, un ennui auquel je devais plus tard goûter moi aussi, de sorte que je puis en mesurer la profondeur.

Tel un capitaine à la proue d'un grand vaisseau, le vieux roi, absorbé et satisfait, par ses responsabilités d'État, d'être un souverain, un chef, celui qui projette et qui ordonne, considérait tous ceux qui l'entouraient comme de simples outils qui devaient se tenir prêts à son usage. Il ne mesurait pas l'ennui qu'il infligeait à son neveu et, voyant le jeune homme se soumettre sans murmure, il était enclin à le croire dépourvu d'initiative, sans réaliser quelle abnégation exigeait cette obéissance absolue.

On peut hautement affirmer que jamais souverain n'eut de partisan plus loyal ni plus fidèle que Ferdinand ne le fut pour le roi Carol.

Moins entraînée à l'obéissance que mon mari, j'eus, pour ma part, mes heures de révolte, tandis que rien ne le fit jamais fléchir dans son allégeance. Le loyalisme était d'ailleurs



Le roi Ferdinand et la reine Marie photographiés peu de temps après leur mariage.

le trait le plus marquant de son caractère, qui ne fut pas toujours reconnu, et je ne puis m'empêcher de croire que ce fut un manque de psychologie que de le régir d'une main aussi dure.

Il était par nature timide, modeste, obéissant, un homme d'ordre, adhérent par tempérament à l'ordre établi. Il eût donc fallu non pas écraser sa personnalité, mais, au contraire, l'encourager, l'encourager à affirmer les grandes qualités qu'il possédait à l'état latent ; tandis que le régime inexorable auquel il était soumis le fit douter de ses propres capacités, de ses droits même, et il ne put jamais, au cours de sa vie, se libérer de cette impression.

Je me rappelle une conversation que nous eûmes un jour. Nous revivions notre jeunesse et nous nous demandions si la liberté que nous laissons à nos enfants leur était salutaire. N'étions-nous pas peut-être trop faibles, trop indulgents ? « Peut-être la dure école à laquelle nous étions soumis fut-elle pour notre plus grand bien ? » dis-je.

Une grande tristesse voila son regard. « Pour vous peut-être, répondit-il, car vous avez toujours eu quelque chose d'une rebelle ; vous savez-vous presque la lutte. Mais j'étais, moi, déjà entraîné à l'obéissance, il n'était pas nécessaire de me dominer d'une main aussi lourde ; il me semble que l'on ait brisé en moi un ressort. »

Mais il y eut aussi des moments heureux : le mariage apporta une certaine liberté. En premier lieu une installation indépendante, petite forteresse où il lui était loisible de vivre plus ou moins à son gré.

Ce fut ensuite une compagnie pour l'aider à supporter les fardeaux et partager ses obligations, des voix d'enfant parmi les fleurs que nous aimions tous deux, des projets d'avenir... des châteaux en Espagne... des rêves...

Ferdinand avait l'âme passionnément militaire, il adorait l'armée, et sur ce terrain-là du moins lui laissait-on un peu plus d'initiative. Conscientieux et travailleur comme il l'était, aucun détail militaire, fût-il le plus ardu, ne parvenait à le lasser. Tout en demeurant très loyal, il était un excellent camarade, très aimé des officiers, et retrouvait en leur société un peu de l'atmosphère familière de la vie qu'il lui avait fallu abandonner.

Les longues marches avec son régiment, les manœuvres de toute sorte lui étaient un véritable plaisir. Il trouvait dans la vie militaire une illusion de liberté, le grand air, les vastes horizons, loin de la politique d'État à laquelle il ne lui était jamais permis de prendre une part intéressante.

Il fut promu inspecteur de la cavalerie, ce qui lui permit de sillonner le pays dans toutes les directions et le mit en contact avec toutes les petites villes. Il n'y avait plus de permissions à demander — ici il était le chef, et, comme c'était le devoir qui l'y appelait, nul n'eût pu lui reprocher de trouver quelque plaisir à ces randonnées.

Un papier que nous trouvâmes après sa mort vint prouver qu'il considérait ces années-là comme les plus heureuses de sa vie : « Je désire être enterré dans mon uniforme de général de la cavalerie, car ce fut durant ce commandement que je vécus les années les plus heureuses de ma carrière militaire. »

Les plus heureuses années... Mais, trait caractéristique, au lieu de l'avoir pompeusement exprimé dans son testament, ce désir était écrit sur une feuille volante, dans un cahier, et nous ne dûmes qu'à un hasard de l'avoir trouvée à temps.

Méticuleux à l'extrême, pénétré d'un grand amour de l'ordre et d'un respect très germanique du protocole, la pensée de causer un dérangement quelconque pour ce qui le touchait personnellement lui était néanmoins or ne peut plus désagréable. Tout comme son père, il paraissait sans cesse s'excuser d'occuper une place dans le monde.

Le vieux roi trouvait cette attitude fort commode chez son héritier et ne l'encouragea jamais à s'affirmer. Combien de fois n'ai-je pas été témoin des conflits intérieurs de mon mari entre ses aspirations et son sentiment du devoir ! Je savais combien cruellement il souffrait de certaines répressions et cependant, lorsque je voulais exprimer pour lui ses souffrances en paroles, il m'arrêta, ne tolérant aucune critique de son oncle auquel, en dépit de sa sévérité, il était profondément attaché. Je me suis sans cesse heurtée à cet extraordinaire loyalisme qui tenait de la fidélité d'un chevalier envers son suzerain : une qualité et un sentiment hérités, je présume, de ses lointains aïeux.

Je m'imaginai parfois être Elsa insistant pour que Lohengrin répondît à ses questions, car je voyais se dresser entre nous un véritable mur lorsqu'il considérait qu'il serait déloyal de divulguer le moindre fait sur lequel l'oncle n'eût pas aimé que je fusse renseignée.

Ferdinand était à son aise parmi les humbles de ce monde. Il aimait les paysans et savait gagner leur confiance. Il aimait à errer des heures entières

à travers des villages, à pénétrer dans les plus pauvres chaumières et à se faire des amis des enfants, des femmes, des chiens. Il se connaissait bien en agriculture et savait parler avec compétence aux paysans de leurs champs, de leurs récoltes, de leurs troupeaux et de leurs soucis domestiques. On l'a même dénommé le roi des paysans à cause de la sympathie marquée qu'il leur a toujours témoignée et aussi parce qu'il leur promit durant la guerre, en une proclamation faite par lui au front, que la terre serait partagée entre eux lorsqu'ils retourneraient dans leurs foyers ; promesse qui fut religieusement observée et loyalement admise par tous les propriétaires terriens malgré qu'il leur en coûtât un très grand sacrifice. Le roi donna l'exemple en faisant abandon de plus des trois quarts de ses domaines.

Le roi Ferdinand était un grand lettré, mais si réservé qu'il ne fournissait jamais à ses interlocuteurs l'occasion de découvrir ce qu'il savait. La contrainte à laquelle avait été soumise sa jeunesse le rendait, dans le monde, timide et gêné, aussi se mêlait-il rarement à la conversation, d'autant plus que le roi Carol ne l'y encourageait jamais. Très compétent sur tous les sujets, l'oncle préférait être seul à parler, et, lorsqu'il arrivait que son neveu émit une opinion, il l'écoutait avec une sorte de patiente condescendance peu propre à encourager la confiance en soi. Le résultat fut que le jeune homme se replia sur lui-même et que se développa en lui cet amour de la solitude que lui avait légué sa mère. Il n'était jamais plus heureux que seul avec ses livres ou faisant de longues promenades solitaires. Il connaissait le nom latin de chaque plante, le cri de chaque oiseau, les coutumes de presque tous les insectes.

Une âme d'artiste sommeillait en lui. Il savait demeurer des heures entières en paisible communion avec la nature, à contempler un coucher de soleil, à écouter le chant de la mer ou du vent, à observer une à une la naissance des étoiles. Mais, du fait même de cet instinctif manque de confiance en soi, il gardait toujours pour lui ses impressions, par crainte qu'en les matérialisant en paroles elles pussent ne pas être comprises.

\*\*\*

Chaque année, cependant, l'attachait plus profondément à son pays d'adoption. Il n'entraînait en ce sentiment nulle ambition, nulle vanité, nulle pensée de gloire — rien qu'un sincère amour. N'éprouvant aucun besoin pour lui-même, il donnait simplement, sans même se douter combien il donnait, parce qu'il le faisait en toute humilité.

Son plus grand rêve, je le partageais avec lui et avec notre peuple, était celui de l'unité roumaine. Nous en parlions souvent, mais plutôt comme d'un mirage flottant au lointain horizon de notre vie, nous bornant plutôt à souhaiter ajouter quelques pierres au grand édifice, sans nous douter de ce que le sort nous réservait. Ainsi s'écoulèrent les années d'un patient labeur, chacun de nous, selon son tempérament, supportant l'école qui nous était imposée, tandis que la vie nous entraînait au-devant d'événements considérables.

Le roi Carol était, en vérité, un grand souverain, qui sut établir les fondations de son pays avec énergie, prévoyance et compréhension. C'était un maître, sachant magnifiquement se faire obéir. Il était sage, pondéré, très circonspect. Travailleur acharné, il ne laissait rien au hasard. J'ai l'impression qu'il était plutôt respecté qu'aimé de son peuple, mais tous, sans exception, éprouvaient à son égard confiance et admiration pour ses puissantes qualités de souverain totalement dépourvu d'égoïsme. Nul ne l'admirait ni ne le respectait plus sincèrement que celui appelé à être son successeur, celui qui plus que tout autre avait senti le poids de sa férule.

Sans se relâcher jamais de sa sévérité envers son neveu, le roi commença néanmoins, en prenant de l'âge, à nous permettre de pénétrer plus avant dans ses vues politiques, et force lui fut, lorsque éclata la guerre mondiale, d'initier sans réticences le prince héritier.

Ce fut là une période de grande anxiété. La santé du roi Carol déclinait, sans que personne, cependant, crût sa fin si proche. Il ne cessa jamais de travailler, ne prit jamais le lit. Il souffrait beaucoup, mais demeura à la proue jusqu'au bout, fort, endurant, un chef sévère et honoré. Il mourut subitement dans la nuit du 10 octobre 1914, et Ferdinand devint roi à une heure où il fallait faire face aux plus graves crises qu'eût connues son pays.

Les conflits qu'avait subis le roi Carol avec sa conscience durant les derniers mois de sa vie sont trop connus pour qu'il soit besoin de les récapituler ici. Au moment le plus critique, il entra dans l'éternel repos, le sceptre tombait de sa main lasse, Dieu lui permettait de renoncer... A d'autres le soin de résoudre la grave question demeurée en suspens.

Tel un livre fermé, Ferdinand se trouvait devant son peuple. L'avenir s'étendait devant lui, mais nul ne connaissait le fond de sa pensée. Il ne s'était jamais prononcé dans un sens ou dans un autre, nul n'avait deviné ses pensées, ses désirs, ses opinions. Jusqu'à ce jour, avec un indéfectible



Le roi Ferdinand en tenue de campagne.

loyalisme, il avait sans discuter adopté la politique, les vues de son oncle : jamais ses lèvres n'avaient proféré un jugement, une critique.

Tous les yeux étaient anxieusement fixés sur lui ; le cœur battant, ses sujets se demandaient ce qui allait advenir.

Lorsque, le lendemain de la mort de son oncle, il se rendit au Parlement pour prêter serment, il jura d'être un bon Roumain, et ces simples paroles prononcées en conclusion d'un discours sobre et viril soulevèrent un immense enthousiasme : il restait, dorénavant, à apprendre ce qu'il entendait par être un bon Roumain.

Deux longues années de neutralité suivirent durant que l'Europe était à feu et à sang. Je vécus ces années jour par jour aux côtés de celui dans les mains duquel reposait le sort de son pays, ces mains auxquelles il n'avait jamais été permis d'aider même à tenir le gouvernail, je les vécus et les souffris avec lui, car elles lui furent, en vérité, une souffrance.

L'attitude de Ferdinand assumait une dignité nouvelle : subitement libéré de la tutelle qui avait pesé sur lui, il donna l'impression, pour ainsi dire physique, d'un redressement des épaules, d'un port de tête plus altier. Quoiqu'il s'en trouvât séparé par un rideau de flammes, l'avenir lui appartenait. Les années passées avaient été toutes de patience et d'abnégation, mais ce à quoi il devait faire face était bien fait pour faire trembler l'âme la plus fortement trempée.

Son oncle, le tyrannique et impérieux chef dont la moindre parole était un ordre, qui avait été son guide et son maître, n'était plus. A l'heure où le vieux souverain parvint à la croisée des chemins, Dieu le prit à son peuple, comme pour lui épargner l'agonie de la décision à prendre qui eût été comme un reniement de toutes ses croyances. Mais le sceau du roi Carol demeurait imprimé sur son successeur, pénétré de la même foi, et qui n'avait pas avec lui enterré son fervent loyalisme.

Aussi toute innovation lui était-elle comme un poids pesant qu'il lui fallait soulever. Son pays observait et attendait, réservant son opinion : il était encore aux yeux de son peuple un élément inconnu et d'emblée ne pouvait espérer conquérir sa confiance.

Telle une mer orageuse, l'opinion publique s'agitait autour de lui, toutes les voix, celles de l'intérieur comme celle du dehors, étaient menaçantes. Les yeux de Ferdinand prirent, durant ces années, une expression de tristesse que je vis chaque jour s'accroître davantage ; il dut apprendre à subir d'acribes critiques, des doutes, mille suspensions. Combien souvent voyait-il dans les journaux son nom accouplé à quelque appréciation malveillante ou méprisante, à d'injustes reproches, quand ce n'étaient pas des caricatures insultantes répandues pour la plus grande joie du public ! Il supportait tout sans murmure, mais un jour il me dit : « Je suppose que, parce que je suis roi, ils s'imaginent que je dois être dépourvu de sensibilité. N'est-il pas curieux que personne ne paraisse se rappeler que l'on est pourtant humain, fait de chair et de sang comme tout le monde ?... »

Mais Ferdinand savait garder le silence, et ses décisions, qui étaient toujours le résultat de mûres réflexions, n'étaient jamais dictées que par le seul intérêt de l'Etat. Il savait également écouter les avis d'hommes éclairés et éprouvés, entre autres ceux d'un serviteur tout dévoué à son oncle : Jean Brătianu, politicien de haute valeur, prudent et avisé, et de plus, pour lui-même, un ami personnel.

Le moment où la Roumanie devrait se jeter dans la mêlée se rapprochait d'heure en heure ; j'étais le témoin constant de la lutte atroce à laquelle était aux prises le cœur de Ferdinand. Malgré la connaissance que, comme son prédécesseur, il avait de l'armée allemande, dans les rangs de laquelle se battaient ses frères, malgré les liens de la tradition, malgré son éducation première, malgré les souvenirs d'enfance

qui le rattachaient au pays contre lequel se tournait l'irrésistible courant du destin, il sentait l'inéluctable approche de la tragique décision qui emplissait son âme d'une indicible angoisse.

Et toujours je lisais dans ses yeux cette douleur trop grande pour s'exprimer en paroles...

Ce fut tout à fait vers la fin que nous eûmes la conversation que j'ai rappelée plus haut : « C'est vous qui leur direz, un jour, combien j'ai souffert. » Et aujourd'hui, plongeant au fond de cette poignante et silencieuse douleur, je l'évoque bien que mon propre cœur en saigne, parce que je suis seule à l'avoir connue, moi qui n'étais pas celle de qui l'on exigeait pareil sacrifice. Il savait que je le comprenais, car ne partagions-nous pas un même puissant amour : la Roumanie ? N'avait-il pas fait serment d'être un bon Roumain ?... Ce n'était pas pour lui un vain mot ; aussi, lorsque sonna l'heure, il se dressa sans fléchir et lança le disque.

Il était écrit qu'à ce moment suprême aucune torture ne lui serait épargnée, car tous ne partagèrent pas son avis ; groupés autour de la table du Conseil de la Couronne, se trouvèrent ceux qui étaient d'avis de maintenir la Roumanie à l'écart de la fournaise ; il en fut même un qui l'eût voulu pousser du côté de l'Allemagne.

Il fallut faire face à toutes les objections, discuter pied à pied pour arracher à d'autres une décision qui lui brisait le cœur.

Et quoique nous ayons vécu les mois d'angoisse tourmentante côte à côte, à cette heure je n'étais pas auprès de lui, mais dans une pièce contiguë, attendant... et chaque battement de mon cœur était comme un marteau enfonçant des clous dans notre destinée.

Rencontrant Tache Ionescu bientôt après cette mémorable séance, il me dit : « Aujourd'hui je sais que nous avons un grand roi. » Tache Ionescu était de tous nos hommes politiques le plus passionnément en faveur de l'Entente. Il aimait le roi, mais il fut peut-être un de ceux qui ne savaient pas jusqu'où pouvaient aller son abnégation, son sens du devoir.

Mais ce jour-là, homme de cœur et d'enthousiasme, il s'inclina devant son souverain.

Le reste appartient à l'histoire. Cela m'entraînerait trop loin de la récapituler ici.

Heures de victoire, de défaite, évacuation, retraite. Effondrement du front russe, trahison... Retranchée, de ses alliés de tous côtés, sans qu'aucune aide pût parvenir jusqu'à elle, la Roumanie se trouvait à la fois étranglée et environnée d'un cercle de feu. Famine, peste, ruine, misère. Tragédie, en vérité !

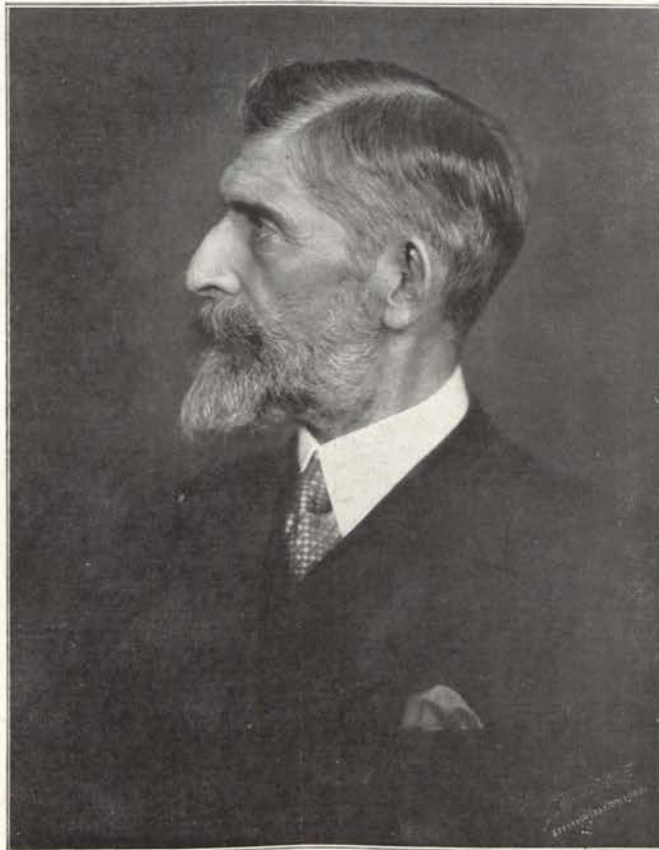
Mais, sur le lambeau de territoire que l'ennemi fut impuissant à nous arracher, Ferdinand et sa petite armée tenaient bon. Fidèle à sa parole, il ne mit jamais sa signature sous le traité de paix séparée.

Puis vint l'heure de la délivrance, l'heure du retour à nos foyers, l'heure de l'unité, la réalisation du rêve doré de la Roumanie !

Ferdinand, devant le miracle qui s'était accompli, le front courbé en toute humilité, ne se rendait même pas compte qu'il fut, aux yeux de son peuple, devenu un héros. Sa modestie innée persistait et il ne s'entendait jamais sans étonnement acclamer comme le premier roi de tous les Roumains.

Le voile de tristesse n'avait pas quitté ses yeux. La victoire comportait son amer parfum comme sa gloire, car l'on n'osait faire le bilan de tant de vies perdues, de tant de sacrifices consentis pour édifier cette heure triomphale.

A présent encore où je reste seule pour revivre tous ces événements, ils se déroulent dans mon souvenir comme une immense procession défilant à travers des alternances de lumière, d'ombre et de feu, et malgré que l'optimisme soit le trait fondamental de mon caractère, force m'est de confesser que j'y retrouve plus d'ombre que de clarté. Aussi, lorsqu'il m'arrive de relire quelque page d'histoire où se trouvent évoqués les merveilleux heures vécues par des rois, heures de gloire, de victoire et de choses accom-



Dernière photographie du roi Ferdinand.  
Phot. Juliaza.

plies, je laisse retomber le livre avec un soupir et ma pensée imagine tout ce qui n'a pas été relaté, tout ce qui ne saurait l'être, car qui peut pénétrer la secrète amertume du cœur humain ? Quelles ont pu être les pensées intimes de tous ces rois, de tous ces vainqueurs, tandis que, acclamés par des milliers de voix, ils passaient devant les peuples qui ne voyaient que leur masque ?

\*\*\*

Peut-être n'aurais-je pas dû accepter d'écrire ces pages. Je ne savais pas, en les commençant, à quel point cela aviverait ma douleur. D'avoir survécu au roi Ferdinand et à tant d'autres, il me semble que je reste abandonnée, et les ombres prennent dans mon tableau plus de force que les lumières... Mais il est une scène qui surgit devant moi toute lumineuse, baignée dans la splendeur d'un soleil printanier, au milieu d'arbres en fleurs, du chant des oiseaux et des cloches résonnant d'un bout à l'autre du pays — celle de notre premier voyage à travers la Transylvanie, de notre première visite à notre peuple libéré.

Les cœurs de tous étaient gonflés de joie, des hymnes de gratitude s'élevaient des longues processions de paysans venus des montagnes et de la plaine — vieillards aux longues boucles grises et aux épaules voûtées, des femmes et des enfants, mères portant leurs nouveau-nés, aïeules boitillant appuyées sur des bâtons, adolescents aux regards étonnés, hommes aux visages placides et patients, laboureurs du sol dans toute la force de la maturité. Tous, clergé en tête, avaient revêtu leurs habits de grande fête, des costumes variés et multicolores tels qu'à travers tous les âges leurs pères et leurs aïeux les portaient avant eux, tous différents selon leurs villages respectifs. Ils étaient venus de loin, sans compter les lieues qu'il leur avait fallu faire à pied, à cheval, en carriole, pour la seule joie de voir leur roi, qui les avait délivrés du joug étranger.

Les uns s'agenouillaient pour baiser ses mains, d'autres étaient porteurs d'humbles présents, les jeunes filles jetaient des fleurs sous ses pas, les regards de tous dévoraient son visage, celui du « Libérateur » qui avait rompu leurs chaînes.

Je vois encore un homme très âgé élevant son petit-fils au-dessus de sa tête et disant : « Regarde-le bien, afin que, lorsque tes cheveux seront blancs comme les miens, tu puisses encore te rappeler de ce jour et des traits de son visage... »

Oradea Mare, Cluj, Baia Mare, Carei Mari, Câmpeni, Blaj, Turda, Alba-Julia, Sibiu, Brasov, et tant d'autres... De ville en ville, de village en village, de partout, en une triomphante procession rutilante de couleurs telles que n'en sauraient imaginer les pays d'Occident, une immense vision de joie et de triomphe au travers d'une buée de larmes, car joie et douleur demeurent indissolublement liées. Et à nos côtés ceux qui avaient patiemment souffert sous le joug étranger, opprimés mais non résignés, berçant dans leurs âmes le rêve d'unité, ayant à peine osé croire qu'il se réaliserait de leur vivant, mais qui, en parfaite collaboration avec le clergé, avaient entretenu vivace dans tous les cœurs la flamme du patriotisme, préparant ainsi toute la population à l'élan de gratitude et d'enthousiasme envers ce roi qui avait fait de leur rêve une réalité et dont ils contemplaient le visage pour la première fois.

Cent tableaux se pressent devant ma pensée ; chacun d'eux serait digne d'être peint en paroles colorées, chatoyantes et profondes, mais je n'en choisirai qu'un seul pour le fixer dans ces pages. Turda, le lieu où la légende veut qu'ait été tué Mihai Viteazul, celui qui, en 1599, unit pendant une brève période de temps tous les Roumains.

Un vaste champ où se groupent, venant de tous côtés, des milliers et des milliers de paysans. Une masse mouvante de couleurs sur laquelle le soleil répand son or. Sur un monticule, dominant la foule, le roi et la reine, entourés de leur suite, font face à un autel tout couvert de fleurs. Des prêtres en vêtements tissés d'or élèvent leurs voix en un chant sacré auquel les oiseaux joignent leurs pépiements comme s'ils eussent voulu, sur leurs ailes, porter au ciel les prières de ces milliers de cœurs. Se mêlant à la douce brise printanière, des nuages d'encens flottent comme un voile sur le brillant tableau, de sorte qu'il nous semblait contempler, au travers d'une buée de larmes, notre peuple agenouillé.

Et au-dessus de nous plana l'ombre du grand Voievode. Le ciel était bleu, profond, immense — la bénédiction de Dieu, divin espoir, paix...

\*\*\*

Cela se passait il y a dix ans. Et aujourd'hui le roi Ferdinand n'est plus parmi nous. Comme si son cœur s'était usé par trop d'émotions, il nous a été enlevé : nous avons dû trop tôt le coucher dans le tombeau.

A l'heure où sa tâche devait connaître la plénitude d'une merveilleuse réussite, une amère et humiliante épreuve le frappa, épreuve qui aurait dû épargner l'homme et le roi qui a été tout le long de sa vie l'esclave loyal et armé de patience du devoir.

Le labeur avait été grand, la route rude, hérissée d'écueils, et à l'heure de l'accomplissement suprême la coupe, emplie au prix de tant d'efforts, avait été arrachée à ses lèvres.

Un événement douloureux et imprévu, changeant l'ordre de la succession au trône, rompit soudain la continuité essentielle à la paix et à la prospérité de son pays.

Le roi Ferdinand le subit avec un stoïcisme sans paroles ; c'est à peine si une plainte s'échappa de ses lèvres. Héroïquement, apposant sa signature à des décrets qui lui brisaient le cœur, il entreprit la réédification de ce qui avait été anéanti.

Mais, désormais, toute joie avait abandonné son cœur. Un nuage s'étendit lourdement sur le passé, le présent et l'avenir, assombrissant en lui toute espérance et tout rayonnement de vie.

Aussi quand l'implacable maladie qui devait l'arracher à nous l'atteignit, était-il à bout de résistance ; il avait acquis plus que tout autre le droit à l'éternel repos.

Sans révolte, stoïquement encore, patiemment, il endura neuf mois le plus atroce des maux et aucun de nous ne sut jamais s'il réalisait qu'il touchait au terme de son voyage sur cette terre. Et une nuit, sa faiblesse devenue telle qu'il pouvait à peine lever la main, il s'abandonna dans mes bras et mourut...

« Je suis las », furent ses dernières paroles.

Aujourd'hui nous célébrons le dixième anniversaire de notre Union nationale et il n'est plus au milieu de nous pour se réjouir avec nous.

Mais, lorsque nous apporterons devant l'autel divin nos cœurs débordants et élèverons vers le Ciel nos prières en un immense élan de gratitude, nous sentirons tous, petits et grands, humbles et riches, sa bénédiction planer sur nous, sur l'innocent roi-enfant sur qui sont dorénavant concentrés tous nos espoirs, sur son pays, sur son peuple dont l'unité doit chaque jour devenir plus entière, plus concrète, plus complète, sur tous ceux qui demeurent pour poursuivre son œuvre.

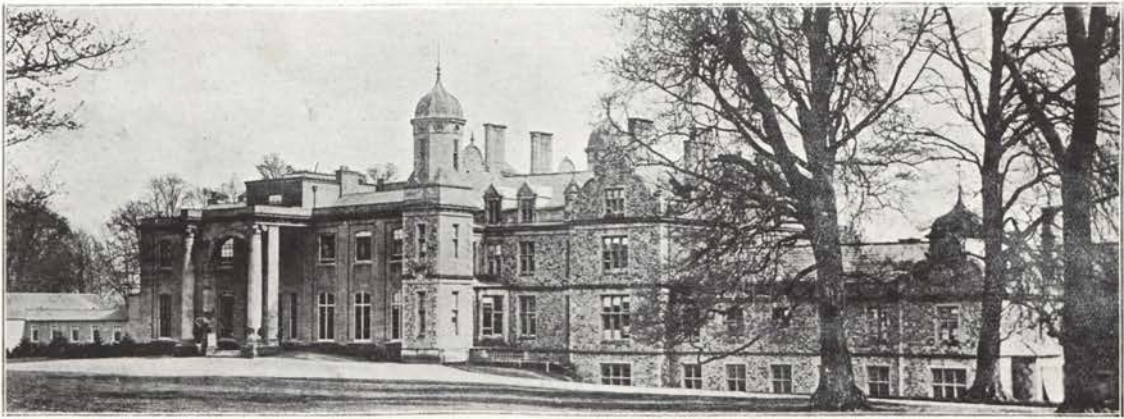
Amen.

MARIE.



Phot. Iulietta.

Ferdinand I<sup>er</sup> sur son lit de mort.



La maison de Eastwell Park où est née la Reine Marie.

## LA REINE MARIE

par M. de SAINT-AULAIRE

Pour évoquer la noble figure de S. M. la Reine Marie, nul n'était plus qualifié que M. de Saint-Aulaire, qui fut pendant la grande guerre ministre de France en Roumanie. En communion étroite avec le peuple roumain, il partagea ses émotions tour à tour douloureuses et glorieuses, il approcha ses souverains, connut mieux que tout autre l'élévation de leur cœur et fut maintes fois le témoin de l'admirable dévouement et du viril courage de Celle qui fit rayonner autour d'elle l'espoir et la bonté. Malgré la discrétion qu'il s'est imposée, M. de Saint-Aulaire a bien voulu répondre à notre demande et écrire pour cet album les pages qu'on va lire :

INVITÉ à parler de S. M. la reine Marie de Roumanie aux lecteurs de *L'Illustration*, j'en ressens un grand embarras. Les diplomates ne sont pas habitués à décrire, dans leurs rapports officiels, les sommets où son âme plane. Leur registre est trop restreint pour fournir toutes les notes du chant qui seul conviendrait à sa gloire. Pour l'évoquer dignement, il faudrait un artiste habile à travailler une matière plus rare que la politique. Il y faudrait même plusieurs artistes : un peintre pour sa grâce et sa beauté ; un sculpteur pour son relief et sa majesté ; un historien, qui serait surtout un poète lyrique, afin de traduire les trésors de rêverie qui sont en elle, et un poète épique afin de la célébrer dans la haute action où elle excelle cependant. Il y faudrait surtout un musicien pour exprimer ce qui, malgré tout, resterait ineffable.

Je ne tenterai donc ni le portrait, ni la statue, ni l'ode, ni l'épopée, ni l'opéra qui, un jour, immortaliseront la reine Marie ou, plutôt, lui devront leur immortalité.

La moindre esquisse semblerait bien téméraire à ceux qui, ayant contemplé le modèle, sont

restés éblouis par cette unique rencontre de la perfection anglo-saxonne et de la séduction slave dans l'harmonie d'une beauté à la fois éclatante et pénétrante. Dans certaines réceptions d'autres Cours, quand les « Majestés » n'étaient pas sur leur trône, j'ai entendu des étrangers qui ne leur avaient pas encore été présentés demander : « Où est le roi ? Où est la reine ? », rien, dans leur physionomie ou leur maintien, ne révélant leur anguste caractère. C'est une question que nul ne pose là où resplendit la reine Marie. Tous, même ceux qui ne la connaissent pas, la reconnaissent aussitôt. C'est pour elle



La Reine Marie à dix ans.

aussi que le poète latin a dit : *incessu patria Dea*.

Son regard ne l'annonce pas moins que sa démarche, regard magnétique où la lumière de l'Occident se mêle aux feux de l'Orient. Je n'analyserai pas cette lumière, reflet d'une magnifique intelligence qui, si la reine Marie était née plébéienne, eût cependant été un sceptre. Intelligence qu'anime une sensibilité qu'elle contrôle, l'une et l'autre semblant lutter et concourir pour finalement se fortifier l'une par l'autre. Cette abondance et cette diversité de dons étonnent ceux qui, prêtant leur médiocrité à la nature, n'admettent pas qu'elle comble ainsi ses élus et qui, afin de se montrer supérieurs aux « grandeurs d'établissement », les jugent incompatibles avec les valeurs spirituelles, dont ils se réservent le privilège. Ils préfèrent Homère à Alexandre et ne reconnaîtraient pas Homère s'il était en même temps Alexandre.

Il est d'ailleurs délicat de décerner aux rois et aux reines d'autres couronnes que celle de leur condition. Dans son chapitre intitulé : *De l'incommodité de la grandeur*, Montaigne écrit : « Le Sénat ordonna le prix d'éloquence à Tybère ; il le refusa. »

N'étant pas

le Sénat, je ne proposerai pas de donner à la reine Marie le prix de tous les arts qu'elle cultive, et elle le refuserait comme Tybère. Je mentionnerai toutefois que l'Institut de France, plus compétent que le Sénat, l'a accueillie dans son sein et qu'elle y fit sans peine cette unanimité plus rare encore dans les académies que dans les assemblées politiques.

\*\*\*

Mon propos est simplement, puisqu'il m'a été donné de voir la reine Marie au milieu d'événements qui livrent le secret des âmes, de saluer en elle, très au-dessus du trône, de la beauté et même du génie, les admirables vertus qu'elle a



Alexandre II, grand-père de la Reine Marie.



Victoria, grand-mère de la Reine Marie.



La reine Marie (à gauche) avec ses deux sœurs, la grande-duchesse Cécilie et la princesse de Hohenzollern.

déployées pendant la guerre, Fermeté inébranlable, loyauté à toute épreuve, énergie souriante, héroïsme chevaleresque, dévouement sans bornes et sans phrases lui composent son plus étincelant diadème. Que cette merveilleuse alliée de la France daigne trouver dans mon témoignage un hommage et une action de grâces.

J'eus l'honneur d'être reçu pour la première fois par S. M. la reine Marie le jour où je remis au roi Ferdinand les lettres officielles qui m'accréditaient auprès de lui. Dans des circonstances banales, cette cérémonie est accompagnée d'un échange de harangues qui ne le sont pas moins. Mais, dans des circonstances extraordinaires, comme c'était le cas, l'attitude de la Roumanie dans la guerre mondiale posant alors une énigme qui passionnait l'opinion dans tous les pays belligérants, les paroles même les plus ordinaires sont pleines de périls. Je savais déjà que dans la diplomatie l'insignifiance des propos augmente avec l'importance des fonctions et celle des événements. J'appris alors qu'à un certain degré de gravité les événements imposent le silence, même dans les occasions où la tradition, cependant sacrée en pareille matière, commande de le rompre.

Certes, dans le conflit où s'affrontaient deux conceptions de l'humanité, celle de la force brutale au service d'une hégémonie barbare et celle du droit des peuples à l'indépendance pour le plus grand bien de chacun d'eux et le progrès général de la civilisation, l'âme de la Roumanie, fille de Rome, mère du Droit et avant-garde du génie latin que sa vaillance a sauvé deux fois, contre les barbares et contre les Turcs, n'a jamais hésité. Oui, son âme, dès la première heure, s'était enrôlée sous les drapeaux des Alliés. Mais des fatalités que je n'ai pas à expliquer aujourd'hui la contraignaient d'ajourner son intervention armée. D'autre part, afin d'assurer à sa décision finale tout son prix et de ne pas donner à l'adversaire la tentation de la prévenir par une offensive brusquée, il importait de la dissimuler jusqu'à la dernière minute et même de donner le change aux agents de Berlin et de Vienne. La stupidité de ceux-ci permit au gouvernement roumain de les bernier complètement. Pour être bien renseigné, il ne suffit pas d'avoir des milliers d'espions ; il faut aussi n'être pas aveuglé par l'orgueil et n'être pas inaccessible aux sentiments généreux qui, chez une nation noble comme la Roumanie, sont les grands moteurs de l'histoire.

Dans cette situation et dans une cérémonie qui ne comportait pas d'entretiens privés avec le roi, la prudence la plus élémentaire interdisait toute allusion à la guerre et surtout à la neutralité encore observée par la Roumanie. Je m'étais donc entendu avec le président du Conseil, M. Brătianu, pour supprimer les « discours d'usage » qui, en l'espèce, n'auraient eu le choix qu'entre le ridicule, en ignorant la guerre, et l'indiscrétion, en en parlant.

La reine, qui était auprès du roi, portait une robe ravissante aux tons vifs, en harmonie avec un radieux soleil de juillet et les uniformes chatoyants. Robert de Fiers, chez qui le Parisien ne perdait jamais ses droits, me dit tout bas : « Quand une reine qui a de l'esprit ne peut rien dire, sa façon d'en avoir tout de même, c'est de porter une si jolie robe. » Nous allions bientôt constater que la reine avait encore plus d'esprit en faisant parler sa robe qu'en la portant. Dans la conversation qui suivit l'accomplissement des rites protocolaires, elle aborda entre autres sujets, avec une noble familiarité, les modes de Paris et nous confia son goût personnel en ces termes qui valaient tous les discours : « Moi, comme vous voyez, je n'aime pas les couleurs neutres. » Dans la mode, il y a la manière.

\*\*\*

Cette déclaration de principe montre combien la reine Marie est « hors série », échappe à toutes les formules, fait éclater toutes leurs pointures.

On ne peut la mesurer à la toise commune, même à la toise commune pour grands et grandes de la terre. Pour la définir, il faudrait l'avoir observée ; or on l'admire trop pour l'observer. Sentiment qui monte d'autant plus librement vers elle qu'il n'est alourdi par aucune timidité. Elle n'intimide pas plus que les êtres surnaturels n'intimident leurs dévots. Avec la simplicité généreuse de la vraie grandeur, assez consciente de son ascendant pour ne pas dresser entre elle et le monde des barrières artificielles, elle élève le plus modeste interlocuteur jusqu'à elle et lui donne le sentiment d'être de plain-pied avec elle. Plus que reine, elle bouscule volontiers le protocole, ou, plutôt, l'ignore, tout en le connaissant très bien. Ce n'est pas elle qui dirait comme l'impératrice Elisabeth : « Le plus grand effroi des rois est de toujours interroger. » Elle est si profondément humaine que le courant s'établit instantanément entre elle et les êtres. Elle semble n'avoir jamais connu cette intimité de la grandeur royale : précisément n'être jamais de plain-pied avec personne, pas même avec d'autres têtes couronnées, car il y a une hiérarchie entre elles. C'est sans doute parce qu'elle est plus que reine qu'elle a autant d'aisance que si elle ne l'avait jamais été. Elle infirme le mot prêté par Abel Hermant, dans *la Carrière*, à son archiduc, tout penaud devant une petite Française, la première femme qui lui résiste : « Madame, les rois, voyez-vous, n'ont aucune éducation. » Et M<sup>me</sup> de Genlis ferait en sa faveur une exception à la règle qu'elle formulait ainsi à propos d'une balourdise de Louis XV : « Les rois n'ont aucun usage du monde. »

Il serait indigne d'une telle souveraine de la dépendre dans la vie de Cour. Je serai, d'ailleurs, incapable de répondre à cette question qui :



La Reine Marie en uniforme de colonelle.



*S. M. la Reine Marie*

*Phot. Julietta.*

me fut posée un jour par une dame de la « Carrière » : « Quelle est la longueur de la traîne à la Cour de Roumanie ? » — Chère madame, malgré mon ignorance, je sais qu'un vrai diplomate médite plus sur la longueur des traînes que sur la grandeur des empires et sur la profondeur des révérences que sur celle des combinaisons politiques. Moi-même, au temps où j'étais sérieux, j'avais fait une étude comparée des traînes dans les Cours d'Europe et j'étais arrivé à cette conclusion, qui m'avait ravi, que, dans l'ensemble, la longueur des traînes était en raison inverse de l'ancienneté des dynasties. Ainsi, à Berlin, il y avait trois ou quatre mètres de plus qu'à Vienne, où les archiduchesses y suppléaient par la traîne des siècles. Ayant découvert cette loi, je ne fus pas surpris quand, toute la Roumanie ayant comme sa reine rejeté les couleurs neutres, les traînes de la Cour de Bucarest, ces traînes dont je n'ai jamais connu la longueur, devinrent d'autant plus courtes que la dynastie et la nation étaient plus nobles. Derrière la reine Marie ondulait alors la plus majestueuse de toutes les traînes, tout un peuple en marche vers son idéal.

Désormais, je ne verrai plus la souveraine de la Roumanie qu'en tenue de guerre, en uniforme d'infirmière ou en amazone, quand elle passait une revue. Elle portait alors l'uniforme du régiment de cavalerie dont elle est colonelle : dolman avec petit manteau garni de fourrure agrafé sur l'épaule, toque de fourrure surmontée d'une aigrette. Je ne décrirai pas les grâces cavalières de la reine Marie, bien que Montaigne, déjà cité, prétende, toujours dans son chapitre sur l'*Incommodité de la grandeur*, que les talents d'écurier sont les seuls dont les princes aient le droit d'être sûrs. « Les enfants des princes n'apprennent rien à droict qu'à manier des chevaux : d'autant qu'à tout autre exercice chacun fleschit sous eux et leur donne gaigne. Mais un cheval qui n'est pas flatteur ni courtois verse le fils du roi comme il ferait le fils du crocheteur. » Opinion très discutable. Si le cheval du prince n'est pas naturellement courtois, il peut être dressé par un courtisan et le devenir lui-même. Dans toute cavalerie qui se respecte, il y a des spécialistes qui excellent à « mettre » le cheval brillant et de tout repos pour généraux rhumatisants. Ceux-ci caracolent alors « comme dans un fauteuil » et, à l'inverse de Racine qui faisait difficilement des vers faciles, montent facilement des chevaux difficiles. L'éducation d'un prince ne néglige sans doute pas toujours cet artifice.

Pour en revenir à la reine Marie, ce n'est pas assez de la nommer écuycière sans défaut. J'en appelle à tous ceux qui ont galopé derrière elle par monts et par vaux. Ils savent que cette centauresse boit l'air et l'obstacle, fatigue et sème les plus intrépides cavaliers.

J'ai l'air de galoper à la suite de la reine Marie et de musier en route pour éluder le sujet de cet article : son rôle pendant la guerre. C'est que là je me heurte à un double scrupule : d'une part, les mots, les pauvres mots sont trop inégaux à tant de grandeur et, d'autre part, ils semblent excessifs à celle qui les dépasse de si haut, car la grandeur est son élément naturel et l'atmosphère où elle respire.

✱

La reine Marie est entrée dans la guerre comme on entre en religion. Elle s'y est cloîtrée, renonçant à tout ce qui n'était pas la guerre, pour le salut de son peuple, de sa dynastie, mais aussi pour le salut de toutes les causes sacrées qui unissaient alors les Alliés et, en particulier, pour le salut de la France où nous ne devons jamais oublier que la Roumanie s'est jetée dans la fournaise et a aussitôt attiré contre elle quarante divisions austro-allemandes au moment précis où il y avait pour nous un intérêt vital à affaiblir la formidable pression de l'ennemi sur Verdun. La reine, qui n'aimait pas les couleurs neutres, a non seulement approuvé, mais accueilli comme une délivrance la résolution du roi Ferdinand. Digne de partager le trône du magnanime fondateur de l'unité roumaine, elle pensait avec lui que, malgré l'immensité des risques et quelle que fût l'issue de la lutte, la Roumanie ne pouvait, sans se renier elle-même et sans abdiquer son avenir, demeurer l'épée au fourreau. Comme le roi Ferdinand, elle disait que pour faire pénétrer les revendications nationales dans la conscience du monde et préparer leur triomphe, le jour inconnu, mais certain, où luirait la justice, mieux valait

un combat sans victoire qu'une défaite sans combat. Et quand les succès des Empires centraux semblaient éloigner ce jour réparateur, la reine disait, comme le roi, et en plein accord avec tout le peuple roumain, qu'elle préférerait être vaincue à nos côtés que victorieuse avec les barbares.

Mais, avec son sûr instinct des forces morales qui finalement prévalurent, elle sentait que le courage des Alliés serait le plus durable et le plus irrésistible parce que la source en était la plus pure. En se cloîtrant dans la guerre, la reine Marie fit des vœux qu'elle observa fidèlement et qu'elle imposa par son exemple : vœux de charité, de sacrifice et d'espérance.

Si les êtres exceptionnels ont peut-être plus de droits que les autres, ils ont sûrement plus de devoirs. Dans les pages émouvantes qu'elle a dédiées à la mémoire du roi Ferdinand, la reine Marie a défini par la formule suivante la plus haute prérogative de la Couronne : « Un roi est propriété

publique. » Oui, un roi est, au sens étymologique du mot, une république. Il ne conquiert ses sujets qu'en se donnant à tous et il n'est vraiment le chef qu'en se subordonnant à l'intérêt supérieur de l'Etat. Cette conception du devoir monarchique, la reine a fait mieux que la formuler : elle l'a appliquée en se vouant sans réserve à une tâche qui eût été écrasante pour toute autre et qui, au contraire, semblait décupler ses énergies. Dans son rôle d'infirmière, auquel le carnage des champs de bataille et de terribles épidémies donnèrent bientôt une tragique importance, son exemple n'était pas son seul don. Organisatrice autant qu'animatrice, elle était à la fois élan et méthode. Elle avait déjà fait ses preuves en 1913, pendant la campagne balkanique, en dirigeant sur place, avec un mépris complet de la mort, la lutte contre le choléra qui sévissait dans l'armée roumaine. Dans ce prélude du grand drame, elle avait donné sa mesure. Elle se surpassa lorsque toutes les fatalités : invasion, famine, épidémies, trahison de la Russie, étant conjurées contre la Roumanie, il fallut, sans aucune aide extérieure, faire face à une situation que les plus pessimistes n'auraient osé prévoir. Jamais elle ne fut plus belle que sous cette couronne de diamants noirs.

Alors, au chevet des contagieux, la reine a bravé cent fois la mort. Je l'ai constaté moi-même en visitant avec elle un hôpital de typhiques dirigé par des médecins français dont la présence expliquait la mienneté. Comme ses dames d'honneur la suppliaient d'observer les précautions usuelles et, notamment, de mettre ses gants quand elle donnait sa main à baiser aux contagieux, elle répondit : « Je crois vraiment qu'ils préfèrent que je n'en aie pas. » Elle laissait

longuement ses mains dégantées dans les leurs et leur prodiguait une pitié délicate d'autant plus émouvante et reconfortante qu'elle semble n'en avoir jamais eu besoin pour elle-même. La pitié des forts est la plus consolante, parce que les faibles, quand ils plaignent leur prochain, ont toujours l'air de s'attendrir sur eux-mêmes.

J'imagine que si on louait la reine Marie de son intrépidité, elle sourirait en répondant que c'est seulement de l'invulnérabilité. Le fait est qu'en la voyant jouer avec un danger qu'elle semble ignorer, on se demande si, parmi tant de philtres que les fées ont déposés dans son berceau, il n'y en a pas un qui l'immunise contre les misères humaines.

Il y en a, à coup sûr, un, et souverain, contre le découragement. Tout en présidant à toutes les organisations de Croix-Rouge, la reine fut ministre de la confiance nationale. Ce n'était pas une sincérité. Pendant la guerre, la Roumanie a vécu une page d'apocalypse dont l'horreur n'a été atteinte nulle part. Certes, le martyre de la Belgique et de la Serbie est comparable à celui de la Roumanie envahie. Mais, du moins, les gouvernements et les armées de ces héroïques pays avaient pu garder le contact avec les Alliés et en recevoir assistance. Rien de tel en Roumanie coupée de toute communication avec l'Occident et, en fait d'allié, n'ayant contact qu'avec le Russe bolchévisé, plus redoutable que l'ennemi, avec lequel il fraternisait, en méditant de lui livrer la Moldavie où le gouvernement et l'armée s'étaient retranchés après l'invasion de la Valachie.

*Ce n'est qu'un peu de terre avec sa mer au bord  
Et le déroulement de sa dune inféconde ;  
Ce n'est qu'un bout de sol étroit,  
Mais qui renferme encore et sa reine et son roi  
Et l'amour condensé d'un peuple qui les aime.*



Phot. Julietta.

La Reine Marie en tenue de campagne.



Ces vers, inspirés à Verhaeren par l'épopée belge, ont été appliqués à la Roumanie envahie. Son sort était pire parce que le bout de sol étroit, au lieu d'être contigu à la France, était entièrement cerné par la barbarie austro-allemande et par la décomposition complice de la Russie, au point qu'on a pu la comparer à un îlot d'honneur dans un océan de boue. Sur cet îlot, la Roumanie agonisait au milieu de spectres ligués contre elle : invasion, famine, typhus, bolchevisme, celui-ci réalisant à la lettre la vision prophétique de Michelet qui, dans cette Russie, terre de l'inconnu et de l'illimité, avait annoncé le spectacle d'un peuple qui marcherait « d'un mouvement aveugle, ayant perdu son âme, sa volonté et frappant au hasard, automate terrible, comme un corps mort galvanisé qui frappe et peut tuer encore ». La Roumanie, déjà grande blessée de la guerre, a reçu les premiers coups du sinistre automate, mais, comme elle n'avait pas perdu son âme, elle a été sauvée et bientôt retrouvera son corps et même ses richesses, ces richesses qu'elle a volontairement détruites, son pétrole surtout, pour l'empêcher de passer à l'ennemi, d'alimenter son aviation et ses sous-marins. En quittant Bucarest, le gouvernement roumain

avait fait incendier tous les puits de pétrole. Tous ceux qui l'ont contemplée n'oublieront jamais la magnifique horreur de l'horizon tout entier embrasé la nuit par des flammes gigantesques se tordant vers le ciel comme si toute la terre roumaine se consumait dans un immense holocauste. On peut dire qu'elle abandonnait sa fortune non comme le fuyard jette ses bagages pour fuir plus vite, mais comme l'aviateur, pour monter plus haut.

Jamais, malgré tant d'épouvantables épreuves, le roi ni la reine n'eurent un mot d'amertume à l'égard des Alliés qui les avaient conduits sur ce calvaire. Jamais la reine Marie ne se relâcha de la mission de ravitaillement moral qu'elle s'était imposée. Par elle-même elle était déjà un réconfort ; il y avait, il y a toujours en elle quelque chose d'invincible qui fait croire à la victoire. Tout de même, à certaines heures particulièrement sombres, le sang se glaçait d'effroi dans les veines des plus braves. Alors, tout un peuple se tournait vers ses souverains comme une plante battue de l'orage se tourne vers le soleil. Alors, quand paraissait la reine aux yeux clairs, soudain l'espoir passait. Oui, elle savait l'art de changer la souffrance en espérance. Auprès d'elle, l'âme était semblable à une cloche muette et brisée qui, tout à coup, par magie, retrouvait son matériel intact et son battant.

✱

Le plus extraordinaire, c'est que, pour employer des expressions qu'elle suggère à quiconque l'approche, la radioactivité de la reine ou son pouvoir d'aimantation s'exerçait même sur les êtres qui auraient dû y être le plus réfractaires. Un jour — cette histoire mérite vraiment de commencer comme un conte de fées — alors que la révolution russe faisait rage, la reine voulut aller visiter les troupes roumaines sur le front. On tenta vainement de l'en détourner en lui représentant qu'elle ne pouvait s'y rendre sans traverser une ville occupée par des bandes bolchevistes groupées autour d'un dangereux agitateur qui méditait de les conduire à Jassy pour renverser la dynastie et y proclamer la dictature du prolétariat. Cette considération ne fit qu'affermir la



Reine de Serbie à six ans.  
Photographie prise par la Reine Marie.

— ou l'héroïne — a le pouvoir de changer ses chevaux et sa direction.

C'était l'époque où, avec une noble candeur, les démocraties occidentales saluaient dans la révolution russe la levée en masse et la guerre à outrance. C'était l'ère du rouleau libérateur après celle du rouleau compresseur. Afin d'accélérer le mouvement et de le coordonner avec celui des autres fronts, la France, l'Angleterre et la Belgique avaient envoyé en Russie leurs grandes vedettes socialistes : MM. Albert Thomas, Henderson et Vandervelde. Ces missionnaires parcouraient le front russe en pleine décomposition, gélatine déliquescence qu'ils s'efforçaient de vertébrer avec des phrases. Seule l'éloquence d'Albert Thomas, tribun puissant et qui, sous une autre forme que la reine de Roumanie, n'est pas dénué de radio-

activité, impressionnait les moujiks. Ceux-ci, sans comprendre un mot de ses paroles, l'applaudissaient exactement aux mêmes endroits que les camarades de Belleville et de Ménilmontant, c'est-à-dire là où la voix, le geste, le regard l'exigent. Il y voyait avec raison la preuve du caractère exclusivement physiologique de la force oratoire. Après quoi, les moujiks désertaient en masse. Quand MM. Vandervelde et Henderson parlaient, je suppose que les moujiks désertaient préventivement. L'un, en effet, est un debater subtil, mais glacial ; l'autre, qui, récemment, à Genève, a fait tomber la température même de la salle de la Réformation, étant un prédicant qui a l'air de sortir d'un grigoriqne pour inviter l'auditoire à y entrer. Devant le résultat de leur mission, je regrettais que les démocraties occidentales aient été empêchées par leurs principes de se faire représenter collectivement par la reine Marie. Elle aurait eu plus de succès que ces messieurs.

Ce n'est pas seulement le jour où elle affronta et désarma le géant ivre et fou que la reine alla au-devant du risque, comme si, pendant tout le drame roumain, le risque n'était pas son inséparable compagnon ! Je mentionnerai deux autres cas qui attestent ses sentiments pour la France. Quand la collusion germano-soviétique eut refermé sur les débris de la Roumanie les deux branches de sa tenaille, le gouvernement de Jassy, réduit à une situation désespérée, dut subir un armistice. Il avait surtout insisté pour obtenir, au prix de sacrifices sur d'autres points, le libre retour en France de notre mission militaire composée de trois cents officiers d'élite. Mais, quand toutes les dispositions étaient prises pour leur voyage à travers le territoire des Empires centraux, certains renseignements donnèrent à craindre que, par une nouvelle félonie, ils ne fussent faits prisonniers. Le roi convoqua aussitôt un Conseil de la Couronne qui, à l'unanimité, l'approuva lorsqu'il proposa de déclarer à l'ennemi que si, au mépris de tous les engagements, la sécurité ou la liberté de ses hôtes français était



La Reine Marie et son premier-né Carol.



Le prince Nicolas à l'âge de dix ans.  
Photographie prise par la Reine Marie.

menacée, il tirerait de nouveau l'épée pour les protéger. Pour le roi et tous les siens, cela signifiait périr jusqu'au dernier, ensevelis sous les ruines de Jassy. La reine n'avait pas été la moins ardente à s'associer à cette attitude chevaleresque. A. Dumas fils, auteur féministe et misogyne, ce qui va très bien ensemble, a écrit quelque part : « L'honneur, c'est une affaire d'homme. » L'honneur est aussi une affaire de reine.

Notre mission militaire, ayant jugé préférable de tenter le voyage par la Russie, quitta Jassy par une nuit glaciale de mars, dans deux trains, se dirigeant sur Arkhangel. La neige enveloppait tout comme dans un linceul, et, pour la Roumanie, le départ de ses amis français semblait sceller la pierre du tombeau. Sur le quai de la gare, au premier rang, dans la neige, le roi et la reine stationnèrent pendant des heures, pareil exode soulevant, dans la détresse générale, des difficultés sans nombre. Enfin, quand le train s'ébranla au milieu des sanglots et des vivats, la reine s'écria : « Au revoir ! A bientôt ! », ce qui sonnait comme un défi à la force des choses. Et, pourtant, son souhait devait être exaucé. Quelques mois après, le chef de notre mission militaire, le général Berthelot, devenu commandant en chef de l'armée du Danube, pénétrait à la tête de ses troupes dans la Roumanie libérée. Mais, en attendant, que d'angoisses, de représailles et de périls ! Les autorités allemandes, furieuses d'une manifestation jugée contraire à la neutralité qu'elles prétendaient imposer, redoublèrent de menaces et de rigueurs à l'égard de la famille royale. Le cercle de surveillance et de délation dont elles l'entouraient se resserra. Des bruits sinistres circulèrent et des indices suspects se multiplièrent. Nous savons que la reine, comme le roi, était inébranlable, quand il ne s'agissait que de sa vie. Elle ne le fut pas moins quand son trône et l'avenir de la dynastie étaient menacés. Ne pouvant venir à bout de ces incorrigibles Alliés, le gouvernement de Berlin songea à déposer le roi Ferdinand et à installer à sa place un Allemand, un « vrai ». L'ennemi se préparait à mettre ce projet à exécution lorsque l'effondrement de son front d'Orient changea la nature de ses soucis. D'ailleurs, le roi et la reine avaient envisagé même l'abdication si c'eût été le seul moyen de maintenir leur solidarité avec les Alliés. Alors, le roi Ferdinand et la reine Marie seraient descendus du trône, mais pour monter dans l'histoire.

\*\*\*

Pour se donner ainsi, il faut se posséder. Pour dominer les autres comme la reine Marie, il faut se dominer soi-même. Prodige de la nature, elle est aussi un chef-d'œuvre de la volonté. Elle est bien de cette race qui, confinée dans une petite île, a su, à force d'énergie et de ténacité, conquérir l'univers.

Marie d'Édimbourg — son nom romantique de jeune fille — n'a pas seulement pris dans ses yeux le bleu vert des lacs d'Écosse. On en retrouve aussi le granit dans son caractère. C'est ce que sentirent ses futurs sujets — je l'ai entendu répéter par nombre d'entre eux — quand, après son mariage avec l'héritier du trône, princesse royale à dix-sept ans, elle débarqua en Roumanie où, dès le premier contact, son regard à la fois si fier et si bienveillant soumit tous les cœurs en les charmant.

Tous les admirateurs français de la reine Marie seront heureux d'apprendre que cette princesse anglaise a fait son éducation à Malte. Cela explique bien des choses. En rêvant et en étudiant sur les bords de la mer chantante, herceau de notre civilisation, elle a vibré à tous ses souffles et enrichi la symphonie vivante qu'elle est d'une note qui nous est particulièrement chère. Cette ondine des lacs d'Écosse est aussi une néréide. En jouant pour elle avec la brume du Nord, les rayons du soleil donnent à son âme comme à sa beauté la plus rare irisation.

Mais ce qui, plus que la beauté, plus que l'esprit, plus même que le caractère, fait la noblesse et la gloire de la reine Marie, c'est que pour elle la perfection, loin d'être une fin en soi, est un moyen au service du devoir. Sa conception de la vie se résume dans cette maxime qu'on n'est pas reine pour s'amuser et que « les compensations à ce qui manque à la femme sont dans la puissance pour le bien qui revient à la souveraine ».

Par ce sentiment profond d'humanité, elle se distingue fortement, pour la dominer de toute la hauteur d'un idéal généreux, d'une autre souveraine qui, elle aussi, est entrée vivante dans la légende. Je relisais récemment les pages que, dans *Amori et dolori sacrum*, Barrès a consacrées à « une impératrice de la solitude » : Elisabeth d'Autriche-Hongrie. J'étais frappé des contrastes qui l'opposent à la reine Marie. Elles ne s'apparentent que par l'extrême beauté et la passion des sports. Mais, sur tout le reste, impossible d'imaginer rien de plus dissemblable. L'impératrice Elisabeth, repliée sur elle-même, ou en contemplation devant la nature, n'admettait personne en tiers dans son colloque avec l'univers et n'y cherchait, à travers la forêt des symboles, que sa propre image. Elle était si jalouse de sa solitude qu'elle cachait obstinément sa figure derrière son ombrelle ou son éventail. Toujours en noir, et muette, elle faisait rêver d'un sombre archange qui défendrait son paradis intérieur avec le glaive de son silence. Enfin, elle se consumait à la poursuite d'un idéal abstrait, par crainte de le profaner en le réalisant, la médiocrité du monde et de notre nature ne laissant à l'âme sa fleur que dans le rêve pur. Pour elle, le bonheur et la poésie, c'est d'oublier la vie.

La reine Marie porte, au contraire, son deuil en blanc. Elle fait au monde, qui en devient moins médiocre, l'aumône de son sourire et de sa parole.



La Reine Marie en son château de Balcic.

Mais, surtout, elle ne se réfugie pas, comme l'impératrice Elisabeth, dans un esthétisme sec et stérile qui, après tout, n'est qu'une méthode d'abstention et un itinéraire de fuite, quand ce n'est pas aussi le masque de la dureté, de l'inhumanité, du néant même intellectuel. Le biographe de l'impératrice Elisabeth raconte qu'un jour, à Madère, un vieillard en guenilles lui offrit un bouquet de camélias rouges : elle lui donna une pièce d'argent. Plus loin, une belle fille lui tendit un bouquet pareil. Comme elle était fleur elle-même par son teint, fruit par ses lèvres, diamant par ses yeux, l'impératrice lui donna une pièce d'or en disant : « Elle est si belle ! » La reine Marie aurait donné la pièce d'or au vieillard. Les deux âmes, pas plus que les deux métaux, ne rendent le même son. La reine Marie ne boude pas la vie ; elle lui dit oui et elle crierait *bis* à l'effort, si quelque chose lui coûtait le moindre effort. Il ne lui a pas suffi d'ajouter à la beauté du monde ; elle a voulu ajouter à sa bonté, dans la paix, à sa justice et à sa liberté dans la guerre. En quoi elle a choisi le meilleur lot, même au point de vue de la beauté. Le rêve à l'état pur, comme la poésie pure, se dissout et s'évanouit dans son excessive pureté. Au contraire, les grandes âmes qui étirent ce qu'il y a de plus noble dans le réel en font jaillir des rêves que cette origine préserve

de dégénérer en chimères et qui gagnent en même temps en vie et en beauté.

C'est à quoi je songeais, en sentant planer au-dessus de moi un de ces grands rêves vrais, le jour où, pour la dernière fois, j'ai vu la reine Marie en amazone. C'était, quelques semaines après l'armistice, par une matinée radieuse, l'entrée solennelle des souverains et de l'armée à Bucarest, capitale reconquise de la Roumanie libre et unifiée. Tout le long du parcours jonché de fleurs, une foule immense acclamait son idéal accompli et l'incarnait dans la personne des souverains. Des mères et des aïeules élevaient les enfants vers la Reine, comme pour lui faire l'offrande de l'avenir et, en même temps,



Le Roi Michel.

les fortifier en les baignant dans son rayonnement. Elles renouelaient, à leur façon, le geste des mères spartiates qui, pour donner du courage à leurs nouveau-nés, les berçaient dans les boucliers des héros. Plus que les pleurs de joie et les chants d'allégresse, plus que les fanfares triomphales, les cloches carillonnantes et les salves tonnantes, plus même que l'amour et la reconnaissance des vivants, une double vision fraternelle devait émuovoir la reine et la récompenser. Son âme atteignait alors une sphère où les catégories du temps n'existent plus, où les siècles passés donnent la main aux siècles futurs. Là elle voyait accourir, à la fois, du fond des âges tous ceux qui ont peiné pour que le rêve millénaire de la race devienne réalité, et, pour la bénir également, du sein d'un avenir incalculable, toutes les générations nouvelles, les innombrables Roumains et Roumaines à naître sur ce sol, le plus fécond du monde en enfants et en richesses de toute sorte, qui lui devront, comme au roi, de parcourir leurs champs, leurs prairies, leurs forêts, leurs vergers et leurs vignes en levant vers le ciel de leur patrie reconstituée le regard fier et heureux des êtres libres et unis. Vision qui l'emporte en beauté sur les futiles imaginations dont l'impératrice Elisabeth cherchait en vain à enchanter son incurable mélancolie.

« Plus que femme, plus que reine, un symbole », a dit M<sup>lle</sup> Vacaresco de la reine. Qu'elle me permette d'ajouter : plus qu'un symbole, un mythe ! La postérité la glorifiera comme l'image du miracle anonyme accompli par la multitude, par la multitude des morts et des vivants pour la multitude plus nombreuse encore de ceux qui viendront jusqu'à la fin des temps. Image qui seule est digne d'elle, car la reine Marie, dont la lumière propre éclipsa toute autre, ne peut en recevoir un surcroît que par le reflet de ce lointain radiieux.

SAINT-AULAIRE.



La princesse Hélène et le Roi Michel.



Les enfants de la Reine Marie de Yougoslavie.

LES PETITS-ENFANTS DE LA REINE MARIE



S. A. R.  
*la princesse Elena.*



S. M. la Reine Marie  
*de Yougoslavie.*



S. M. la Reine Elisabeth de Grèce.



Le prince Carol.

*Au centre : S. A. R. le prince régent Nicolas.*  
LES ENFANTS DU ROI FERDINAND I<sup>er</sup>

# SOUVENIRS DE GUERRE

par S. A. R. la Princesse ILEANA

**P**OURQUOI n'écririez-vous pas vos souvenirs de guerre ? me demanda-t-on un jour. Pourquoi ne le ferais-je pas, en effet, puisque cela pourrait offrir quelque intérêt ?

Si ce qui suit n'est pas irréprochable, qu'on me le pardonne, car c'est ainsi que je m'en souviens.

Mon imagination d'enfant a pu exagérer le tableau et peut-être ai-je confondu les choses ; mais ce dont je suis certaine, c'est que toute l'horreur et les ténèbres de ce que j'ai vu trop tôt, loin d'obscurcir mon âme, n'ont fait qu'ouvrir plus largement mon cœur sur la détresse et la misère humaines. Ma main a appris à donner avant de prendre et j'ai appris à regarder les choses en face avec courage.

Mais, plus que les événements tragiques, ce qui domine mon enfance, ce qui, par-dessus tout, a contribué à me révéler la souffrance, celle qui a guidé mes pas dans ce dur apprentissage de la vie, c'est ma mère dont la ngure se dresse comme un flambeau de lumière et d'énergie.

\*\*\*

J'étais à Sinaïa, jouant sur le gazon avec notre nurse que nous appelions

Nini. Elle nous lisait *Black Beauty*, histoire d'un cheval, pendant que je m'évertuais à tirer l'aiguille ; mon coton étant épuisé, Nini me dit en se penchant sur mon ouvrage : « Vous avez été très économe. »

— Que veut dire économe ? lui demandai-je.

A ce moment une automobile s'arrêta devant nous. Il en descendit un des aides de camp de mon père, qui, après avoir rendu les honneurs à ma petite personne, tendit une lettre à Nini.

Ma question resta sans réponse. Mais il me fut donné d'apprendre bientôt par une dure expérience ce que le mot économe signifiait.

Je cours rejoindre mon frère Mircea, qui jouait avec Elena, sa bonne. Mircea était mon idole — je l'adorais ; il avait à ce moment presque quatre ans, un petit bonhomme joufflu aux cheveux blonds et aux beaux yeux bruns qui me souriaient ; j'aimais ce sourire, Mircea m'aimait aussi, moi, son aînée de quatre. Nous fûmes bientôt tous deux absorbés par nos jeux enfantins, lorsque Nini et Elena, tout anxieuses et toutes bouleversées, nous ramenèrent précipitamment à la maison où, aussitôt, leurs deux têtes affairées disparurent dans des malles. Je voulus immédiatement savoir pourquoi, mais ne reçus aucune réponse ; je compris seulement que quelque chose allait mal, que c'était très grave, puisque maman nous rappelait auprès d'elle. D'ailleurs, Maria, la bonne transylvaine, ne cessait de se signer en murmurant des paroles encore incompréhensibles pour moi, telles que « liberté pour ceux d'au delà des montagnes ».

Le lendemain, en me levant, je regardai par la fenêtre et je vis les domestiques et tout le personnel de la maison, alignés, puis défilant devant la porte d'entrée du château d'où, après avoir signé un papier, ils s'éloignaient en silence. Les femmes pleuraient. Je me demandai de nouveau pourquoi, puis je finis par comprendre que c'était la guerre.

Il me revint à l'esprit un départ de soldats auquel j'avais assisté déjà une fois étant toute petite. Cela se passait en 1913. Ce n'était qu'un vague souvenir.

A l'heure du déjeuner, tout avait été emballé et rangé et nous étions prêts à partir. Je me rappelle avec quel désespoir j'essayai d'ouvrir un tiroir dans lequel je gardais, jalousement cachée, une automobile bijou avec un rubis comme lanterne arrière. Le tiroir ne cédait pas et le temps manquait pour le faire forcer. Je partis sans mon précieux joujou. Ce fut mon premier sacrifice à la guerre, ma première cruelle séparation.

Nous partîmes en automobile, autre événement pour nous. Le voyage fut terrible, je fus malade pendant tout le trajet ; je n'ai jamais bien supporté une voiture fermée et nous avançons lentement à cause des routes encombrées de troupes et de convois. Je les vois encore, ces braves soldats nous souriant et nous acclamant au passage, et, tout en ne comprenant pas très bien, mon cœur ému et plein de compassion battait pour eux.

Nous arrivâmes enfin à Buftea où nous fûmes accueillis par la famille Stirbey. Aussitôt couchés et pendant qu'on nous servait notre dîner, « Mummy » (maman) vint s'asseoir sur mon lit et me parla de la guerre. Les cloches de toutes les églises sonnèrent cette nuit-là ; les sirènes des usines sifflaient, un fracas effroyable, pareil au roulement du tonnerre, emplissait l'air d'épouvante.

Je restais éveillée, guettant les bruits, saisie d'étonnement : la guerre !... Elle était déchaînée...

\*\*\*

Des jours heureux succédèrent pour nous. Nous courions, Mircea et moi, dans un grand parc et nous montions ou conduisions souvent un amour de poney noir qui s'appelait Bobby.

Je vois encore Mircea traînant au milieu de l'allée un petit chariot de bois. Autoritaire, écartant la sentinelle d'un signe de la main : « Place, c'est Mircea qui passe ! » criait-il. C'était un petit garçon volontaire qui pouvait ne pas être sage. Malgré tout, je n'ai jamais pu supporter de le voir grondé ou puni.

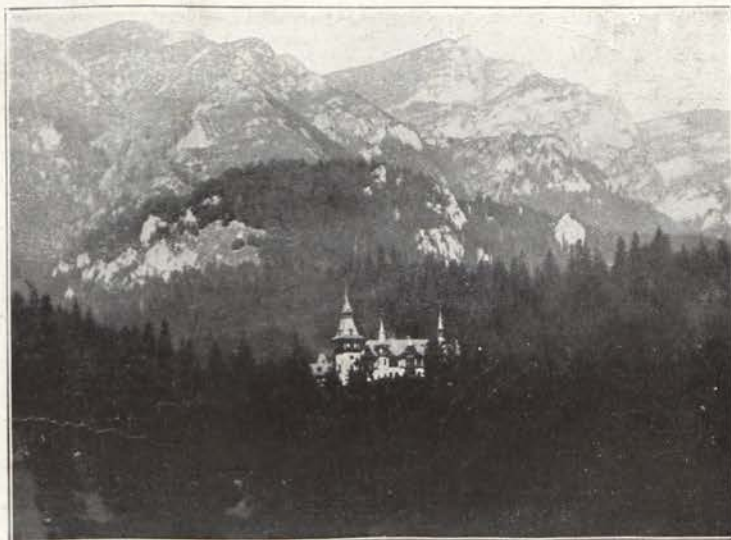
Un jour, Mummy m'emmena à la gare pour distribuer des vêtements et du tabac aux soldats qui partaient pour le front. Il y avait des files de wagons bondés de joyeux gars portant tous une fleur au bonnet, chantant et acclamant avec enthousiasme ma mère chaque fois qu'ils l'apercevaient dans son blanc costume d'infirmière.

Ainsi se succédaient continuellement les départs des trains emmenant les braves jeunes gens vers leur destinée.

Plus tard, je fus conduite à l'hôpital que maman avait organisé dans le palais de Bucarest. La vue des hommes immobiles et silencieux dans leurs lits me fit peur d'abord, mais, aussitôt que je pus aider à servir leurs repas, je commençais à les reconnaître et même à avoir mes protégés.



La princesse Ileana à l'âge de dix ans.



Photo, Adolphe Oscar.

Le château de Sinaïa où se trouvait la princesse Ileana au moment de la déclaration de guerre.



La Reine Marie soignant les blessés dans le palais royal de Bucarest converti en hôpital.

Dans une des salles, parmi mes blessés, j'avais un grand ami, un tout jeune officier qui me considérait de ses grands yeux ronds. Il souffrait atrocement. Aujourd'hui encore j'ai de ses nouvelles, il n'a pas oublié.

C'est là, à l'hôpital aussi, que je vis pour la première fois un homme près de sa fin. Lorsque je me penchai sur son lit, il me dit, avec un sourire de l'au-delà : « Je m'en vais, je meurs, mais qu'importe, puisque si la guerre est gagnée nous aurons un empereur et une impératrice. » Je le regardai avec effroi. Il mourut dans la nuit.

Comme j'étais contente, après ces visites, de rentrer à la maison auprès de Mircea, qui me recevait les bras ouverts, de lui raconter tout ce que j'avais fait, tandis que par la fenêtre nous suivions avec grand intérêt la construction de ce que nous appelions le « Funk Hole ». Les terrassements de cette retraite contre les raids aériens nous intéressaient au plus haut degré. D'autant plus que l'automne avec ses pluies et ses vents était venu brusquement et, ne pouvant plus sortir, nous faisions la causette, devisant sur mille sujets divers. Nous faisons toujours tous nos projets de concert et les accomplissons ensemble. Étant son aînée, je protégeais naturellement mon petit frère. Un seul jour passé l'un sans l'autre nous semblait une éternité, une impossibilité, et, cependant, il était dit que nous ne serions pas longtemps ensemble. J'étais destinée à avancer sans lui dans le chemin de la vie.

Un jour, après avoir joué dans le boudoir de maman selon une habitude qui nous était chère, Mircea se sentit malade et je dus sortir sans lui. Jamais plus je ne devais sortir avec lui...

La dernière fois que je le vis, il était couché sur un divan, enveloppé de draps mouillés; il pleurait pour que je ne le quitte pas et je restai jusqu'à ce qu'il fût endormi. Profitant de ce que nous étions seuls un instant, je me penchai sur lui et l'embrassai rapidement; cela m'avait été défendu.

Je dormais à présent dans une chambre isolée avec la gouvernante de mes sœurs. Oh! ces nuits où j'entendais la voix de mon petit frère m'appelant sans cesse à son secours — « pour les empêcher de lui enfoncer cette aiguille qui faisait si mal : Ilana! Ilana! » — et je me précipitais la tête contre le mur ou m'élançais contre la porte pour parvenir jusqu'à lui. « Ilana! Ilana! » C'était toujours moi qu'il appelait : « Ilana! Ilana! » Alors j'étais emmenée de force, car ils ne voulaient pas me laisser l'approcher. Je pleurais et criais et les accusais de ne pas me permettre de sauver mon cher petit Mircea, mon frère adoré. On m'éloigna alors dans une chambre où ses gémissements ne pouvaient plus m'atteindre, mais je me sentais isolée et très malheureuse. La figure des personnes qui m'entouraient devenait de jour en jour plus sombre.

Une nuit, je rêvai qu'il était mort. J'avais entendu dire que les rêves se

réalisent, toujours à rebours. J'exultai de joie et voulus mettre ma robe la plus claire, mais j'en fus empêchée sans comprendre pourquoi on me le défendait. Je m'élançai alors dans le couloir vers la chambre de mon petit frère devant laquelle je vis sur une chaise un paquet de cierges. Mon cœur s'arrêta de battre. « Pourquoi ces cierges? » demandai-je à un domestique qui se trouvait à la porte. Mais il s'en alla sans me répondre — et je compris, hélas! oui, je compris. Mon Mircea était parti, m'avait abandonnée. Mircea, mon Mircea, petit frère!

La souffrance était trop lourde pour mon pauvre petit cœur; je me sauvai et me jetai dans les bras de mon père qui arrivait du quartier général; son visage était d'une pâleur mortelle.

On me défendit de revoir Mircea. Mon pauvre Mircea! Alors, lorsque ma famille et toute la maison furent réunies là-bas autour de lui, je me réfugiai en courant aux écuries et, enlaçant de mes bras l'encolure de Bobby, je sanglotai à cœur perdu jusqu'à ce qu'un groom, qui passait, me découvrit et me ramenât au château.

Mircea fut déposé dans la chapelle de Cotroceni, auprès de la tombe d'un fils d'un ancien voïvode. Le temps manquait pour pouvoir poser une dalle à inscription sur sa tombe, puisque c'était la guerre et que l'ennemi était aux portes de notre capitale, de sorte qu'il n'y eut qu'une simple plaque sans nom. Trois jours après les funérailles, je regardais tristement par une fenêtre du salon le jardin dépourvu en croquant une tablette de chocolat que mon frère Nicky m'avait donnée. Le soleil brillait, mais j'étais seule si affreusement seule et si triste malgré les efforts de Nicky pour me reconforter. Soudain, il y eut un grand fracas. Nicky n'eut que le temps de m'écartier vivement, avant que les vitres ne volassent en mille éclats. Un vieux serviteur nous empoigna et je me sentis subitement poussée dans le « Funk Hole ». Une foule d'autres personnes s'y précipitèrent en même temps que nous. Un raid!

L'idée que maman venait de nous quitter pour aller à ses tournées d'hôpitaux à Bucarest me traversa l'esprit comme un éclair. Ils la poursuivaient! C'est sa voiture qu'ils avaient repérée! Oh! l'angoissante pensée! Trois heures durant nous fûmes gardés dans le souterrain, où les gens, terrorisés, se précipitaient pour chercher un abri. On y déposa aussi un blessé dont les gémissements me serraient le cœur.

Ce jour-là, quatre-vingt une bombes furent lancées autour de nous.

Lorsque nous revîmes le jour, le soleil brillait encore. D'énormes trous apparurent dans tout le parc et d'un fourré j'entendais les lamentations d'une mère dont le fils venait d'être tué. Mais, en dépit de tout cela, je me sentis heureuse de revoir le soleil briller, de pouvoir courir dans l'herbe à nouveau; j'étais subitement contente; c'était la joie instinctive de vivre, je pense. Souvent, depuis ce jour-là, nous dûmes nous réfugier dans le sou-



La Reine, accompagnée du prince Nicolas, distribue des secours aux enfants réfugiés.

Photographies extraites de L'Illustration.



La Reine Marie à cheval.

terrain, mais, malgré les raids répétés, les bombes ne nous atteignirent plus.

Il vint un jour où Nini et Elena replongèrent leurs deux têtes dans les malles. Je ne posai plus de questions cette fois, je savais. Je ne fus guère étonnée; cela ressemblait à tout ce qui arrivait depuis quelque temps; tout devenait si étrangement différent, tant de faits inaccoutumés se produisaient.

Seulement, je me sentais seule, si seule et si désemparée ! Le joyeux petit Mircea aux yeux bruns n'était plus là pour pouvoir nous concerter. J'allai faire mes adieux aux chevaux; ils nous rejoignirent plus tard, mais à ce moment-là je croyais leur dire adieu pour toujours. Il pleuvait, le vent hurlait et, comme des âmes lassées, les feuilles s'en allaient, une à une.

••

Cette nuit-là, nous fûmes entassés dans le train, qui devait être notre demeure pour onze jours. On s'arrêta quelque part aux environs de Jassy où maman allait chaque matin s'enquérir d'un logement. Mes souvenirs à ce sujet sont très vagues; tout cette période reste comme un rêve étrange et confus.

Finalement, maman, aidée par le général Baliff, trouva une maison grâce aux autorités militaires qui cédèrent le palais du Commandement à leur reine et à ses quatre enfants.

Je ne me rappelle rien de notre arrivée à Jassy, sauf que, en entrant dans ma chambre, je découvris à côté de mon lit, très droit sur ses jambes rigides, les narines dilatées, notre cheval de bois, notre jouet favori à Mircea et à moi...

Mais Mircea n'était plus là — il n'y avait pas de couchette pour lui dans ce nouveau et bizarre logis. Cette vaste pièce aux nombreuses fenêtres, avec une tenture d'un bleu violent parsemé d'étoiles d'or, n'était pas le genre de chambre auquel j'avais été habituée. Elle servait de passage entre celle de maman et son salon; c'était d'ailleurs un passage pour tout le monde. Pendant deux ans, Nini et moi nous avons vécu, dormi, fait notre toilette et pris nos repas dans cette même pièce. Ce fut mon « home ». J'y ai rêvé et pensé et j'ai appris à vivre, sans mon petit frère chéri, une nouvelle vie pleine d'inconnu.

J'aimais particulièrement à regarder par la fenêtre. Pendant des heures entières je surveillais le mouvement des passants dans la rue et le défilé des régiments. Mais le spectacle changea, hélas ! avec l'arrivée de la neige. Le froid était cruel. Il y avait plus de monde que de logements, car la ville avait été envahie par des milliers de réfugiés. Il y avait trop de malades et de blessés pour les hôpitaux, beaucoup trop de bouches à nourrir. Je les revois si bien ces malheureux soldats exténués et affamés dans leurs vêtements élimés, traînant leurs pieds recrus de fatigue par les rues boueuses, des ombres, des spectres. Et j'entends encore l'affreux son de la trompette accompagnant de son glas funèbre les trop nombreux morts à leur tombe.

A force de voir tant de misère et de souffrance, mon cœur d'enfant me faisait mal. Je sentais que je devais aussi essayer de me rendre utile. Aussi petite que je fus, hélas ! je souhaitai ardemment prendre ma part de la souffrance qui m'entourait. Mais comment ?

J'oublie qui m'en suggéra l'idée ; ce fut maman probablement, mais je sais qu'un jour je me mis à ramasser le surplus de pain des repas. Je faisais le tour de la table avec mon panier, priant chacun de manger moins et de me donner ce dont il pouvait se priver.

Avec ce que je recueillais je commençai à parcourir

les rues accompagnée par Nini. Mon panier de victuailles au bras, tandis qu'elle portait un thermos avec du thé bouillant, j'arrivais à soulager, aussi peu que ce fut, les malades et les agonisants.

Nombreux étaient les soldats qui mouraient dans la rue : les Russes avaient occupé la plupart de nos hôpitaux, et il n'y avait pas de toit pour tous ces malheureux.

Et puis, l'horreur de voir passer ces charrettes qui circulaient ramassant les trainards et les moribonds échoués dans la neige autour de la ville ! Quel affreux spectacle ! Nous les rencontrions sur les routes défoncées, épaves misérables, cahotés les uns contre les autres, d'aucuns aussi pâles qu'ils semblaient être déjà morts. Ce fut l'hiver du typhus exanthématique.

C'est dans une de ces rues que je reçus ma première leçon de véritable charité. Comme je me penchais sur un homme adossé à un tas de neige, il me regarda et murmura : « J'avais aussi une petite fille comme vous... elle ne reverra jamais plus son père. — Buvez, je vous en supplie, lui dis-je. — Non, non, je suis perdu, donnez-le-moi plutôt », et il me désignait du regard un soldat étendu à ses côtés. « Vous pourriez encore le sauver, il y a plus de vie en lui que moi, et puis, lui aussi a une famille ! » En tremblant je fis comme il l'avait demandé.

Vint aussi le moment où le bois manqua; il n'y avait plus de bois pour se chauffer, plus de bois pour les cercueils, même plus de quoi faire des croix sur les tombes. Un jour, comme j'étais assise sur le rebord de ma fenêtre préférée en grignotant une croûte de pain, si on pouvait appeler pain cette pâte gluante et insipide qui collait au palais, j'entendis la même lugubre trompette et je reconnus sans peine la charrette chargée de cadavres toujours traînée par le même cheval blanc décharné, si pitoyable que je me demandais par quel miracle il tenait encore sur ses jambes. Mon cœur battait bien fort à la vue de ce spectre mouvant, lorsque tout doucement je le vis s'affaisser sur la route et expirer sans un gémissement. Le char fut renversé et les morts sans nom roulèrent dans la neige entassée des deux côtés de la rue. Je détournai les yeux de cet affreux spectacle et, sautant à bas de ma fenêtre, je courus retrouver mon cheval de bois.

••

Il y avait au centre de notre habitation une pièce qui avait servi de salle des fêtes. Cette pièce était devenue un véritable ouvroir : autour de rudes tables d'atelier, de nombreuses dames et jeunes filles se réunissaient journellement pour faire des paquets et coudre des vêtements pour les soldats. Avec quelle ardeur on travaillait !

A une extrémité de la salle se dressait un de ces vieux poêles romains à colonnes blanches. On pouvait se glisser facilement derrière ce poêle ami, devant lequel s'empilaient les réserves de matériel de maman : des montagnes de pièces de toile blanche et de flanelle grise, véritable forteresse derrière laquelle nous nous plaisions à jouer, avec ma petite amie Ioana, prétendant y avoir notre maison avec les pièces de toile en guise de lits. Quel jeu admirable !

Nous découvrîmes un jour, relégué au grenier, un arbre de Noël dégarni auquel tenaient encore trois bougies; quelle joie ! En ce temps de privations, toute notre fortune consistait en une poupée, le cheval de bois, un jeu de loto et ce miraculeux arbre de Noël. J'avais été accoutumée à des jouets sans nombre, mais je crois n'avoir jamais été plus amusée que par ses quatre-là.

La veille de Noël il y eut, je m'en souviens, un repas somptueux. J'ignore comment on avait pu y arriver, mais je sais que toute la maison eut sa part de joie, à la bonne vieille manière de Cotroceni; seul Mircea manquait à cette réjouissance et maman avait les larmes aux yeux...

Le jour de Noël j'ai été envoyée dans les hôpitaux non contagieux pour



Retour de la famille royale à Bucarest. (Au centre, la princesse Elena.)

distribuer aux blessés un repas de Noël consistant, tant qu'il m'en souvient, en une tranche de saucisse avec du pain. Pauvres malheureux ! Avec quelle avidité ils recevaient mes dons ! En réalité, je n'aimais pas particulièrement visiter les hôpitaux. Aujourd'hui même j'éprouve une sorte d'appréhension devant la souffrance physique et cependant j'y allais avec empressement parce que j'essayais d'être une bonne petite fille et que je voulais aider et faire plaisir. J'étais bien convaincue du devoir que j'avais à accomplir.

En temps de paix, les possibilités de l'élan humain sont malheureusement plus réduites qu'en temps de guerre, mais grâce à cette école que je fis inconsciemment auprès de maman à Jassy, en dépit de ceux qui me croyaient trop jeune pour comprendre, j'ai conservé mon moral de guerre. C'est par ce que j'ai connu à Jassy qu'aujourd'hui j'ai le désir de travailler et d'agir pour le bien d'autrui, de toutes mes forces.

Nous ne recevions même plus de livres à cette époque d'isolement. J'avais épuisé tous ceux que nous avions emportés et c'est encore maman, malgré tous ses tourments, son chagrin et ses devoirs, qui trouva le temps d'écrire à mon intention un conte de fées intitulé *Peeping Pansy*. Toute la famille se réunissait le soir dans son salon pour écouter cette merveilleuse histoire. Parfois, papa même, quittant un moment ses graves occupations, venait se joindre au cercle de famille.

\*\*

Le long hiver toucha à sa fin. La neige fondait, les routes, après avoir été transformées en d'innombrables mares de boue, finirent par sécher et devenir praticables.

Chaque jour, aussitôt que maman pouvait disposer de temps, toutes deux nous partions pour une randonnée à cheval. Qu'il faisait bon galoper à travers champs et collines ! Nous aimions par-dessus tout ce passe-temps. Nos chevaux aussi, bien qu'amaigris par le rationnement de guerre, semblaient goûter le plaisir de la terre molle sous leurs sabots, et nous éprouvions une joie sans pareille d'être emportés vers les lointains horizons, hors de l'atteinte de toute douleur. Nous revenions toujours de ces promenades, fraîches, gaies et comme animées d'une vie nouvelle.

Je commençai aussi à visiter avec les aimables membres de la Croix-Rouge américaine, sous la direction du colonel Andersen, des villages plus éloignés pour porter vêtements et aliments aux enfants ravagés par la faim. Je les revois encore fixant de leurs grands yeux affamés l'enfant que j'étais... un enfant comme eux.

Des mères faméliques me souriaient. Se doutaient-elles de la compassion qu'elles m'inspiraient ?

Parfois, le colonel Andersen me parlait de l'Amérique et des Indiens. J'écoutais avec intérêt. Tout semblait si plaisant et facile dans ces régions pourtant si éloignées du pays éprouvé dans lequel nous vivions. J'avais d'autres amis également : c'étaient les officiers de la mission militaire anglaise. Ils venaient jouer avec moi. Quelles bonnes parties nous faisons ! Je me souviens qu'à Noël, lorsque le père Noël ne pouvait arriver jusqu'à moi, ils le remplaçaient, bourrant mes souliers de cigarettes, de blagues à tabac, de canifs et de tant d'autres menus objets appréciés par les soldats. Bien entendu, il y avait aussi un petit drapeau anglais pour bien me prouver que c'était véritablement un père Noël anglais et non allemand.

J'ai aussi la vision nette du cher général Berthelot. Son beau sourire épanoui et les dimensions confortables de sa taille ne pouvaient qu'inspirer un sentiment de quiétude : rien ne pouvait aller tout à fait mal tant qu'il était là.

\*\*

Le jour du 10 mai, notre grande fête Nationale, était toujours célébré, avant la guerre, par une revue militaire. Cette fois, à Jassy, nous nous rendimes en voiture sur un vaste plateau aux environs de la ville, et je n'oublierai jamais l'impression profonde que fit sur moi la vision de cette immense plaine couverte de soldats, leurs drapeaux en lambeaux flottant fièrement au vent. Je ne saurais non plus oublier les visages émus de papa et de maman et le regard heureux avec lequel ils les regardaient passer ! C'était un miracle, en vérité, de revoir tant de soldats en rangs serrés, quand l'hiver rigoureux et la maladie en avaient tant fauché.

Papa passa les troupes en revue, puis procéda à la décoration des officiers et des drapeaux. Ce qui me ravit surtout, ce fut de voir mon père donner l'accolade, comme au temps des preux chevaliers, à ceux sur la poitrine desquels il épinglait la croix de Michel le Brave. Le moment où il décora les drapeaux fut aussi particulièrement émouvant. Il y en avait qui n'étaient encadrés que de quelques officiers et soldats, débris de régiments dont le reste des hommes était tombé face à l'ennemi. Le cœur gonflé d'orgueil, nous regardions défiler ainsi devant nous, rang après rang, ces braves compagnons d'armes qui avaient si bien défendu le bout de terre que nous gardions encore.

Cette journée est restée gravée dans ma mémoire plutôt comme une vision que comme une réalité.

Je me souviens aussi du temps où les soldats russes devinrent des bolcheviks, au cœur même de nos troupes affamées et exténuées. Lorsque l'au-

tomne précédent, ils avaient fait leur apparition dans Jassy, accompagnant leur pas bien discipliné de leur étrange refrain de route, j'aimais écouter leurs belles voix graves ; mais, maintenant, traînant par les rues une horde déchainée d'hommes ivres qui hurlaient en agitant des drapeaux rouges. En les voyant dans cet état on se détournait avec tristesse, épouvané devant le spectacle de ces alliés qui étaient censés être venus pour nous aider.

Jamais il ne vint à l'esprit de nos malheureuses troupes décimées par le froid et les privations de se joindre au révolutionnaires. Leur seul désir était de les voir s'en aller le plus tôt possible. J'ignore ce qui arriva après, mais nous en fûmes plus ou moins débarrassés.

\*\*

Je n'ai conservé qu'un souvenir effacé de l'hiver suivant, sauf qu'il fut moins froid et que je commençai à prendre des leçons, ce qui me rendait très fière. J'avais neuf ans et mes petites amies savaient bien des choses que j'ignorais, et passaient des examens. Mon ambition fut de faire de même et j'y réussis au bout de six mois d'études.

Je revois très bien la grande chambre de travail (salle de bal) où mes parents et tous les membres de ma famille étaient assis en demi-cercle et, au milieu, une petite table à laquelle prirent place mes examinateurs. Je me tenais toute droite, tremblant d'émotion et de peur ; les mains jointes derrière le dos, je répondais de mon mieux à chaque question avec l'affreuse sensation de manquer de voix. J'étais toutefois fermement décidée à réussir. Il paraît que j'y suis parvenue, car j'eus les meilleures notes.

Quel soulagement quand tout fut fini et que, délivrée, je pus courir dans le petit jardin que nous avions et jouer avec mon poulet préféré et un amour de jeune lièvre que j'élevais !

Aussi bien que mon coq, Petera, le petit lièvre, répondait à son nom. Mais Petera était notre préféré à mon frère Nicky et à moi. Nous le faisons jouer sur la table du déjeuner. Maman prenait plaisir aussi à ce jeu, car elle l'aimait autant que nous. Mais un jour de malheur, lorsque nous allâmes, Nicky et moi, le chercher, nous trouvâmes sa petite tête écrasée entre les barreaux de son clapier. Avec un grand cri de douleur nous tombâmes en pleurant dans les bras l'un de l'autre. Petera, pauvre Petera ! Il fut enterré en grande pompe sous un vieil arbre, mais, lorsque nous voulûmes planter une croix sur sa tombe, nous fûmes sévèrement réprimandés par les « autorités », qui firent des mines indignées. Cette interdiction de nos gouvernantes nous révolta et je dois avouer que, plus tard, en cachette, nous nous glissâmes quand même sous l'arbre et fixâmes deux bâtons croisés sur la tombe de Petera.

Je ne puis m'empêcher de penser que c'est très mal et même absurde de ne pas expliquer aux enfants le pourquoi et le comment des choses.

Lorsque, neuf ans plus tard, je retournais à Jassy, l'une de mes premières visites fut pour la tombe de Petera, mais il ne restait plus que l'arbre qui en marquait la place.

\*\*

L'été arriva avec ses chaleurs accablantes. Tout était brûlé et desséché, on mourait d'inanition et de soif. Nous passions une partie de la journée dans la maison aux volets clos ; la seule manière de supporter cette chaleur était de faire le moins de mouvement possible.

Tout allait mal. L'ennemi avançait de partout. Là-bas aussi, dans ces pays éloignés d'où nous étions venus les officiers et les médecins français et anglais, les choses n'allaient pas. L'heure sonna où ils durent tous partir, ces amis éprouvés, obligés de nous abandonner à notre sort. Ils nous quittaient, nous laissant encerclés par l'ennemi, sans défense possible.

Je me souviens si bien du jour où je vis les missions militaires, les docteurs et les infirmières des Croix-Rouge française et anglaise venir prendre congé de maman ! Nous nous trouvâmes dans la grande salle aux tables de travail. Tandis qu'ils passaient un à un, de grosses larmes coulaient le long de nos joues. En partant, ils nous acclamèrent avec tant d'enthousiasme que toute la pièce en retentit, mais ils partirent malgré tout, contraints de nous livrer à notre destin.

Ce fut la première fois que je vis maman tout à fait accablée. Elle se retira dans sa chambre plongée dans l'obscurité, se jeta sur son lit et, la face tournée au mur, elle sanglota désespérément. Elle ne supportait surtout pas l'idée que les Anglais pussent croire qu'elle, née princesse anglaise, acceptât sans révolte d'abandonner la lutte.

Je souffrais horriblement de voir maman pleurer, mon cœur en était déchiré. Mais trois jours après, elle reprit courageusement sa tâche.

Plus tard, nous allâmes à Bicaz, dans la vallée de la Bistritza, l'une des plus belles de nos montagnes. Une large et claire rivière coulait au pied de notre maison blanche ; sur ses eaux limpides et peu profondes glissaient lentement des radeaux et des troncs d'arbre.

Dans le fond, nous dominant, s'élevait le Ceahlau, notre plus haut sommet de Moldavie, se dressant contre le ciel comme une forteresse des temps passés... comme un rempart...



Tombe d'un soldat français tué en Transylvanie.  
Ce monument est dû aux paysans qui prirent eux-mêmes l'initiative de sa construction et qui y font chaque année un touchant pèlerinage.  
(Environ de Lipova.)



# LA TRANSYLVANIE, TERRE ROUMAINE

par M. le professeur NICOLAS IORGA

LORSQUE, il y a une dizaine d'années, un étranger arrivait dans ce beau et bizarre pays de Transylvanie, où les races vivent à côté comme à l'époque des colonisations royales du moyen âge, sur un territoire d'aborigènes pauvres et désarmés, il voyait des gares blanches placées loin des localités qu'elles desservaient, des inscriptions dans le magyar le plus authentique, des fonctionnaires à l'allure militaire exhibant avec leur schako de forme hongroise tous les caractères de raide dignité de leur race. En descendant, il trouvait à Oradea (alors Nagy-Varád), à Arad, à Timisoara (alors Temesvár), à Satmar (alors Száthmár), de larges rues bornées de riches magasins aux vitrines attrayantes, bien que sans goût, des marchands au type sémitique, mais parlant la langue du pays, de belles places nouvelles ornées de statues glorifiant l'époque romantique de la résurrection hongroise, de hautes églises du culte catholique ou calviniste, des palais solennels et banaux pour les autorités et les écoles, beaucoup d'officiers en perpétuelle parade et des bureaucraties à la façon hongroise, des librairies présentant le dernier livre paru à Budapest et des théâtres dont le répertoire copiait celui de la capitale. L'impression était celle d'un pays parfaitement et exclusivement hongrois. Les quelques paysans, aux blanches chemises, au petit chapeau rond, travaillant aux champs ou gardant les troupeaux, paraissaient être placés là, par un gouvernement préoccupé du plaisir des voyageurs, pour ajouter du pittoresque au tableau, d'une si habile fabrication !

Si, toutefois, le voyageur s'avisa de faire une enquête géographique ou ethnographique, il risquait, en s'enfonçant dans ces belles vallées, certains déplaisirs que j'ai connus jadis moi-même. Lorsque, dans la petite chapelle du village qui se révélait totalement étranger à la race dominante, les paysans allumaient un cierge pour montrer quelque vieille fresque, quelque gracieux objet du culte ou pour aider à la lecture d'une inscription naïve, le gendarme paraissait, plume de coq au chapeau de chasseur, fusil en bandoulière. On le voyait surgir dans la maisonnette blanche et propre du prêtre qui, avant de vous inviter au gras repas préparé par sa femme laborieuse, montrait les merveilles d'aiguille dues à un art millénaire ou attirait l'attention sur quelque modeste document d'une vie toujours humilée et menacée. Il fallait alors vider ses poches, exhiber un passeport, essayer vainement — de convaincre les soldats de police, droits comme des arbres et durs comme roc. A la fin, sous la menace d'être « jeté dehors », c'est-à-dire d'être conduit à la frontière sous la garde du gendarme, comme je l'ai été une fois, avec des dames, en pleine nuit, on était invité à se présenter, non sans le même accompagnement d'honneur, chez le sous-préfet. C'était toujours un homme parfaitement élevé, parlant bien son allemand d'Autriche, qui vous faisait ses excuses. Mais à chaque pas l'aventure recommençait.

N'est-ce point là la meilleure preuve que le pays était franchement roumain ?

Et il l'était. Sous de brillantes et de nombreuses apparences, sous le couvert des émigrations officielles qui avaient créé en quelques dizaines d'années des centres nationaux hongrois, il n'avait jamais cessé d'être.

La terre même le disait par ses noms d'un si ancien héritage : la montagne des Carpathes, rappelant les vieux Carpes thraces, ancêtres barbares de la race roumaine ; les rivières que nomme déjà Hérodote et dont les appellations ont été transmises sans interruption par les descendants de ces ancêtres ; les chars à bœufs attelés à la façon des vieux Sarmates qui, par leur lent défilé, entretenaient la mélancolie d'Ovide exilé à Tomi, belles bêtes patientes, au poil blanc, lisse, aux grands yeux noirs de douce soumission, venant des milléniums de la préhistoire, de même que leur bon vieux compagnon. Et, lorsque le père menait devant lui les pas menus des brebis en troupeau mouvant, c'était encore le lointain énéolithique qui projetait en pleine époque moderne ses visions de poésie transhumance. Non, non, quoi qu'en disent ceux qui arrangent l'histoire à leur façon pour tenter de justifier des droits politiques périmés, ces gens-là, qui témoignaient par chacun de leurs gestes qu'ils étaient chez eux, n'étaient pas des adventices chassés,

comme une vague poussière humaine, par les tempêtes des siècles plus récents.

Ils n'avaient guère l'aspect mélangé, gauche, désarmant des races qui traînent par les chemins. D'allure franche, de regard vif, de geste aristocratique, même sous la pression de toutes les misères politiques, sociales et économiques, on voyait bien que ce ne sont pas des hôtes qui tâtonnent, mais les maîtres de la maison qui reçoivent. Leur immobilité, leur persistance, malgré la transhumance habituelle d'une minorité qui suivait la coutume des ancêtres préhistoriques, était prouvée par la visible relation avec ceux qui, au fond de l'histoire, avaient été là ; le plus souvent des Roumains, et non pas descendant des vétérans de Trajan, mais bien des paysans transplantés de l'Italie dès les derniers temps de la république. Là où l'empereur conquérant avait triomphé à force de patience de son héros adverse dace, Décébale, dans le repaire montagneux de l'ancienne Sarmisgétousa, ce Thrace, prêt à la souffrance et ivre du désir de la mort, ressortait, trapu, rugueux, méfiant, avec son petit visage renfrogné, son teint parsemé de points jaunes, ses rudes cheveux roux.

Ce Roumain affirmait aussi sa survivance par d'autres caractères. Les colons accueillis par pitié ou pour gagner des bêtes de travail n'apportent jamais un art avec eux, un art ancien qui leur appartienne. Et ceux-ci ne pratiquaient pas seulement l'art, ils en vivaient ; ils trouvaient en lui une consolation, un réconfort. Du trésor de beauté conservé dans leur esprit, ils tiraient sans effort, en se jouant, les fines lignes élancées de leurs églises de bois aux tours en cou d'oiseau de proie surveillant l'horizon, leurs maisonnettes au toit pointu et aux

balcons ouverts surchargés de fleurs, leurs outils, pour lesquels ils prodiguaient les ressources de leur riche imagination, leurs chemises, leurs manteaux, leurs tabliers empreints de l'instinct géométrique des barbares sur lesquels se tait l'histoire.

Tout colonisé vivant de son privilège en prend l'aspect jauni ; il se flétrit au milieu des jouissances assurées. L'élan de conquête lui est interdit. Entre les limites imposées de la serre, il vivote. Tout autre est le robuste fils de la terre. Ce qu'on lui coupe en surface se réfugie dans les racines, dans les fortes racines que la terre, sa mère, ne laisse pas mourir. A la première possibilité de revenir au soleil, la maigre plante persécutée s'élance sur le chemin des rayons. Et voici pourquoi, écartés après le quatorzième siècle, où ils ont donné les chevaliers de Louis d'Anjou, roi de Hongrie, après le quinzième, où leur vaillance trouva la plus haute incorporation dans un Jean Hunyadi, régent du royaume, ils se reprennent. Empêchés d'être soldats, ils seront prêtres, évêques, menant par d'autres moyens la même lutte opiniâtre pour la lumière.

Eloignés par la loi des murs des villes, ils les assiègent de leurs faubourgs ; le nouveau clocher valaque bâti de pierre ose défier, pardessus les créneaux, la cathédrale du bourgeois et des princes magyars. Le son modeste de cette cloche à peine fondue dans les ateliers saxons paraît appeler toute une nation à ses destinées. Les uniates hissent aux fenêtres le drapeau du pape et ils se réclament de Rome pour demander l'appui de l'Eglise devant laquelle les Habsbourg, rois de Hongrie, s'inclinent. Déjà, de ces paysans, se forment des gens de métier qui savent façonner le bel objet dont les autres ne sont pas toujours capables. Partant de la chaumière de ses débuts méprisés, l'évêque se prépare à entrer dans la cité. Il élève ses écoles à côté de celles des maîtres et, bientôt, la coupole valaque surgira au beau milieu de la ville forte, qui ne peut plus se défendre.

Trajan, par sa conquête, ne faisait que stabiliser une œuvre populaire d'expansion. Par sa prise de possession après 2.000 ans presque révolus, le roi Ferdinand ne faisait que tirer la dernière conséquence politique de la longue et douloureuse ascension de la race roumaine dans son vieil héritage transylvain.

N. IORGA,

Recteur de l'Université de Bucarest.



Intérieur de maison paysanne en Transylvanie.  
Phot. Emil Fischer.



*Le Petit Pâtre, par Grigoresco.*

## LE SOUVENIR DES AIEUX

*A Hélène Vacaresco*

Une enfant qui naquit sur la terre latine,  
Et dont le rêve fut chantant et pastoral,  
Est puissamment liée au secret ancestral  
Qui du bord d'un pays vers d'autres bords l'incline.

Climat spirituel, France au soleil d'argent,  
Quand mon âme au sang vif fut par vos soins nourrie,  
Je sus qu'une lointaine et rêveuse Patrie  
Avait formé mon sort d'un fuseau diligent.

Mon père me parlait des rives bucoliques,  
Des espaces brillants de maïs et de blés ;  
J'imaginai debout, dans les sillons comblés,  
Le paysan rieur, au cœur mélancolique.

Puis un jour j'entendis d'étranges violons  
Dont Paris acclamait les phrases déchirantes.  
J'écoutais ces appels vers les routes errantes  
Où mon œil enfonçait son vœu brûlant et long.

L'un des musiciens, dans la troupe enivrée,  
Jouait farouchement de la flûte de Pan.  
Peut-être que ma vie, à jamais altérée,  
De ce chant frénétique et nomade dépend.

Et puis, j'ai voyagé, petite fille encore,  
Dans ce pays doré, raisonneur et naïf.  
Je me souviens des jours sans fin, couleur d'aurore,  
Des enfants nus, des bœufs, des murs blancs et des ifs.

Là, j'ai vu des palais, des églises, des tombes,  
Tout ce dont mon esprit ignorant était né.  
— Depuis combien de temps préparez-vous, colombes !  
Le pur roucoulement que les dieux m'ont donné ?

Plus tard, dans Michelet, dont la tendresse enlace  
Les cités, les héros, les lois, les passions,  
J'ai vénéré la noble et lumineuse place  
Que Rome en essayant fixait aux nations.

Enfin j'ai vu louer la terre paternelle  
Qu'illustrent le labeur, la vaillance et les arts,  
Par cette voix vouée à la France éternelle  
Qui, saluant l'heureux et lyrique hasard,  
M'écrivit, en vantant l'argile originelle :  
« D'où vous vîtes comme Ronsard ! »

COMTESSE DE NOAILLES.

# VIEILLES BALLADES ROUMAINES

Compositions de S. M. la Reine ELISABETH de Grèce

**F**ILLE aînée du roi Ferdinand I<sup>er</sup>, S. M. la reine Elisabeth de Grèce a, dès son jeune âge, témoigné d'un talent saisissant pour la peinture. Ce goût que lui inspirèrent les paysages de sa patrie et les traditions de la nation roumaine décidèrent la reine Elisabeth à illustrer quelques-uns des poèmes qui, sous le nom de Rhapsode de la Dâmbovitza, forment le volume des ballades roumaines recueillies par M<sup>lle</sup> Hélène Vacaresco.

Rude et pénétrante poésie que celle du Rhapsode ! Elle dédaigne les beautés verbales et tire son intérêt de la seule inspiration. Mais peut-on parler d'inspiration quand il ne s'agit que de fixer par le verbe la vie même, dans ses moments de grande intensité ? Car le Rhapsode ne se contemple point, comme les grands inspirés du lyrisme ; il n'ausculte pas les mouvements de son cœur ; il ne pleure, ni ne rit. La mort lui paraît douce et fleurie, parce que simple détail de l'ordre éternel ; l'amour sévère, parce que soumis à la mort ; la joie grave, parce que périssable. Il ignore les grands cris, les grands mots, les attitudes théâtrales. Voyez quelle exquise sensibilité et quelle juste sagesse renferme la simplicité de ses récits !

Ce lyrisme impassible et impersonnel s'explique aisément. Le Rhapsode n'est pas une personne, mais une foule, et une foule laborieuse. La méditation dans la solitude n'appartient qu'à l'individu. Le Rhapsode paysan pense et sent pour la foule. Il ne dira jamais je sens, mais je vois, j'entends, je veux. Le sentiment et même le rêve se traduisent, pour lui, par des gestes et des actes familiers. Devant sa douleur et sa joie, les choses elles-mêmes s'agitent, s'interrogent, se répondent. La charrue, l'étable, les travaux des champs et les caprices des saisons prennent voix et se meuvent dans le même rythme que leur maître. La féerie des choses et des bêtes parlantes et agissantes se déroule ainsi dans le plein jour de la réalité ordinaire. La métaphore cesse d'être une illusion pour devenir un acte.

La force du Rhapsode vient de ce lyrisme en action, installé en pleine réalité quotidienne et reflétant les particularités psychiques de toute une classe sociale. L'art, en effet, fut rarement monotone, tenant de la mélodie et du plainchant, où la joie, la nostalgie et la douleur sont l'expression des événements éternels — l'amour, la mort — et où l'on surprend la profonde communion du paysan roumain avec la terre et ses fastes. A ces images puissantes de l'âme d'une race, la reine Elisabeth ajoute ici la magie de son fin pinceau.



La reine Elisabeth respirant le parfum de la poésie roumaine.



« La terre lui disait : Belle fille, Comme je voudrais l'avoir. »

Elle est morte, elle est morte,  
La gloire des jours s'en est allée...

Qui maintenant ira le matin réveiller le vieux puits sonore ?  
Qui répondra le soir en chantant à la voix dolente des brebis ?  
Qui fera raisonner son rire clair par les sentiers  
Et rebondir le fuseau ?

## COMPLAINTE

La terre lui disait : Belle fille,  
Comme je voudrais l'avoir,  
Te coucher dans mon sein  
Où germent les racines.  
Je fais tant de fleurs pour les plaines,  
Des fleurs qui brillent au grand jour,  
Que je veux une fleur pour moi seule.  
Une fleur que je couvrirai,  
Une fleur dont je me nourrirai.  
Et la terre l'a prise,  
Et la terre la tient entre ses bras.  
Et la jeune fille répondait à la terre :  
Bonne terre fraîche, ne me prends pas,  
Ne me tiens pas dans tes bras.  
N'as-tu pas assez des semailles qui frissonnent  
Et du pas léger des amants ?



« Blanche comme la fleur du pommier seras-tu mon jeune lincent,  
Tandis que mon cœur est encore chaud je te serre contre mon cœur. »  
Extrait du « Lincent ».



« Donne-moi ta quenouille, pour que j'y mette de la laine. »

## CHANSONS DU FUSEAU

1

- Donne-moi ta quenouille, pour que j'y mette de la laine.
- Ma mère, j'ai vu un jeune homme qui semblait descendre des étoiles.  
     Crois-tu qu'il m'aimerait,  
     Si je lui chantais la chanson que tu aimes,  
     Ou si je mettais ma ceinture la plus large ?  
     Ou si je tournais la tête en passant près de lui ?  
     Crois-tu qu'une autre femme lui ait jamais donné son cœur ?  
     Et qu'il aime son cheval mieux que le regard des jeunes filles ?  
     Si je lui demandais : Etranger, d'où viens-tu ?  
     Crois-tu qu'il aimerait ma voix ?
- Donne-moi ta quenouille, pour que j'y mette de la laine.
- Crois-tu que si je sortais sur le seuil, il regarderait la maison ?  
     Et qu'il aurait soif, si je lui offrais à boire ?  
     Et qu'il se sentirait las, si je lui offrais de s'asseoir parmi nous ?  
     Et qu'il attacherait son cheval aux arbres de notre cour,  
     Si je lui disais : Fais reposer ton cheval ?  
     Et qu'il prendrait mon cœur avant de partir, si je lui disais :  
     Mon cœur veut te suivre ?
- Donne-moi ta quenouille, pour que j'y mette de la laine.

II

Que cherches-tu dans la forêt, la nuit ?  
 J'y cherche ma jeunesse.  
 Je ne sais quel sentier elle a pris pour s'enfuir si vile,  
 Et je la vois toujours et je ne l'attrape pas.  
 Je vois près des arbres le bout de sa petite robe blanche,  
 J'entends le bruit de son collier et de son rire.  
 Elle s'arrête pour boire aux bords de la rivière.  
 Et je lui dis : chère jeunesse,  
 Laisse-moi seulement toucher ta quenouille,  
 Et boire dans la même cruche que toi,  
 Et l'offrir le fruit des framboisiers,  
 Et l'apprendre à danser sur l'herbe.

Que cherches-tu dans la forêt, la nuit ?  
 J'y cherche mon amour,  
 Celui qui s'est enfui sur un cheval brun,  
 Sans attendre que la nuit arrive et que le soleil revienne,  
 Et que sa lèvre ait oublié mon baiser.  
 Et j'entends sa voix dans le vent,  
 Et sa voix parle au vent, mais pas à moi...

Que cherches-tu dans la forêt, la nuit ?



« Je vois près des arbres le bout de sa petite robe blanche. »



Phot. Emil Fischer.

Les monts d'Occident, en Transylvanie.

## LES TRANSYLVAINS

par la Princesse BIBESCO

**I**L faut passer par la Transylvanie pour aller en France, quand on est ce que j'étais, un enfant du vieux royaume, quittant son pays natal pour Paris, la terre promise, où l'Express-Orient s'arrête, disait ma grand'mère, parce qu'il n'est pas besoin de dépasser le comble de ses désirs. Je vois pour la première fois la Transylvanie à genoux ; j'ai cinq ans et, pour la regarder à travers la glace du wagon, il m'est nécessaire de prendre cette position, qui est celle de la prière. Verte — vue comme une émeraude, tant elle est verte — c'est une forêt qui monte et qui descend, si vieille et si touffue qu'elle me fait aussitôt penser au Bois dormant, et que j'y suis, et que le train, en sifflant, va réveiller la Belle. Elle dort depuis mille ans. Il y a une chanson qui dit :

*Réveille-toi, Roumain, de ce sommeil de mort  
Où l'ont plongé de barbares tyrans !...*

Une domestique transylvaine, Anica, me l'a apprise ; c'est par cette servante traditionnelle des maisons roumaines, la fille venue, de par delà les monts, servir des maîtres qui la comprennent, que je sais déjà toute la politique qu'il faut savoir. J'aimais Anica ; elle était prompte aux larmes et riieuse ; elle portait, comme toutes ses pareilles, un costume noir, à grandes manches de toile, qui me la faisaient com-



Phot. Julettia.

Jules Maniu, président du Conseil roumain.

parer à un pigeon, que je n'ai vu qu'une fois, noir avec des ailes blanches. Un jour, je la trouvai pleurant sur une lettre venue de son pays. Sa mère lui écrivait que son champ était perdu : « Messieurs les juges ont jugé sans oreilles pour entendre, disait-elle. Ils ne comprennent pas notre langue. » Et la pauvre fille sanglotait.

Je ne savais pas ce qu'était un procès ; mais l'idée puissante de l'injustice s'était glissée dans mon cœur avec les larmes d'Anica.

\*\*\*

Le mot ravissant : Transylvanie, habite depuis toujours ma mémoire : je lui vois prendre d'abord la couleur tendre des hêtres et des sapinières de ce premier voyage qui eut lieu au printemps ; il prendra, quelques années plus tard, la couleur même de l'amour.

Elevées en France par une mère qui ne sait que le français, nous avons si peu l'occasion de parler notre langue natale, ma sœur et moi, que mon père, vers ma onzième année, décide de nous faire donner des leçons de roumain. Le desservant de la chapelle de Paris sera chargé de ce soin. Mon père, poète à ses heures et croyant à la vertu éducatrice de la poésie, indique lui-même à notre professeur les plus beaux poèmes de la langue roumaine qu'il veut que nous apprenions par cœur. Parmi eux,

une élégie d'Alexandri, à qui vont toutes nos préférences : *Inclui Marama (l'Anneau et le Voile)*. Elle a pour sujet la vieille et toujours nouvelle histoire des amants inséparables : un jeune prince, empêché d'épouser celle qu'il aime, meurt du chagrin dont elle est morte ; un père cruel fait enterrer l'un des amants au couchant de l'église et l'autre au levant, pour qu'ils soient séparés jusque dans la mort. Mais un sapin pousse miraculeusement sur la tombe du jeune homme, et de la tombe de la jeune fille sort une vigne qui s'enlace au sapin. Les beaux vers qu'Alexandri écrit sur ce thème populaire s'achèvent par un défi à l'autorité paternelle et une invocation enflammée à l'amour vainqueur : « Tonne Seigneur ! et foudroie en vain... » Peut-être mon père n'a-t-il pas suffisamment réfléchi à cette conclusion, en nous indiquant ce poème, dangereux pour de jeunes esprits ; mais notre professeur veille, il tournera la difficulté :

« Ces quatre derniers vers, nous dit-il, sont symboliques : le jeune homme est le peuple roumain ; sa bien-aimée, c'est la Transylvanie. »

\*\*\*

Sur ces souvenirs naïfs offerts à mon imagination viennent se greffer des événements politiques mêlés à notre existence quotidienne, depuis que mon père est devenu ministre des Affaires étrangères. A cette époque de ma vie, la question des écoles roumaines de Transylvanie domine les débats parlementaires et amène quelques irrégularités dans nos repas ; ce matin-ci, le marquis Pallavicini, ministre d'Autriche, a prolongé sa visite et mon père dicte des dépêches à l'heure du déjeuner. Cet autre jour, notre partie de tennis est remise parce que mon père négocie avec Vienne et Budapest pour que soient ouvertes à nouveau ces écoles que le gouvernement hongrois a décidé de fermer. D'où vient cette mesure tyrannique ? C'est pour que toutes les Anica pleurent, pour que personne n'entende plus le roumain, pour que sèche le sapin et périsse la vigne...

« L'âme de ce peuple a été formée par les professeurs de Transylvanie », dira mon père au parlement en annonçant que les écoles seront rouvertes et



La famille Maniu, en 1875. (Au centre, debout, Jules Maniu.)

leurs subventions rétablies au budget de l'Etat. C'est cette même phrase, bien imprimée dans ma mémoire, que je lui entendrai répéter, treize ans plus tard, le 2 août 1914, alors qu'il a dénoncé l'impossibilité morale, au Conseil de la Couronne, de ratifier l'alliance secrète conclue par le roi Carol avec les empereurs d'Allemagne et d'Autriche. Après que le débat eut été porté sur le plan de l'esprit, la neutralité est acquise, mais ce n'est pas assez. La crise nationale est ouverte, puisque des Roumains meurent les armes à la main dans l'armée autrichienne et dans l'armée russe qui se combattent...

Devant le parti libéral soumis que dirige Jean Brătianu, le parti conservateur est profondément divisé. Les vieux chefs sont morts, les jeunes chefs aussi, comme Alexandre et Jacques Lahovary, frères de mon père, successivement désignés pour la succession. Le défaut congénital des partis conservateurs en tous pays, l'excès de personnalité et de liberté d'opinion chez les individus, a rompu les cadres. Pour lutter contre cet égotisme qu'il sait fatal, mon père a décliné, deux ans avant la guerre, l'offre qui lui fut faite de la présidence du parti ; dédaigneux des mots, il a laissé le titre, sinon la chose, à plus ambitieux que lui. Mais, sous la présidence d'Alexandre Marghiloman, le parti de droite s'effrite ; ce ne sont que dissidences, chefs proclamés contre le chef. Take Ionesco fonde un parti ; l'ami préféré de mon père, le fougueux Nicolas Filipesco, en fonde un autre ; Pierre Carp, le vieux conservateur d'extrême droite, vit retiré dans sa tanière moldave ; il s'est déclaré pour les Allemands. Hai, mais respecté, il est seul, tandis qu'Alexandre Marghiloman, qui ne se déclare pas, se trahit et crée le parti des germanophiles honteux. Les libéraux louvoient et ménagent une trop longue neutralité qui amènera la Roumanie sur le théâtre de la guerre à la veille de la défection russe. La Bukovine est prise, perdue et reprise par les armées de Brussiloff. Au printemps de l'année 1915, mon père juge que l'expectative a assez duré, qu'il faut en sortir et se joindre à l'Italie, pour qu'une double action concertée vienne à bout de l'Autriche-Hongrie. Le gros du parti est prêt à le suivre. Dans ces circonstances extrêmes, il lui faut vaincre d'abord sa fière modestie. Le comité du club conservateur a posé pour la seconde fois sa candidature à la présidence. Va-t-il accepter et se présenter devant l'assemblée du parti ? La veille du jour où sa décision doit être prise, mon père vient chercher auprès de moi le repos champêtre qu'il aime, dans l'environnement du passé. Nous nous promenons en causant sous les grands arbres de Mogosoaia ; nous nous asseyons à l'ombre d'un noyer séculaire, l'ancêtre des jardins, plusieurs fois foudroyé et toujours verdissant. La légende dit qu'il était ombreux, déjà, au temps où le prince martyr de la foi, Constantin Brancovan, reçut les envoyés des Transylvains venus, ici-même, en 1688, sous la conduite du comte Czaky, saluer le *Donn* du titre de « Seigneur de tous les pays roumains ». Sans autre témoin de notre conversation que le noyer patriarcal, mon père me révèle la raison profonde qui le fait hésiter : il voit la nécessité de ne se présenter aux suffrages de son parti qu'après lui avoir ramené les dissidents : Filipesco et Take Ionesco. Il n'a de doute que sur ce dernier ; il estime à leur juste valeur sa claire intelligence et son génie oratoire, mais les exigences du recrutement en dehors des deux partis historiques ont entouré Take Ionesco de partisans sur la valeur morale desquels mon père n'a pas d'illusions. Comment les admettre comme collaborateurs à l'heure proche du grand sacrifice qui exigera des cœurs vaillants et des mains pures ?

Sont-ce les feuilles embaumées du vieux noyer, comme jadis les feuilles du chêne de Dodone, qui se mirent à parler et m'inspirèrent une réponse



Jules Maniu, président du Conseil, et Vaida-Voievod, ministre de l'Intérieur, lorsqu'ils étaient étudiants.

prophétique ? Je trouve dans mon journal, écrit à cette date du 21 avril 1915 : « J'ai répondu à mon père qu'il devait tout accepter, les bons et les mauvais, « se faire frère avec le diable pour passer le pont », comme disent les paysans, puisqu'à partir du jour où l'unité nationale sera faite les cadres des vieux partis sauteront pour faire place aux Transylvains. »

\*\*\*

Je ne connaissais alors aucun de ces hommes dont je parlais, pas même Octavian Goga, le poète de la résurrection nationale, qui, passant les monts, était venu poser sa candidature au parlement roumain, et jamais je n'avais vu les chefs, ni Alexandre Vaida-Voïvod, ni Jules Maniu, l'homme représentatif de ces Transylvains à qui j'en appelais instinctivement pour vaincre les scrupules et les dernières hésitations de mon père.

La mort, elle, n'hésita pas. Subite comme elle le fut toujours pour les hommes de notre sang, elle frappa mon père quelques semaines plus tard, en pleine action politique. Les libéraux au pouvoir, adversaires généreux, votèrent des funérailles nationales à celui avec qui l'on enterrait le drapeau du parti conservateur. Il ne s'est trouvé personne pour le relever depuis.

Une délégation de Transylvains, composée d'évadés des prisons magyares, bannière en tête, vint se placer devant le catafalque. Je voyais en eux, dans mon malheur, le signe de temps nouveaux qui allaient naître.

D'autres que mon père ont mené au port la barque menacée et ils sont morts. Ou bien, vivants, l'infirmité des choses humaines les a terrassés. Le noyer prophétique de Mogosoăa a vu venir les Transylvains. Comme des gens d'une même famille qui se rencontrent après un long voyage où chacun a failli périr, nous nous sommes raconté notre histoire. Dès l'année de la paix, les chefs d'outre-monts ont visité Mogosoăa où le prince martyr avait reçu autrefois les envoyés de la Transylvanie. Ces hommes prédits, d'où venaient-ils ? Qui étaient-ils ? Ils m'apparaissent comme des frères perdus, jamais vus, longtemps imaginés, revenant de ces régions de la mort où ils avaient erré comme des ombres et vécu comme des otages.

L'histoire de chaque famille transylvaine, de celles qui furent les conductrices de l'Idée, offre tant d'exemples d'héroïsme et de si beaux cas de conscience qu'elle excite à la rêverie et réveille tous les souvenirs classiques. On est transporté dans le monde des « Hommes illustres » fréquentés par le jeune Bonaparte et l'on pense invinciblement à Corneille. Là où il y a persécution, il y a l'Eglise : on pense aussi à Cymodocée, aux premiers chrétiens et aux épîtres de saint Paul, dès qu'on ouvre la correspondance de Jean Maniu, père de Jules, avec Siméon Barnutzio, son oncle, le maître de l'école latiniste, à l'époque de la grande persécution magyare de 1861.

Si l'histoire de la famille Maniu vaut d'être connue, ce n'est pas seulement pour la position que son chef occupe aujourd'hui à la tête d'un puissant parti et comme premier ministre, mais parce qu'elle représente la très fidèle image d'une de ces familles irréductibles d'outre-monts dont se fût enchanté Maurice Barrès. En elle tout me plaît et correspond à l'idée profonde que je me fais des destinées de la race, tout, et d'abord son latinisme aigu. J'aime en elle sa noblesse, son austère fidélité, sa logique religieuse ; depuis sept générations, les Maniu appartiennent à l'Eglise gréco-catholique, ce sont des « unis », des fils et des filles de Rome qui reconnaissent leur mère. Leur vie spirituelle tourne autour de l'archevêché de Blaj, la plus vieille université roumaine de Transylvanie. Jean Maniu, le père, fut l'élève des Franciscains et, coïncidence providentielle qui eût ravi le visionnaire de la Colline inspirée, le rêveur de Charmes, c'est d'un duc de Lorraine monté sur le trône impérial de Vienne que les Maniu tiennent leurs lettres de noblesse, conférées à leur ancêtre, Lorenzo, le 7 décembre 1699, par l'empereur Léopold I<sup>er</sup>.

A Badaceni, au creux des Monts d'Occident, Madame Clara vit encore (1). C'est la mère. Elle a quatre-vingt-cinq ans et son règne dure toujours. Si son fils quitte en hâte Bucarest et la présidence du Conseil chaque samedi, c'est pour la retrouver, pour s'assurer que, vivante en lui, elle est encore vivante sur cette terre où elle a tant pleuré. Fille, nièce, femme et mère de proscrits, la veuve de Jean Maniu, qui vécut pour l'Idée, a mis au monde neuf enfants : un premier fils, Scipion, mort jeune ; Cassius, aujourd'hui professeur à



Le vieux poirier de Balaceni.

Maniu, qui l'a poussé le premier, et, coïncidence annonciatrice, bien faite pour enchanter l'esprit, c'est par lui, grand-oncle aussi des Vaida-Voïvod, que s'apparentent les familles des deux chefs révolutionnaires, Jules Maniu et Alexandre Vaida, instruments de l'Unité, qui, sortis de l'Eglise souffrante, entreront dans l'Eglise triomphante.

Le rôle des femmes dans l'histoire de la famille transylvaine est d'une importance telle qu'on songe aux Gracques. C'est par la mère de Jean Maniu, Madame Ileana, sœur de Siméon Barnutzio, que la tradition des insurgés de 1848 se perpétue chez les Maniu. C'est l'oncle Siméon qui soulèvera l'âme du jeune étudiant à l'Université de Vienne et la portera à ce degré d'exaltation où il faut qu'une âme soit pour que l'idée prenne corps. Après Jean, elle s'incarnera en Jules Maniu, son fils, petit-neveu de Siméon, quand sept générations de sa race auront lutté dans l'obscurité et péri sans avoir vu le jour. Ce Barnutzio, à qui son neveu Jean Maniu adressait de Vienne ses admirables lettres d'exil et sa plainte d'orphelin — (vous avez le visage de ma mère, lui écrivait-il) — c'est le plus grand cœur transylvain de ce temps-là, un maître d'école de génie, le type de ce professeur d'âmes qu'évoquera mon père devant le parlement roumain et plus tard au Conseil du roi. C'est par Siméon Barnutzio que Jean Maniu sera conduit sur la voie douloureuse des rédempteurs du peuple où son fils Jules connaîtra le dimanche des Rameaux. C'est aussi du côté de leur oncle maternel que les Maniu, qui sont des nobles, reçoivent l'apport du sang populaire. Siméon Barnutzio est le fils de l'Esprit et d'un père désigné au cadastre du village par les mots : *plebeius, ignobilis, cantor*. Le sang plébéien du pauvre chantre de village transmis par Madame Ileana à sa descendance fera des merveilles dans la quatrième génération. Par lui, Jules Maniu, aristocrate et cousin des laboureurs de son village, pourra se déclarer solidaire de toutes les classes de la nation.

A Badaceni, dans la propriété villageoise des Maniu, il est un vieux poirier, frère et contemporain de mon noyer de Mogosoăa. Le plus ancien des anciens du pays ne se souvient pas de l'avoir vu moins vieux. De son temps déjà l'arbre passait pour avoir deux cents ans, ce qui ne s'est jamais dit d'un poirier. Et, merveille plus grande encore que sa vieillesse, on rêve sa fécondité. Tous les ans il fleurit blanc comme linge et donne de ces poires pourpres qu'on appelle là-bas « cesaresti », c'est-à-dire : de César. Cet arbre sait tout du cœur des Maniu. Il fut leur confident, l'ami et le consolateur des générations. Jean, dans son enfance, a pleuré sa mère sous ses branches formées en berceau ; il a voulu qu'on l'enterrât sous ses racines cheuues. C'est le témoin de leurs serments, le juge de leurs actions, leur conseiller dans le péril, l'arbitre de leurs combats avec la destinée. Ils lui ont juré chaque chose qu'ils ont accomplie. Il est le gardien de leur foi : les adolescents lui ont confié leur amour, les mères leurs enfants condamnés, les femmes, leur fidélité. Sous son ombre étoilée, Jules Maniu, à vingt ans, s'est fiancé à la

l'Université de Cluj ; Helena, dont le fils, Mathieu, officier évadé de l'armée autrichienne, mourra dans les rangs des armées d'Italie ; Jean, mort enfant ; Jules, ou Julius, comme on dit chez eux, aujourd'hui président du Conseil ; Sabina, morte à dix-huit ans ; Cornélia, religieuse des Ordres mineurs ; Julia, morte enfant ; Emilia, morte enfant...

A l'énoncé de leurs noms, on sent Rome ; au jour de l'inscription à l'état civil, chaque enfant fut un défi à l'oppresseur qui, lui, ne se peut prévaloir que du seul nom d'Attila.

Sœur de l'héroïque Jules Coroïano dont elle a donné le prénom à deux de ses enfants, Madame Clara vécut dès sa jeunesse la persécution de son frère avant de vivre la sienne, celle de son mari et de ses fils. Auteur du fameux mémorandum de 1892 à l'empereur François-Joseph, Jules Coroïano fait deux ans et huit mois de forteresse dans Ségédine, pour son début. C'est de tradition dans les familles notables transylvaines, où se recrutent les serviteurs de l'Idée. Mémorandums et années de prison alternent régulièrement. Cela a commencé dès 1792, avec le mémorandum à l'empereur Léopold II, cet autre Lorrain, fils de Marie-Thérèse et frère de Marie-Antoinette, qui inspire à ces Latins une leur d'espérance, vite étouffée. L'appel à la majesté apostolique, ce cri émouvant des fils persécutés, des enfants légitimes, qui s'élève vers le trône du père, de celui qui se dit le successeur du Saint-Empire romain, c'est Méhesh, l'arrière-grand-oncle de

(1) Ces pages étaient chez l'imprimeur quand la nouvelle de la mort de Madame Clara Maniu a mis en deuil les cœurs roumains.

cause ; l'homme qui se voue à la persécution n'aura pas d'autre femme que l'Idée ; depuis qu'il est étudiant en droit et jusqu'à son incorporation forcée dans l'armée austro-hongroise, pendant quinze ans, la double monarchie le tient en cage ; il sera privé de passeport. Comme tous ceux qui ont répondu à l'appel du sang, il ne passera la frontière qu'à travers bois, sous le manteau de la forêt tutélaire, à la douane dite du Coucou. L'appel obstiné et mélancolique, la voix humaine de l'oiseau toujours caché qu'on entend sans jamais le voir, c'est le signal convenu qui ouvre aux Transylvains les frontières muettes et moussues du royaume libre.

Jules Maniu, député roumain au parlement hongrois de 1906 à 1910, ne pourra plus sortir autrement des limites de l'empire habsbourgeois. La guerre le trouve membre du Conseil national de Transylvanie et avocat consultant près l'archevêché gréco-catholique de Blaj. Mince, et d'un abord glacé, dans sa redingote de doctrinaire, il est tout jeune encore, mais son autorité, déjà reconnue par tous les Roumains de l'empire oppresseur, s'étend aux députés des autres nations asservies.

Jusqu'en 1915, l'espoir de voir la Roumanie suivre la politique du roi Carol n'a pas abandonné Guillaume II. Erzberger, le fondé de pouvoirs socialiste de l'empereur, part au mois de juin pour Vienne chargé d'une mission secrète.

A cette même époque, mon père vient de mourir à Bucarest, et le comte Czernin, alors ministre d'Autriche-Hongrie, note dans son rapport à l'empereur, publié depuis dans le Livre rouge autrichien, que cette mort doit être considérée comme un événement favorable à la politique des puissances centrales en Roumanie.

Jules Maniu entretient, depuis son doctorat, de bonnes relations avec un grand seigneur de Vienne, d'une famille célèbre de siècle en siècle pour son élévation d'esprit : le prince Aloïs Lichtenstein. C'est dans le palais de ce prince que le jeune avocat de l'archevêché de Blaj rencontrera l'émissaire de l'empereur allemand.

A la demande d'Erzberger : « Que veulent les Transylvains ? », il répondra par un memorandum, un de ces mémorandums qui mènent leur homme tout droit en prison. Maniu est dans sa tradition : celle de Méhész, celle de Coroïano, celle du grand-oncle Siméon. L'empereur Guillaume a voulu connaître les doléances du peuple roumain de Transylvanie ? Il les connaît. Elles ressemblent d'ailleurs à s'y méprendre à celles des Polonais, à celles des Alsaciens et des Lorrains. Une longue dépêche part pour Teschen, le grand quartier général d'où Guillaume II surveille les opérations de son alliée l'Autriche-Hongrie. Erzberger revient au palais Lichtenstein avec les propositions du renard germanique : toutes les libertés accordées, à une seule condition : que Maniu signe au nom du Comité national un appel aux Roumains du royaume pour qu'ils viennent combattre aux côtés des empires centraux. C'est ainsi, et non autrement, qu'ils pourront délivrer leurs frères. Pour décider Jules Maniu à signer, Erzberger affirme que la victoire est toute proche. Il se fait pressant : par lui, c'est l'empereur qui parle à ce petit avocat de Blaj ; ne se laisserait-il pas convaincre ?

« Dans une famille où le père est mort, répond Jules Maniu, c'est le frère aîné qui prend le commandement, sans quoi l'anarchie se met dans la famille. Le frère aîné, c'est le gouvernement de Bucarest. Il est libre, il a sa diplomatie, ses attachés militaires, il voit, il entend. Il est comme un homme sur une tour. Ce n'est pas à nous de lui dicter sa conduite, du fond de notre cachot. » La négociation est rompue.

Pour ne s'être pas laissé arracher sa signature, Jules Maniu quittera Blaj où il était mobilisé et immobilisé sur place depuis le début de la guerre, en sa qualité de suspect. Avec son grade de caporal d'artillerie de montagne, il est incorporé à l'armée austro-hongroise : il partira. Il n'eût pas même la permission d'aller embrasser sa mère à Badaceni, de s'agenouiller sur la tombe de son père, au pied du vieux poirier. Vingt-huit mois de service au front, en première ligne, seront la punition de sa désobéissance aux suggestions de l'empereur allemand. Punition vraiment infernale et qui dépasse en horreur tout ce que nous savons de la guerre, parce que l'âme y manque. On meurt sans la patrie, sur un champ sans honneur. Cette guerre-là, c'est l'homicide contre soi-même, obligatoire et involontaire, un supplice que l'esprit se refuse à comprendre. Dans l'Europe fautive de 1914 à 1918, des centaines de milliers d'hommes furent de ces suicidés sans persuasion. Parmi eux, Jules Maniu, qui puisera dans sa propre expérience la force dont il aura besoin le jour de la révolution.

Au village, à Badaceni, Madame Clara attend obstinément de son fils la délivrance de son peuple, et Cornélia prie. Mais, au printemps suivant, avec le doux chant du coucou, arrivent de grandes nouvelles. Mathieu Popp, le fils d'Helena, le neveu de Jules Maniu, lieutenant d'artillerie dans l'armée autrichienne, a réussi selon ses vœux : il s'est battu sur la Piave ; il est blessé, mais il a le bonheur de l'être dans les rangs des armées d'Italie ; il meurt à l'hôpital de Gênes, à l'âge de vingt-quatre ans, ravi d'une mort infligée par ses véritables ennemis.

Il semble à Madame Clara que les fruits mûrissent étrangement tôt cette année. Les poires césariennes rougissaient déjà lorsque son fils, promu lieutenant, est venu en permission à Badaceni pour la première fois depuis deux ans et demi qu'il est incorporé. Elle seule et peut-être aussi le vieux poirier sont les dépositaires du grand secret : avec la complicité d'un médecin du régiment qui est Tchèque, Jules Maniu, sous prétexte de santé, va partir pour Vienne. Il y ralliera à la révolution les 62<sup>e</sup> et 64<sup>e</sup> régiments d'infanterie, entièrement formés de contingents transylvains. Au mois d'octobre 1918, il a 54.000 hommes sous ses ordres et il envoie l'ordre à deux autres régiments d'infanterie, qui sont à Prague, d'obéir au gouvernement de Massaryck. Vienne est à lui. Ströger-Steiner, le dernier ministre de la Guerre autrichien, offre à ce lieutenant sa collaboration et un appartement au ministère. Le 2 décembre 1918, l'union de la Transylvanie, de la Bukovine et du Banat avec l'ancien royaume est proclamée à Alba-Julia. Jules Maniu, président du Conseil national, et Alexandre Vaïda-Voïvod partent pour Bucarest et prennent part aussitôt au Conseil des ministres de Roumanie.

Onze ans viennent de passer, ainsi qu'ils ont coutume de passer dans les songes, en un instant. Le dixième anniversaire de l'Unité nationale a été célébré à Alba-Julia au mois de mai 1929. Jules Maniu, le fils de Madame Clara, est président du Conseil de la Roumanie une et indivisible.

Le corps de Mathieu, le fils d'Helena, a été ramené des bords de la Méditerranée, où il tomba, jusqu'au pied du vieux poirier, à côté du corps de son grand-père, Jean Maniu, qui vécut et souffrit pour l'Idée, comme eux tous...

J'aime à penser que la cendre de ce jeune homme a fait ce long parcours de la mer sainte des Latins aux monts d'Occident pour reposer enfin sous un arbre en fleurs de Transylvanie.

PRINCESSE BIBESCO.

Mogosoaia, juin 1929.

## LES ORIGINES DU PEUPLE ROUMAIN

par GUGLIELMO FERRERO.

En l'an 98 de notre ère, Nerva étant mort, le Sénat romain nommait empereur, c'est-à-dire chef unique et à vie de la République et de l'armée, M. Ulpius Trajanus, le gouverneur d'une des deux provinces — on ne sait si c'est la supérieure ou l'inférieure — qu'on appelait Germanie. Après tant d'élections, que la pression illégale des prétoriens ou des légions avait viciées, cette fois le choix de l'empereur avait été libre. Le Sénat avait désigné parmi ses membres, c'est-à-dire dans la noblesse de l'Empire, celui qui lui semblait le plus digne.

Trajan ne pouvait se prévaloir d'une longue lignée d'ancêtres. Sa noblesse était récente ; elle datait de son père, que Vespasien avait fait entrer au Sénat. Porté au pouvoir par une révolution militaire dans laquelle l'Empire avait failli sombrer, Vespasien avait compris que la noblesse sénatoriale, telle qu'elle avait été sous les empereurs de la maison Jules-Claudienne, était épuisée par la longue domination et n'avait plus la force nécessaire pour accomplir sa tâche : fournir à l'armée et à l'administration le personnel dirigeant, légitimer le pouvoir impérial en rendant impossibles les crises comme celle qui avait éclaté à la mort de Néron. Au lieu de profiter de sa faiblesse pour s'emparer du pouvoir absolu, il redonna à la noblesse, par une intelligente réorganisation, la force de jouer son rôle. Il prit dans les provinces occidentales et en Afrique mille familles riches et suffisamment romanisées ; il les fit entrer dans l'ordre équestre et dans l'ordre sénatorial et il sauva l'Empire en lui fournissant une noblesse capable de le gouverner pour plus d'un siècle. Par cette réforme, Vespasien a le droit d'être considéré comme le second fondateur de l'Empire, après

Auguste, et comme un des plus grands personnages de l'histoire romaine.

Trajan appartenait à cette noblesse nouvelle. Il était issu d'une famille espagnole, enrichie et romanisée, comme tant d'autres dans les provinces occidentales et africaines, par la paix du premier siècle de notre ère. Mais ces petits-fils des barbares que Rome avait domptés avec l'épée étaient devenus plus romains que les Romains de vieille roche, que les vieilles familles nobles originaires de l'Italie centrale. Tite-Live, avec sa grande histoire idéalisée de la République, avait été leur maître. Dans les chaires philologiques de notre temps, on est plutôt sévère pour Tite-Live, dont la valeur « scientifique » semble médiocre. Mais Tite-Live n'a pas écrit son histoire pour satisfaire les curiosités plus ou moins scientifiques des professeurs modernes ; il a voulu présenter à ses contemporains le modèle idéal d'une aristocratie, rayonnante de toutes les vertus nécessaires pour bien gouverner un empire. Il a faussé son histoire dans la mesure où il le fallait pour créer ce modèle idéal et faire croire qu'il avait existé autrefois aux premiers siècles de Rome ; il a trouvé dans les populations barbares que Rome avait soumises en Occident, surtout en Gaule et en Espagne, des familles qui, à mesure qu'elles se romanisaient, tenaient le modèle pour véritable et cherchaient à le réaliser.

Trajan est le premier de ces empereurs venus des provinces occidentales et tout imprégnés du grand idéal de Tite-Live. C'est pourquoi cet Espagnol est, après Nerva, le premier dont le pouvoir ait une légitimité si parfaite que même un contemporain de Scipion l'Africain n'eût pu soulever aucune objection. L'élément révolutionnaire, qui avait faussé l'autorité de presque



tous ses prédécesseurs. — la pression des légions, — n'a pas joué pour son élection. Il est exclusivement l'élu et le mandataire du Sénat. Et cependant, il fut le premier empereur capable d'accomplir à l'est et à l'ouest des entreprises militaires dignes de la plus belle époque républicaine par la grandeur des plans et l'importance des résultats.

Les frontières de l'Empire en Europe étaient alors le Rhin et le Danube : frontières bien vulnérables. Au delà des deux grands fleuves vivaient des populations germaniques qui, après la conquête de la Gaule, se trouvèrent en contact avec la civilisation gréco-latine. Depuis un siècle elles profitaient des leçons que celle-ci leur donnait, perfectionnant leur organisation militaire et augmentant leur richesse. De temps en temps, elles venaient essayer leurs forces croissantes sur la masse de l'Empire, énorme, mais un peu lente à réagir. Les empereurs du premier siècle, dont l'autorité avait toujours été

L'Etat romain accéléra ce repeuplement par tous les moyens. Les Méditerranéens, à la taille petite ou moyenne, aux cheveux bruns, aux yeux noirs, remplacèrent les hommes aux cheveux blonds, à la taille géante et aux yeux bleus qui peuplaient la contrée avant la conquête. Dans la nouvelle province, des routes furent tracées, et des villes, bâties sur le modèle des colonies romaines, se développèrent rapidement; la langue latine se répandit avec les mœurs, les idées, les religions et les lois de l'Empire. Pendant tout le second siècle, la Dacie fut une espèce d'Amérique : un pays nouveau, moins peuplé que les provinces les plus riches de l'Empire, où ceux qui n'étaient pas contents de leur sort pouvaient trouver une chance de l'améliorer s'ils avaient le courage d'affronter l'inconnu.

La Dacie fut la dernière grande création de Rome en Occident. Plus tardive et plus éloignée des centres vitaux de l'Empire, elle fut aussi la plus



La Grande-Roumanie.

contestée, qui n'avaient jamais été sûrs ni des légions ni du Sénat, s'étaient bornés à une résistance passive et fragmentaire. Le danger n'avait fait qu'augmenter; au delà du Danube, un Etat militaire d'une certaine importance s'était formé, le royaume des Daces; Domitien avait consenti presque à payer un tribut à son roi, Decebalus, pour obtenir sa neutralité.

Trajan put faire ce que ses prédécesseurs n'avaient pas pu : passer de la défensive à l'offensive. Chef légitime de l'Empire, il était sûr des légions et du Sénat. En 101, il franchit le Danube à la tête d'une armée de cent mille hommes et, par une campagne qui dura deux ans, il força Decebalus à accepter ce que nous appellerions aujourd'hui le protectorat romain. Mais cette paix n'était qu'une trêve; les vaincus ne se résignaient au joug que dans l'espoir de le secouer; Rome était redevenue assez forte, sous un chef légitime, pour exiger une soumission complète. La guerre éclata de nouveau en 105. En une autre campagne de deux ans, Trajan détruisit complètement la puissance des Daces. Le roi se tua; les chefs qui survécurent émigrèrent; une partie considérable de la population indigène quitta le pays; la Dacie fut déclarée province romaine. L'Empire s'étendit au nord du Danube en un large saillant.

La Dacie était un pays riche en mines d'or, couvert de forêts, où de vastes plaines très fertiles se prêtaient admirablement à la culture des céréales et à l'élevage du bétail. Vidé par la guerre et par l'émigration des vaincus, il fut vite repeuplé par un flot d'immigrants venus de toutes les provinces.

La civilisation gréco-latine, importée trop tard, n'eut pas le temps d'y planter des racines aussi profondes qu'en Gaule ou en Espagne. Province d'avant-garde, elle succomba sous les premiers assauts, quand le monde germanique commença ce martelage des frontières romaines qui finit par les détruire. Déjà dans la seconde moitié du troisième siècle, Aurélien jugera que l'Empire n'est plus assez fort pour garder ce saillant et le repassera le Danube, abandonnant l'œuvre de Trajan à son destin. Dès lors, la marée des invasions balaiera périodiquement ce territoire pendant des siècles, détruisant presque tout ce que le génie de Rome y avait créé en cent cinquante ans.

Presque tout, mais pas tout. Fidèle aux derniers vestiges de l'œuvre de Trajan, un peuple y gardera, avec la langue de Rome, le souvenir et l'orgueil de son origine; il trouvera dans ce souvenir la force, aux heures sombres, de résister aux épreuves les plus dures. C'est ainsi que la Roumanie moderne se rattache par Trajan à la vieille Rome aristocratique et républicaine dont Tite-Live a été le grand poète. Trajan avait pu conquérir et créer cette vaste colonie, dont les destructions des barbares n'ont pas triomphé complètement, parce qu'il avait été le *Princeps* rêvé par Cicéron et par l'élite de son temps : le chef légitime d'une république dans laquelle les légions s'inclinaient devant l'impersonnelle majesté des lois.



Entrée de Michel le Brave à Alba-Iulia.  
(Musée de l'Armée à Bucarest.)

## LA SENTINELLE ROUMAINE

par G. G. MIRONESCO

Les lois qui régissent la formation et le développement des nations ou, en général, les groupes humains sont à déterminer.

Mais, en étudiant l'histoire, on peut dégager la part qui revient à chaque nation dans l'évolution des sociétés, et c'est là ce qu'on appelle habituellement sa mission ou sa destinée.

Cette manière d'exprimer n'implique aucune idée de prédestination. Elle constate simplement la résultante d'une série de faits qui donnent un caractère spécial au rôle joué à travers les âges par la nation respective.

Pour la Roumanie sa mission est très nette : elle a été, au cours des siècles, la sentinelle avancée de la civilisation occidentale aux portes de l'Orient ; et, en accomplissant vaillamment cette mission, elle a, par son héroïsme et ses sacrifices, préservé la civilisation occidentale de maintes secousses violentes qui auraient peut-être signifié sa ruine ; ce rôle lui a été assigné dès le début de son existence, et l'on pourrait même dire qu'elle a été créée pour le remplir.

En effet, ce fut surtout pour assurer la défense de la civilisation de Rome sur la frontière la plus exposée de l'empire que l'empereur Trajan envoya en Dacie de nombreux colons après la conquête de cette province (année 107).

Si les Romains ont toujours eu l'habitude de coloniser les provinces conquises, leur effort, ici, fut excep-



Portrait du philanthrope Ban Nasturel Herescu, par Grigoresco.

tionnellement intense, car l'historien Eutropius rapporte que Trajan a amené en Dacie des masses énormes d'hommes : *infinitas copias hominum* ; et cela dans le but de renforcer solidement cette frontière de l'empire.

La nation roumaine, qui allait se former par la fusion des colons romains avec les Daces, a donc été, depuis sa création, destinée à servir Rome de poste avancé dans ces parages : rude tâche qu'elle fut appelée à remplir sans tarder. Car les hordes barbares commencèrent à déferler d'Asie et elles choisirent presque toutes leur chemin par la Dacie.

La poussée fut si forte que l'empereur Aurélien n'espéra pas pouvoir défendre cette province contre les envahisseurs et en retira la garnison et les fonctionnaires d'empire (année 274).

Il laissa ainsi la jeune nation — encore en voie de formation — se défendre, mais, livrée à ses propres moyens, la sentinelle roumaine n'a pu empêcher ces hordes de déferler vers le centre de l'Europe, mais elle a amorti le choc en subissant les premiers coups et en retenant une partie des envahisseurs.

Quelques siècles plus tard, le peuple roumain, à peine parvenu à constituer deux principautés le long des Karpathes, — la Valachie vers 1200, la Moldavie bientôt après, — a eu à combattre la plus terrible des invasions, celle des Turcs.

Pendant plus de deux siècles

(1370-1600), ces deux petits Etats ont tenu tête glorieusement aux redoutables armées du Croissant, en leur barrant héroïquement la route. Alors que le flot musulman avait submergé tous les autres pays du Sud-Est de l'Europe — l'Empire byzantin, l'Albanie, la Bulgarie, la Serbie — et avait traversé victorieusement le Danube pour s'installer en Hongrie, transformant en provinces turques tous ces pays, y compris une grande partie de la Hongrie, — les deux principautés roumaines purent résister malgré tout et maintenir leur indépendance : résistance héroïque et prolongée qui finit par user à la longue la formidable puissance des Ottomans, dont toutes les nations d'Occident s'inquiétaient sérieusement. Car si les Turcs marchant de conquête en conquête parvinrent à occuper toute la Hongrie et à assiéger Vienne, ce fut là leur effort suprême : affaiblis par la vaillante résistance des principautés de Valachie et de Moldavie, ils ne purent exploiter leurs succès ; et fatigués par cet effort et par les guerres continues qu'ils avaient portées surtout contre les Roumains, leur déclin commença. La civilisation européenne fut ainsi préservée d'une catastrophe.

On a dit avec raison que, si la civilisation occidentale échappa à la mort ou au moins à l'éclipse dont la menaçait le Croissant, elle en fut redevable... notamment aux Roumains. (Lavisse et Rambaud, *Histoire générale*, vol. 3, page 892.)

Les pages les plus glorieuses de cette héroïque résistance des principautés roumaines contre le flot musulman sont dues au prince de Moldavie, Etienne le Grand (1457-1504), et au prince de Valachie, Michel le Brave (1593-1601). Le pape Sixte IV saluait le grand prince moldave du nom d'*Athlète du Christ* et le Sénat de Venise lui envoyait des ambassades spéciales pour le féliciter de ses victoires contre les Turcs.

Et cependant l'accomplissement de cette mission de sentinelle n'a pas apporté que de la gloire au peuple roumain : pendant des siècles il dut camper sur les champs de bataille. Souvent victorieux, quelquefois vaincu, il a eu à subir les dures conséquences de ces guerres acharnées et presque ininterrompues. Vivant ainsi dans une perpétuelle alarme, sa consolidation et son développement ont été considérablement retardés. Son existence tourmentée ne lui a pas permis de bénéficier, comme les peuples d'Occident, du renouveau de civilisation amené par la Renaissance.

D'autre part, les deux principautés, obligées de lutter sans répit pour leur existence ainsi que pour la défense de la civilisation européenne et harcelées sans cesse par les voisins, ont subi de graves pertes de territoire qu'elles n'ont pu récupérer.

C'est seulement à la suite de la Grande Guerre que les Roumains opprimés ont pu être enfin délivrés et que l'unité nationale si longtemps rêvée a été réalisée.

Une nouvelle vie a ainsi commencé pour cette courageuse nation ; mais



Assemblée nationale d'Alba-Iulia, le 1<sup>er</sup> décembre 1918.  
(L'évêque docteur Julien Hossu lit les décisions concernant l'Union.)

maintenant elle peut à peine encore contribuer avec toutes ses forces au développement de la civilisation mondiale, car c'est seulement après avoir réalisé son unité nationale qu'un peuple peut donner toute sa mesure pour le progrès du genre humain.

Mais, afin de profiter de cette vie nouvelle et atteindre le développement auquel elle aspire vivement après tant de siècles d'existence incertaine et tourmentée, la Roumanie a grandement besoin de la paix ; car c'est dans la paix seulement qu'elle peut se consolider et prospérer. Et c'est pour cela qu'il n'existe sans doute pas au monde d'autre peuple plus attaché à cette idée.

Aura-t-il cette tranquillité perpétuelle et féconde à laquelle il aspire depuis tant de siècles ?

Il faut l'espérer, et que faut-il attendre d'un bouleversement profond qui s'est produit, il y a dix ans, au delà de sa frontière orientale, dans un pays immense d'où l'on ne peut encore prévoir ce qui va sortir ? Y verra-t-on l'éclosion d'une organisation sociale nouvelle susceptible de s'harmoniser avec la civilisation européenne ou doit-on craindre pour celle-ci une formidable tentative d'anéantissement ?

Angoissant problème pour la Roumanie nouvelle et pour tout le monde civilisé.

La sentinelle roumaine doit toujours veiller.

G. G. MIRONESCO,

ministre des Affaires étrangères de Roumanie.



Bataille de Martinesti, livrée par les Turcs sur le territoire roumain, le 22 septembre 1789.  
(D'après une gravure de l'époque.)



Vue générale du stade de Bucarest.

Phot. M. Veta.

## LA REINE MARIE ET LES SPORTS

par ÉMILE D'ARNAVILLE

*J'admets pour la femme tous les sports de nos jours, si elle reste gracieuse et touchante comme Sakountala, si elle porte secours aux malheureux comme sainte Geneviève, si elle fait de la musique comme sainte Cécile, si elle nourrit autant de ses enfants que Blanche de Castille, si elle file comme la reine Berthe, si elle tisse comme Pénélope, si elle brode comme les anciennes princesses roumaines, si elle peint des livres d'heures comme Anne de Bretagne, si elle soigne les blessés comme Florence Nightingale, si elle fait des vers comme Marguerite de Navarre et comme l'impératrice Elisabeth d'Autriche, si...*

*Pour ce qui est du courage des femmes, je crois ne pas avoir besoin de rappeler Jeanne d'Arc, ni la fille du roi dace passant en guise de verrou son bras dans la porte qui fermait la dernière retraite de son père Decabal, ni les martyres, ni les mères : le courage de la femme est tout prouvé, elle n'avait pas besoin du sport pour en convaincre le monde.*

*Si le sport m'inspire quelque inquiétude, c'est que je crains de voir tuer l'homme chevelure par l'amazone moderne.*

Bucarest, 12 mars 1900.

CARMEN SYLVA.

SA Majesté la reine Marie a eu, sous les yeux, cette lettre que je garde précieusement comme une fleur qui parfume les feuilletés d'un livre, du livre de ma vie. Arrivé à l'âge où l'on commence à rassembler ses souvenirs, qu'il me soit permis d'en détacher une page pour rappeler très simplement comment me parvint ce message de la reine Elisabeth, sans oublier sa présentation à la reine Marie. Sa Majesté, au cours de l'audience privée du 5 mai 1924, qu'elle daigna m'accorder sur le désir de S. A. R. M<sup>me</sup> la duchesse de Vendôme, à qui je suis redevable de tant d'autres témoignages d'une précieuse amitié, n'a-t-elle pas daigné me faire part de sa haute satisfaction pour ma fidélité à la mémoire de l'auteur des *Pensées d'une reine* ? Et ce n'est certes pas la souveraine artiste et lettrée qui s'étonnera de cet ultime hommage à Carmen Sylva, universellement connue et aimée, comme elle, des lettrés et des artistes.



Phot. d'Arnaville.

LL. MM. le Roi Ferdinand et la Reine Marie à Paris.

Précurseur de l'évolution sportive en Roumanie, ce royal message conserve toute sa fraîcheur d'inspiration et, trente ans après son envoi, apporte, avec son inaltérable beauté, la valeur d'un document unique et original. Qui n'apprécierait sa largeur de vues, la grâce de son envolée poétique et le charme prenant d'un rythme musical si harmonieux et si séduisant ?

Je venais de tenter, en 1900 une vaste consultation psychologique sur la *Femme dans les sports modernes*. L'idée assez audacieuse me vint d'en appeler au sentiment de Carmen Sylva. La réponse ne se fit pas attendre, et, plus tard, j'eus l'insigne honneur, comme Pierre Loti, d'être en correspondance avec la souveraine disparue. Aux diverses et curieuses opinions exprimées alors par Sully-Prudhomme, Henri de Bornier, Ernest Legouvé, de l'Académie française, Emile Zola, Marcel Prévost, Michel Corday, professeur S. Pozzi, les docteurs Charcot, Max Nordau et Héricourt, Georges Vanor, Jules Bois, M<sup>me</sup> la duchesse d'Uzès, Alphonse Daudet, Daniel Lesueur, Jeanne Marni, Lucy Tassart, Camille du Gast, Clémence Royer, venait s'ajouter la *Lettre d'une reine*, pleine d'attention pour la nationalité de l'enquêteur. Traduite aussitôt en toutes langues, sa place est indiquée en ce mémorial de la Grande-Roumanie, de même qu'une brève réminiscence de l'audience du 5 mai, par son caractère anecdotique, apporte un nouveau tribut d'admiration à

S. M. la reine Marie qui a inscrit, elle-même, son nom dans l'Histoire. Je vois encore venir à ma rencontre le conseiller Stoicesco et M. Démètre Buzdugan, le distingué collaborateur de M. Titulesco à la Société des Nations. Dans le grand salon de la légation m'attend le ministre M. Antonesco, prédécesseur à Paris de S. Ex. M. Diamandy. Le diplomate me présente au maréchal du palais, chef du protocole à la Cour. « Sa Majesté reçoit en ce moment S. A. I. la grande-duchesse Hélène », me dit M<sup>me</sup> Antonesco, que vient rejoindre M<sup>me</sup> Procopiu, dame d'honneur de la reine. Un incident nous divertit un instant. Un jeune Anglais affole le maître des cérémonies en se présentant dans un costume de sport de bonne coupe, mais à larges carreaux. Sa Majesté paraît soudain, accompagnant la grande-duchesse, sa sœur, qu'elle embrasse avec effusion avant de la quitter. Trompant toute surveillance, résolument, le jeune homme avance et offre son album d'une main, son stylo de l'autre. Il voulait, il voulait furieusement un autographe pour sa collection. Je me souviendrai toujours de sa mine étonnée au refus sec exprimé par un *No!* impératif et sonore que j'entends encore vibrer dans le silence de la salle du trône. Mais déjà la reine, dont le gracieux sourire a reparu illuminant son visage splendide, daigne me faire signe d'approcher. Révérence, baise main, l'audience commence. Sa Majesté me parle tout d'abord de M<sup>me</sup> la duchesse de Vendôme, qu'elle affectionne particulièrement, puis de la France dont l'accueil enthousiaste lui a été droit au cœur, inspirant cette jolie pensée : *Il est des moments dans la vie où l'on est récompensé de toutes les heures douloureuses que l'on a traversées. Un de ces moments est celui où la France vous accueille.*

Et l'entretien, dont l'art et la littérature forment le sujet essentiel, dévie sur les sports en général, et l'équitation en particulier, pour se clore sur des questions toutes personnelles. On sait quelle intrépide amazone est la reine, qui monte à cheval par tous les temps. Colonelle du 4<sup>e</sup> roschiori (hussards roumains), si martiale en son uniforme, elle présentait elle-même son régiment aux jours de revue ; mais, au front, ses vaillants soldats l'ont aussi aperçue et retrouvée à l'ambulance sous le voile de l'infirmière attentive et dévouée aux blessés, dont un seul de ses regards apaisait la souffrance et ranimait les âmes découragées. L'audience prend fin sur un mot charmant et un geste inoubliable. Sa Majesté enlève à la gerbe de lys, d'œillets et de roses, ses fleurs préférées, le brin de muguet qui s'y cachait, et la reine, l'ayant fixé au revers de sa longue tunique lamée d'or, dit simplement : *J'aime vos clochettes de France...*

Si la reine est une *sportswoman* accomplie, en Roumanie, comme ailleurs, les sports modernes prennent une grande extension. Nous vivons sous le signe du muscle dominateur. Equitation, escrime, tir, chasse ont toujours été privilèges de gentilshommes, mais le peuple s'adonne avec ardeur aux jeux de plein air : course à pied, cyclisme, lutte, football, tennis, rugby, natation, patinage. L'automobilisme se vulgarise, l'aviation se propage, seul le yachting demeure un luxe. Une fédération régit et fusionne les sociétés. Aussi vaste que celui d'Olympie est ce stade, aux dimensions décrétées, dit la légende, par Héraklès portant six cents fois un pied devant l'autre sur le sol sacré de l'Attique. Jeunes pâtres aux cheveux bouclés, descendus des sommets des Carpathes, fiers paysans de Transylvanie et du Banat, et vous, étudiants au front lourd de pensées, accourus de Bukovine ou de Bessarabie aux universités de Bucarest et Jassy, souvenez-vous toujours de vos origines latines et de la formation de l'esprit et du cœur de votre race dont parle si joliment votre souveraine en cette révélation admirable : *Une reine regarde la vie...*

ÉMILE D'ARNAVILLE.



*La Biserica Domneasca, ancienne église princière de Curtea de Arges.*

## L'ART ROUMAIN

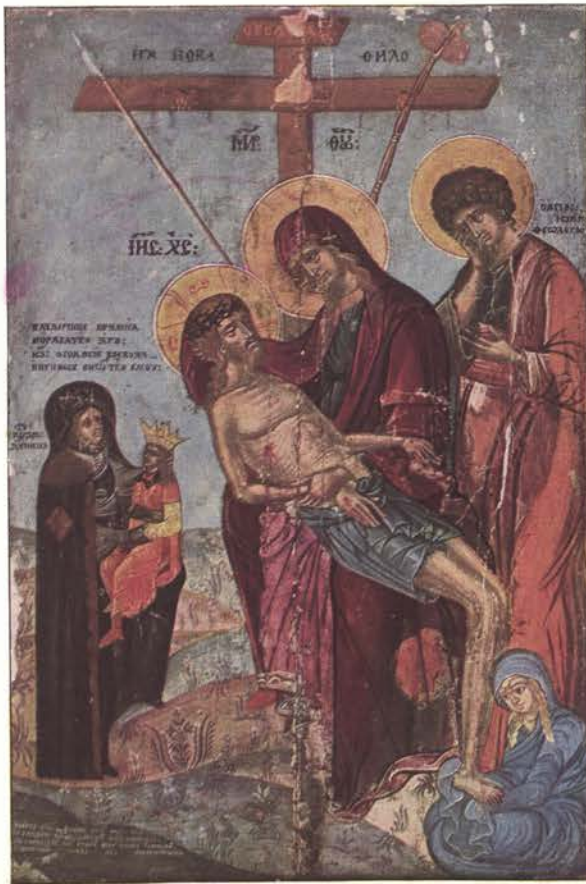
*Texte de HENRI FOCILLON.*

L'ART d'une nation est l'expression de sa force morale, de la vigueur avec laquelle elle a traversé les vicissitudes de la vie historique. C'est l'image à la fois la plus poétique et la plus vraie de sa qualité humaine. Tous y ont collaboré, non seulement les maîtres, mais les foules, non seulement la volonté des princes, mais le goût et la vertu des simples, et la nature enfin, qui n'est pas un cadre passif, mais une source et un exemple. Ainsi nous avons en lui le dépôt des archives spirituelles les plus authentiques. Si nous ne connaissons le passé que par des textes, il nous semblerait qu'il n'a jamais vécu. L'homme sans l'art est un être abstrait. Une nation sans monuments n'est qu'une formation politique. Même s'il lui arrive de voir fléchir ses libertés, l'art lui est un moyen de se reprendre et de se recueillir. Il a la force d'un langage, par quoi les membres dispersés d'une même famille peuvent se reconnaître et s'aimer.

L'histoire des Roumains et de leur art permet d'illustrer ces idées avec une autorité particulière. Peuple charmant et peuple fort, apte à tout comprendre, et très vite, mais qui, à travers les héritages et les contacts de plusieurs civilisations, a su rester fidèle à quelque chose d'ancien, à une subtile et vigoureuse rêverie rustique qui s'enlace, comme un rameau vivace, aux formes les plus raffinées de la culture moderne. Nous aimons à le qualifier de latin, parce que nous voyons là une raison de plus de nous rapprocher de lui, comme étant issus les uns et les autres de la même souche. Nos liens remontent, sans doute, bien plus haut, et ce n'est pas en vain que le grand historien Iorga a relevé dans la plaine du Danube des noms de lieux à racine celtique, un Noyon roumain frère du nôtre... Latin, non, mais méditerranéen. Sur des assises daciques, encore aujourd'hui reconnaissables au type physique, si bien que certains paysans des Carpathes semblent descendre en droite ligne des combattants sculptés sur la colonne Trajane, dont ils portent le costume, le génie roumain, dès une haute époque, est ouvert aux formes de l'intelligence et de l'activité propagées par les Méditerranéens. Sur les bords du Danube aux boucles innombrables hantées jadis par les



*L'église épiscopale, récemment restaurée, de Curtea de Arges.*



### Descente de croix.

Icone du début du XVI<sup>e</sup> siècle, peinte à la détrempe et provenant de l'église épiscopale de Curtea de Arges.

navigateurs et fortement tenues par les colons helléniques, dans la montagne que traversèrent les légions romaines, il a retenu de ce contact avec les premiers constructeurs de l'Europe non seulement un vocabulaire et des formes grammaticales, mais certaines manières de comprendre et de raisonner qu'il associait à sa propre manière de sentir. Ajoutez que l'unité du groupe est remarquable. Il est nation depuis les âges les plus lointains. A travers les périls, il s'est serré autour de ses trésors, sa langue, ses usages, ses souvenirs, ses chants si beaux, enfin ses arts, tantôt nés du sol comme une plante, tantôt associés à la pensée étrangère, mais toujours colorés de poésie personnelle.

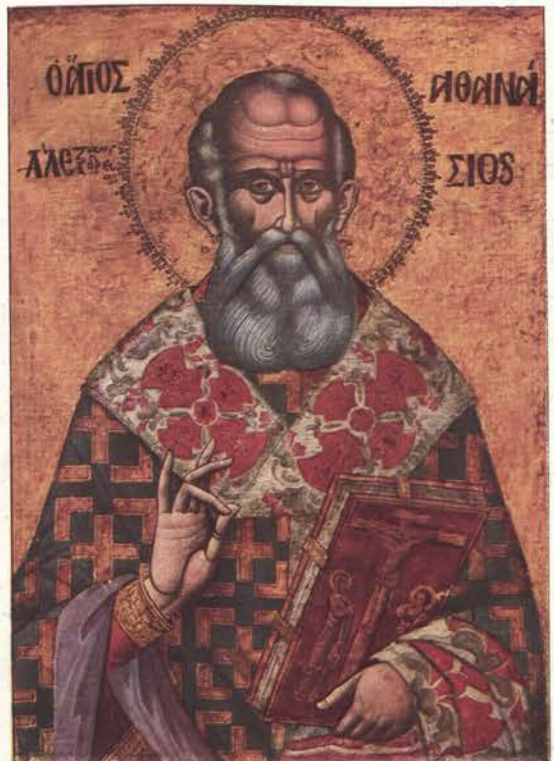
Cette poésie et cette unité lui viennent en partie de la puissance du milieu géographique. La Roumanie a deux axes, ou plutôt une ossature formidable, le système des Carpathes, et, d'autre part, une voie fluviale qui rattache à nous l'Orient européen, le Danube. La montagne lui est asile et rempart, le fleuve lui est véhicule. Sans la montagne, elle risquait d'être emportée par les houles des invasions, de perdre ses dieux, ses traditions et sa langue ; sans le fleuve, elle était peut-être vouée à l'isolement, elle conservait, sans profit pour la communauté européenne, comme les peuplades de certaines vallées alpêtres, le ton d'une vie reculée. Elle avait besoin d'un vaste chemin, comme elle avait besoin d'un réduit naturel. Elle était menacée de toutes parts. Sa longue besogne historique fut de se conserver contre les nomades du steppe, contre la Hongrie des Arpadiens et la Hongrie des Angevins, contre le Polonais, contre le Turc. Elle l'amenait non à une expansion aventureuse, mais à un travail de conservation et d'union. Œuvre héroïque, longtemps précaire, exposée au péril des influences exercées du dehors. A l'intérieur du pays, elle était desservie par une sorte de génie dualiste, — une double formation politique, la Moldavie et la Valachie ; un système social à deux étages, la boyarie et les paysans ; une double culture, correspondant aux deux classes, la culture raffinée des boyards, tantôt orientalisante, tantôt tournée vers l'Occident, et la culture populaire, fidèle à son antique héritage. A travers ces diversités retentit la même âme, faite de la cohésion ethnique et de la communauté des aspirations. La Moldavie, exposée à la propagande catholique de la Pologne et au rayonnement de la Russie méridionale, la Valachie, formant au treizième siècle et pendant le premier tiers du quatorzième une sorte de marche transalpine de la couronne apostolique de Hongrie, mais travaillée par une passion d'indépendance que soutiennent ses voévodes, pourtant sensibles à l'ascendant de la chevalerie angevine, la Bukovine, le Banat, la Bessarabie, enfin et

surtout la Transylvanie, asile et berceau des plus anciennes énergies de la race, autant de terres roumaines, tantôt unies, tantôt évoluant à part, mais identiques de fond, malgré la diversité de la vie politique.

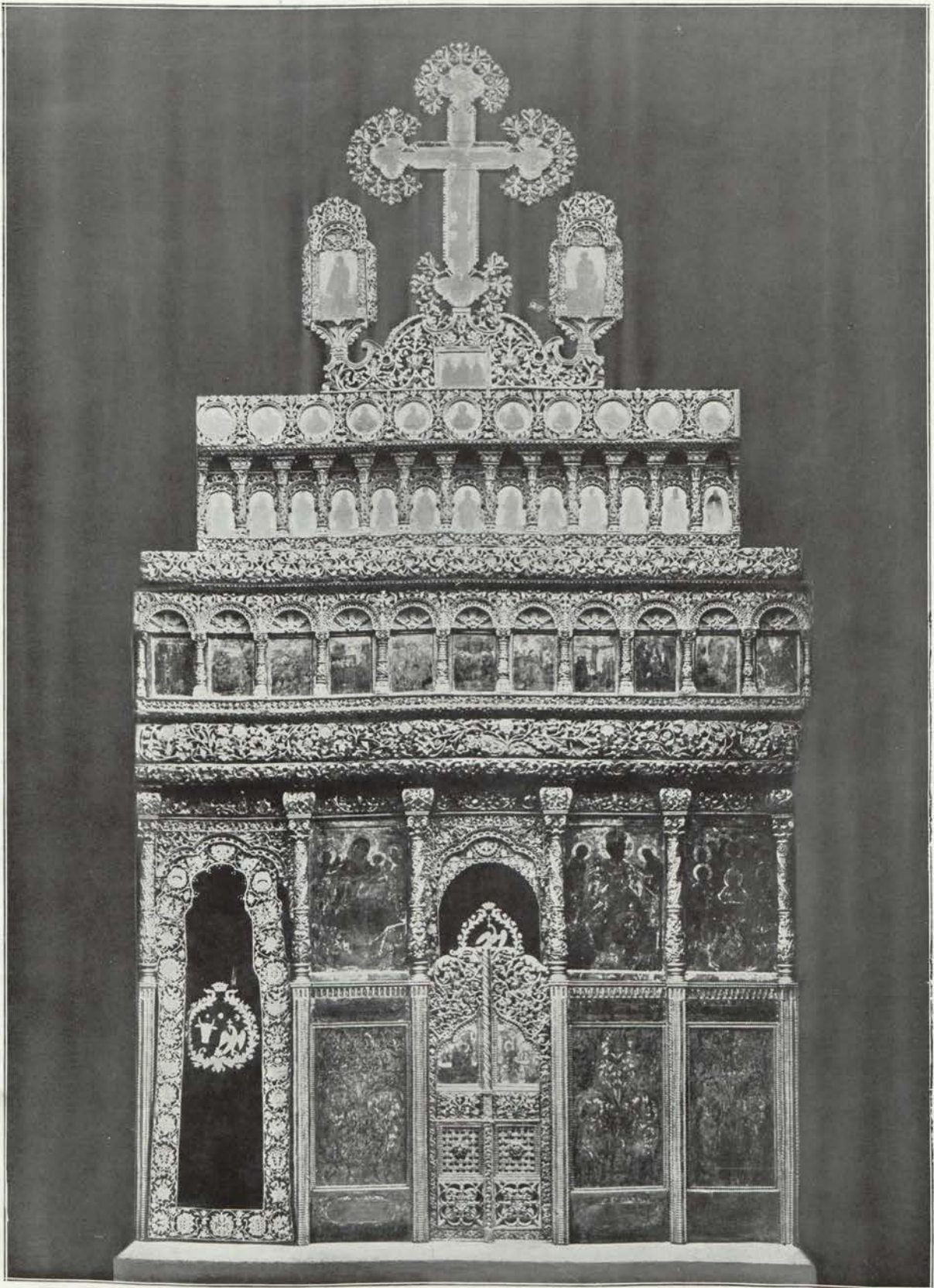
Ici convergent plusieurs courants de civilisation : la force propre à l'Occident à travers des apports vénitiens et dalmates, saxons de Transylvanie, polonais, et le charme de l'Orient, coloré par l'influence serbe et l'influence arménienne, enfin la leçon et le prestige de Byzance, enrichis de notes persanes et de notes turques. Mais si, pendant des siècles, c'est surtout vers la Méditerranée orientale, la Grèce byzantine et l'Asie que semble se tourner cette culture riche et touffue (tout en maintenant jusqu'au seuil de la Renaissance des formes très anciennes de l'art chrétien de nos pays), l'époque moderne a vu la Roumanie se tourner vers l'occident de l'Europe et vers la France. C'est d'échanges intellectuels et artistiques avec la France libérale et novatrice du dix-huitième et du dix-neuvième siècle qu'est faite en grande partie l'histoire de la culture roumaine contemporaine. Mais de même que la vieille Roumanie féodale, en perpétuelle croisade contre le Turc, exposée de tous côtés soit à des assauts, soit à des pénétrations, a, si l'on peut dire, stabilisé, assimilé, coloré ce qu'elle a reçu, si elle a réussi à en faire la matière et la forme propres de sa pensée et de son art, grâce à la vigueur et à la personnalité de son instinct, de même ses artistes modernes, même lorsqu'ils acceptaient des disciplines ou des conseils, conservaient une fraîcheur de tendresse, une vivacité, une mélancolie, un accent natal, — tout ce patrimoine de sensibilité que les bonnes races n'empruntent jamais et qui ne saurait s'acquérir de seconde main. De siècle en siècle, et c'est peut-être le lieu géométrique de toutes ces directions, l'âme paysanne l'avait conservé intact.

\*\*

Au début du douzième siècle, une grande « Roumanie » rustique était depuis longtemps installée en Transylvanie, appuyée sur sa foi, ses coutumes, son unité linguistique et ethnique. Le massif montagneux du Bihor était sa citadelle : les villages qui s'y groupent, serrés autour de leurs églises de bois, gardent encore leur pureté antique. Les progrès de la monarchie hongroise la refoulèrent peu à peu, elle franchit les passes des Carpathes, déboucha par les vallées de l'Olt et de la Barsa, se répandit sur les collines et dans la plaine et finit par former, pour la chancellerie magyare, une « Transalpine » ; pour l'avenir de la nation, une formation politique assez stable, mais enclavée de colonies saxones, de commanderies et de postes militaires, formant un réseau destiné à maintenir la tutelle hongroise sur un pays considéré comme une marche. En 1330, lorsque les Angevins, successeurs des Arpadiens, voulurent s'étendre jusqu'au Danube, ils se heurtèrent à un prince paysan, Basaraba, qui les écrasa dans les montagnes de Muscel. De cette victoire, l'Etat valaque du pays de l'Olt sortit indépendant et défini, capable de se maintenir non seulement contre la Hongrie, mais contre la



Saint Athanase d'Alexandrie.  
Icone appartenant au roi Georges de Grèce.



*Porte en bois sculpté et peint, provenant du monastère d'Arnota (1700) et transportée à l'exposition du Parc Carol.  
(Un fragment de cette porte est reproduit en couleurs sur notre couverture.)*

Serbie de Douchan, bientôt démembrée, et contre la décadence du tzarath bulgare. Un siècle après Bassaraba, entre le Séreth et les Carpathes, Bogdan émancipait la Moldavie. Aux dépens de la Hongrie, de la Pologne et des Tatars, les « seigneurs de la montagne » se donnèrent des frontières naturelles. Le nouvel État connu, comme la Valachie, le constructeur serbe, la civilisation angevine, la technique saxonne de Transylvanie ; de plus, elle fut sensible au faste polonais. Au cours de la deuxième période de son histoire, pendant cet âge d'or qui va jusqu'au milieu du seizième siècle, sous Etienne le Grand et sous Pierre Raresch, il devait voir la floraison d'un grand art, avec ces belles églises élevées sur un plan oriental modifié et enrichi, construites sur des données romanes qui font une place à des détails gothiques, décorées, à l'extérieur comme à l'intérieur, de toute une Bible en images pleine de sève et d'éloquence. Mais auparavant, sur l'acropole d'Argesh, les voévodes valaques avaient fixé dans la pierre un témoignage durable de leur puissance déjà solide et de leur goût pour les arts.

L'architecture et la peinture font alors œuvre dynastique. Elles sont le signe de la richesse et de l'autorité de ces princes, mainteneurs de la nation. De là l'émouvante poésie d'histoire de ces vieilles capitales paysannes, retournées à la vie paisible d'un village, et qui furent à la fois forteresse, tombeau et couvent. Dans son rude et charmant paysage, ainsi se présente à nous la Curtea de Argesh, au cœur du pays valaque. C'est là, dans l'ancienne église princière, la « Biserica domneasca », où l'on a retrouvé les tombes de quelques-uns des premiers voévodes, qu'il



Intérieur de l'église Mantuleasa (XVII<sup>e</sup> siècle) à Bucarest.

faut aller respirer le parfum des premiers siècles de l'histoire et de l'art en Roumanie. Ce vieux sanctuaire en forme de croix grecque, le tambour de sa coupole, son mur rudement bâti, ses fresques, ses sépultures nous font remonter le cours des temps. A Tismania, à Voditza, d'autres églises, dont il ne reste malheureusement à peu près rien, avaient été bâties dans cette haute époque de la principauté valaque, probablement sous l'influence de modèles serbes et grâce à l'impulsion du moine Nicodème de Prilep. Mais dans la haute vallée de l'Olt. Cozia, bien que restaurée à la fin du dix-septième siècle par Constantin Brancovan, conserve ses vieux murs en brique et pierre décorés d'arcatures et laisse deviner, sous les retouches, l'image ancienne d'un prince-chevalier du début du quinzième siècle, Mircea le Vieux, le croisé de Nicopoli.

A Argesh, la paroi de la Biserica domneasca porte une rare merveille qui vaut non seulement pour l'histoire de l'art roumain, mais pour celle de la peinture dans toute l'Europe. Les compositions qui la décorent comptent parmi les plus nobles ensembles de cet Orient européen qui a produit en ce sens tant de chefs-d'œuvre. Elles nous permettent de reviser notre conception étroitement italianisante de la « renaissance », elles nous font sentir l'ampleur d'un mouvement qui n'affecte pas seulement les ateliers romains ou toscans et l'église d'Assise, mais l'art serbe, l'art valaque et la Péribleptos de Mistra. Elles nous montrent, non le sec décalque d'un modèle, mais une sorte de drame cyclique plein de puissance et d'austérité, l'expression d'une vie passionnée où le mouvement semble parfois obéir à un rythme de danse, une gamme riche et colorée, moins



Monastère de Voroneț, bâti en 1484, par Etienne le Grand.



Monastère de Sucevița, bâti en 1582, par Eremie Movila.

LES ÉGLISES PEINTES DE BUKOVINE





Broderie du XV<sup>e</sup> siècle, en soie rouge, or et argent.  
Couverture du tombeau de la  
princesse Marie de Mangop, femme d'Étienne le Grand.



Broderie du XVII<sup>e</sup> siècle en soie bleue, or et argent.  
Couverture du tombeau de Géréme Movida,  
prince de Moldavie.



Fresque du début du XVI<sup>e</sup> siècle.  
Saint Jean-Baptiste, provenant de l'église  
épiscopale de Curtea d'Arges.



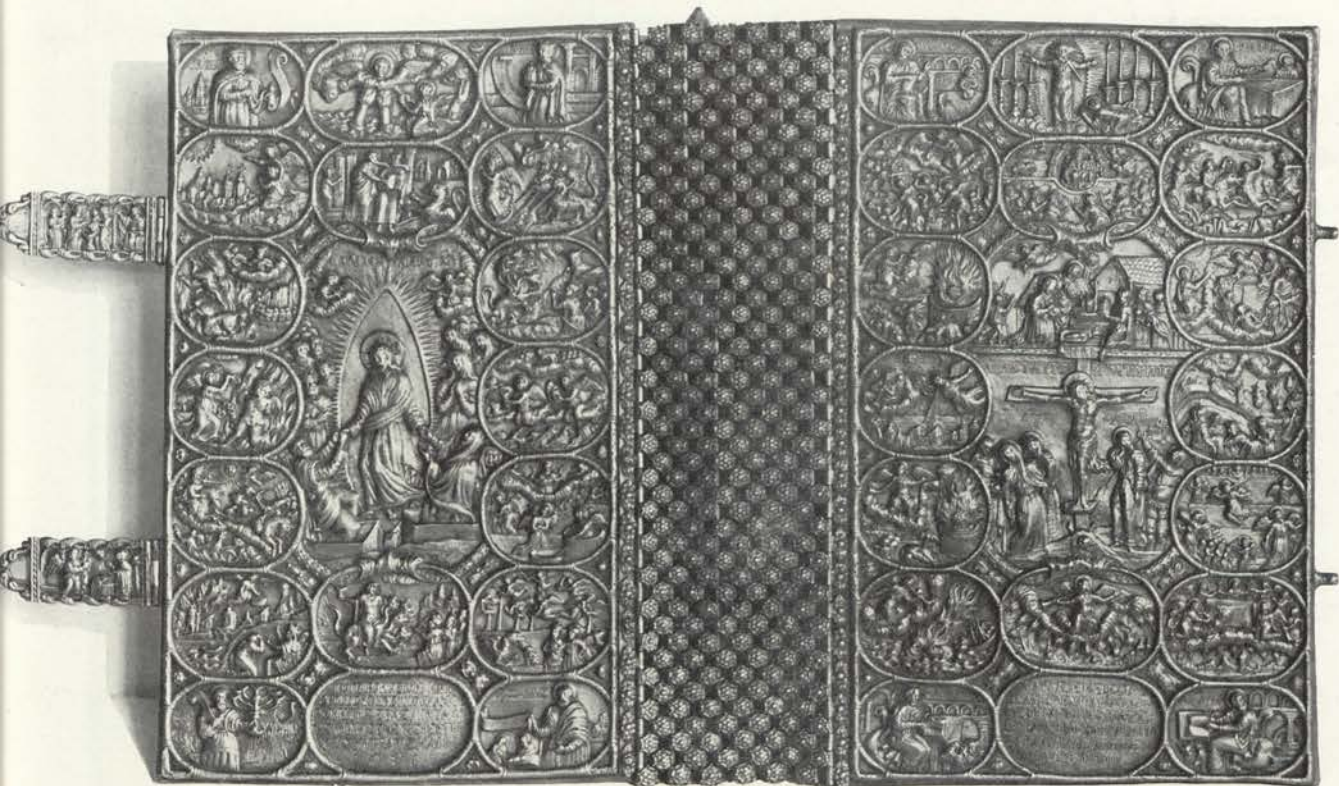
Le miracle de saint Nicolas.  
Fresque de l'église de Sucevita.



La Vierge et l'Enfant-Jésus.  
Peinture à la détrempe du commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle.



*Porte de tabernacle en bois doré.*  
L'ART RELIGIEUX ANCIEN



*Evangélaire de l'église de Cotroceni. (Epoque du prince Serban Cantacuzène : 1680.)*



*Saint Siméon et Saint Sava.*  
(Icône exécutée par la princesse Despina, femme du prince Neagoe Basaraba.)



*Saint Anastase.*  
(Icône exécutée au XIX<sup>e</sup> siècle et se trouvant dans l'église « Doamnei » à Bucarest.)



Dans les appartements de la Reine, au château de Bran.

fleurie de tons tendres qu'à Stoudenitsa de Serbie, mais vive et catégorique, enfin une mathématique du chiffre humain singulièrement riche en ressources. Bien qu'on ait eu raison de les rapprocher des mosaïques byzantines de la Kahrié Djami, à Constantinople, elles sont d'une invention plus libre, plus humaine et plus souple.

Dans la même ville royale, d'autres fresques, plus récentes de près de deux siècles, faisaient partie d'un autre ensemble architectural, l'église épiscopale, seconde nécropole valaque. Dès le début du seizième siècle, l'architecture en Valachie combinait avec le plan serbe une plastique monumentale où se reconnaissent des éléments empruntés à un art dont l'expansion fut considé-



Vieille porte en bois sculpté.

ouvert porté par des colonnes, qui devint typique, et qui donne un si gracieux caractère à tant d'églises perdues dans la campagne. Des alliances dynastiques avec les princes de la Moldavie répandaient certaines formes particulières à l'art de ces régions, principalement dans les baies. Enfin, sous Mathei Basaraba, sous Serban Cantacuzène et surtout sous Constantin Brancovan, à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, l'art, enrichi avec exubérance des apports décoratifs de l'étranger, reflète un faste impérial et la somptueuse prodigalité des princes. Dans les églises, dans les couvents et dans les palais, une turquerie pesante se mêle aux fioritures du *bel canto* vénitien. Combinaison étrange et souvent pleine de poésie. On le voit bien au monastère de Horez, où le pavillon de Brancovan évoque la mémoire de ce Salomon danubien, de ce seigneur d'on ne sait quelles *Mille et une Nuits* chrétiennes, par le mouvement et le réseau voluptueux du décor, par la puissante élégance des supports, enfin par le choix même de ce lieu de rêverie isolé au milieu d'étonnantes forêts. Lorsque le prince fait travailler l'argenter transylvain et le sculpteur d'ornement dans le métal des vases liturgiques et des reliquaires, dans la pierre du linteau et dans le bois du vantail, on dirait qu'il ramène Venise, qui les inspira, aux sources antiques de son art, à son éternel Orient. Et, dans l'onde d'un étang solitaire, le reflet ébauché par la façade de son palais de Mogoșoaia semble un reflet du Grand Canal.

Pendant l'art moldave avait depuis longtemps dégagé son originalité propre. Un des traits les plus remarquables de son architecture ancienne, au quinzième siècle, c'est la survivance d'une composition architectonique disparue en Occident. Ce plan allongé, ce parti en hauteur, ces arcatures aveugles qui meublent avec une économie savante le nu des murailles, ces bandes lombardes, ces bandeaux de dents qui se retrouvent dans les plus vieilles églises moldaves, nous les reconnaissons pour les avoir vus dans des paysages méditerranéens, entre le pin et le cyprès, dans la France du Sud, en Italie, dans l'Espagne orientale et, plus loin, plus haut, dans les pays de la Meuse et du Rhin. Ce sont là les caractères les plus saillants et les plus constants du premier art romain. Des contreforts épaulent également ces églises. Il semble difficile d'expliquer ce système par une influence occidentale, car, lorsqu'il apparaît en Moldavie, il est mort depuis longtemps aux lieux d'où il aurait pu venir. Plutôt qu'à une pénétration directe de formes mésopotamiennes par la mer Noire, il fait songer à la Russie du onzième siècle. Mais un long intervalle l'en sépare aussi. Là-dessus, une coupole double en hauteur, de type arménien. Enfin des baies de style gothique, d'influence polonaise, et ce



Croix du prince Mathei Basaraba, conservée dans le monastère de Dealului.

nable et se fit sentir particulièrement en Russie, l'art de l'Arménie et du Caucase. L'église épiscopale d'Arges est encore plus riche. En outre, elle ajoute aux dispositions antérieures le vaste narthex de l'Athos. Il prend ici des proportions immenses, il porte trois tours, dont la plus grosse repose sur douze colonnes. Cet étonnant sépulchre d'une famille de rois est aussi le palais d'un conte. Toutes les régions et tous les arts de l'Orient y ont multiplié leurs combinaisons d'ornement ; au cœur du pays roumain, sous un ciel qui a la douceur de l'Île-de-France, c'est une église géorgienne et c'est la retraite d'un calife. Aux pointes de l'édifice, des oiseaux de bronze tenaient jadis des clochettes dans leur bec, et le vent éveillait ainsi au-dessus des tombes des musiques aériennes. Mais les peintures qui décoraient ce kiosque oriental (elles sont aujourd'hui au Musée archéologique de Bucarest) se rattachent peut-être, si l'on en croit les textes, à une influence polonaise ou germanique de la Renaissance. En tout cas, est-ce s'avancer beaucoup que de reconnaître pour roumaine la qualité de la couleur, si les repeints possibles sont restés fidèles à l'harmonie des dessous ? Par l'éclat des rouges, des verts et des bleus nocturnes, elles rappellent la charmante vivacité des tentures d'Olténie.

L'architecture valaque devait connaître encore d'autres belles périodes. Chaque siècle lui apportait un élément nouveau, et c'est le signe de sa vitalité, par exemple ce porche

n'est pas un des moindres charmes de l'architecture religieuse en Moldavie que ces portes et ces fenêtres cantonnées de colonnettes amincies qui s'incurvent pour encadrer la partie supérieure de l'ouverture. Il y a dans ce parti une souplesse un peu défective qui associe à merveille les dernières recherches de l'art flamboyant à la tonalité orientale.

Telle est l'architecture qui s'épanouit au seizième siècle, sous le successeur d'Etienne, Pierre Raresch, grand batailleur et grand constructeur de monastères, un de ces princes énergiques qui, aux portes de l'Islam et de la Slavie,

ont été des veilleurs et des soldats sur le rempart de l'Europe. Les uns et les autres reposent dans la chambre des tombeaux, qui intercale dans le plan de l'église le sanctuaire funèbre et la chapelle dynastique. Tout autour d'eux se propage une végétation admirable, non d'arbres et de feuillages, mais d'êtres humains peints sur les murailles et dont le cortège solennel se répand sur les parois extérieures. Les saints, les apôtres, les docteurs, pareils à des paysans glorifiés, habitent le sanctuaire de toute une liturgie multicolore. Au-dessous des arcatures sont distribués les hiérarchies célestes, le Jugement dernier, les maîtres de la sagesse antique, hommage à l'humanisme, la Genèse, enfin le grand drame de l'histoire de la chrétienté orientale, le siège de Constantinople prise, Constantinople sauvée par l'intercession de la Vierge. Directement exposées à la lumière du ciel, dans les fines matinées du pays des hêtres, ces peintures, réparties en registres, encadrées de rinceaux, sont d'une étonnante abondance et d'un grand charme. A l'Occident tailleur d'images qui, dans la falaise des cathédrales, inséra le relief de la vie, elles opposent la pensée d'un Orient chrétien qui illustre ses églises comme il illustre ses manuscrits. Voronetz, Moldovitz, Humor, Sucevitz, au milieu des verdure qui les entourent, sous un ciel léger, sont des chefs-d'œuvre de poésie archaïque et de



Icone appartenant à la Reine Marie.

fraîche inspiration, respectés par des réfections anciennes, fidèles aux modèles d'autrefois.

Ces belles églises nous mettent au cœur d'un art et d'une civilisation. Elles expriment une fonction historique. Les couvents qui les entourent sont des places d'armes, avec leur enceinte épaisse et leur porterie forte comme un châtelet. Elles sont aussi des « trésors ». A l'intérieur, dans le secret des lieux consacrés, dans une atmosphère de cachette, de tombe et de caverne, où le reflet d'argent du jour lutte avec la flamme d'or des cierges, les trônes de bois des voévodes, les dalles funéraires fleuries d'inscriptions et recouvertes de l'« épithaphe », les lampadaires, les veilles, les icones ne sont pas des accessoires isolés, des curiosités d'antiquaire, mais les éléments fortement associés d'une pensée dont l'architecture religieuse est à la fois le réceptacle et la signification la plus haute. Même lorsque l'art moderne, renonçant au parti que l'on vient de définir, adopte le plan et la façade valaques, où les influences ottomanes, géorgiennes et russes enrichissent le décor, à Dragomirna, aux Trois Hiérarques de Jassy, où la polychromie extérieure fait place à des ondolements de rinceaux, à des volutes, à des gaurures de pierre, bien plus, même sous l'excès et la surcharge de l'italianisme, il conserve ce sentiment harmonique, ce bel accord des parties, cette atmosphère de mystère et de richesse qui donne plus de profondeur à l'émotion. Mais ce trait n'est pas particulier à la Bukovine ou à la Moldavie, il est le propre de l'art roumain, où qu'on le prenne. Il nous séduit, il nous saisit dans toutes les formes de l'art religieux, dans les broderies liturgiques et funéraires, par exemple, et dans les icones aussi.

Enchâssées dans le bois doré de l'iconostase, derrière lequel se célèbrent les saints mystères, posées sur un pupitre recouvert d'une étoffe précieuse et près duquel brûle la lampe de la perpétuelle adoration, ou bien pendues contre un mur crépi à la chaux, les images du Christ, de la Vierge et des saints ont la grandeur de la forme et le précieux de la matière et du



Lit de la Reine Marie, à Bran.

ton. Certaines ont subi l'influence italienne, par les ateliers grecs de Venise ou par une autre voie, et le fait est notable en Moldavie au dix-septième siècle. Dès le début du seizième, on en trouve des traces en Valachie, par exemple dans la belle piété de l'église épiscopale d'Arges, qui place à côté de la Mère éternellement douloureuse la donatrice, Despina, portant son petit Théodose, mort, dans ses bras, offrant ainsi sa souffrance et son affliction à l'immortelle Affligée. Mais le génie sévère des grandes fresques, allié à une poésie de couleur qui est dans l'instinct de la race et qui lui fait retrouver des harmonies d'une tendresse et d'un raffinement siennois, l'éloquence pathétique des hauts personnages peints sur les murs des églises demeurent intacts dans beaucoup d'autres œuvres. L'icone roumaine n'est pas réductible à des modèles vénètes ou toscans. Elle n'est pas non plus tout à fait l'icone de l'Athos ou l'icone grecque. Elle n'a pas la fixité terrible des icones russes



Icone représentant la naissance du Christ.



*Tapis de Bessarabie.*

de basse époque. Elle est plus large et plus simple, et la manière des vieux zougraves, peignant à grands traits consciencieux leurs icones rustiques, trahit, même dans des œuvres tardives, une puissance d'émotion et une fraîche candeur qui viennent de la terre et du milieu.

C'est à l'art du peintre et en même temps à l'art de l'orfèvre, c'est à l'art du tombier aussi qu'appartiennent les étoffes brodées pour recouvrir la dalle du tombeau. Ici, point de statues funéraires, et l'on ne connaît pas non plus nos extraordinaires tombes gravées, ou plates-tombes, images du vif enseveli dans la paix du Seigneur, burinées dans la pierre d'un trait sec et dépoillé. C'est sur le voile ou le tapis qui recouvre le sépulchre et qui protège l'inscription que le prince défunt est représenté. Il n'est pas peint sur la toile, le bois ou l'enduit des fresques, mais, tout brillant d'or, d'argent, de galons et de soutaches, cousu avec épaisseur sur fond de soie ou de velours. Sa stature n'est pas destinée à se hausser au mur de quelque chambre d'apparat, mais à s'étendre sur une pierre funéraire. Ces gisants d'étoffe ne sont pas les portraits de vivants d'autrefois, mais leur commémoration dans la mort. Marie de Mangop, une des épouses d'Étienne, repose dans un lumineux sommeil. Cette Paléologue de Crimée, qui vint partager le sort du prince soldat sans cesse en lutte dans sa forêt moldave, apparaît toute menue et toute roidie sous sa parure rayonnante, dont l'or passé se marie au ton affaibli de la soie cerise. Jérémie Movila est une sorte de despote tartare dont le manteau tient de la dalmatique et du caftan, dont le visage respire la tyrannie et la grandeur. Fort, trapu, barbu de noir dans tout son or, ce satrape énergique semble un bâtard de Byzance et du Turc.

Combien d'autres avec lui, désormais seigneurs de la solitude et du passé, reposent dans le silence de la chambre des tombeaux, au fond des petites églises décorées de peintures ! Ils veillent sur les trésors accumulés par leur magnificence dans les monastères, sur les évangéliaires décorés de miniatures aux tons de fruit, aux tons d'écorce, ensevelis dans des reliures

pesantes comme des armures de bataille, sur les reliquaires d'argent en forme d'église, sur les patères ciselées, sur les cassolettes à encens.

Au creux des montagnes, au cœur des forêts, dans les fondations royales des voévodes, à Neamts, à Putna, en bien d'autres lieux, l'art religieux en Roumanie se présente à nous comme un témoignage du faste des chefs et de l'intensité de la vie historique, comme la synthèse de forces divergentes venues de l'Occident et de l'Orient, et non comme un chapitre provincial de l'histoire de l'art byzantin. Mais à cet intérêt s'en joint un autre, inattendu et puissant. Nous sentons déjà qu'il ne s'agit pas ici d'un byzantinisme qui se survit dans des conditions artificielles et précaires, mais d'une fonction vivante qui assimile et se renouvelle. A côté de ces églises, de ces palais, de ces tombeaux et de ces trésors, qui dépendent de la commande des voévodes et des variations de leur goût, existe une force immémoriale qui s'exprime elle aussi par un art et qui traduit les aspirations profondes et permanentes de l'âme nationale.



*Pot transylvain.*

Dans l'histoire de la Roumanie, ouverte à tant d'échanges, exposée à tant d'influences, l'art populaire représente l'élément qui, à travers le temps, a le moins changé. Sans doute il n'est pas resté immobile, mais, tout en tirant parti d'acquisitions nouvelles, il demeurait fidèle à des formes extrêmement anciennes, legs commun d'une culture primitive et de la primitive humanité ; surtout, il restait attentif à son instinct. Nul âge mieux que le nôtre n'est disposé à comprendre la qualité et l'intérêt des arts paysans.

Partout, de la Baltique à la Méditerranée, il semble que vienne à nous, du fond des temps, portant avec une gravité patriarcale ses tissus, ses bois sculptés ou gravés, ses poteries peintes, l'homme d'autrefois, très vieux et très robuste, ayant conservé dans son cœur l'innocence d'un beau don et dans ses mains des thèmes et des techniques séculaires. Dans les communautés urbaines, des élites érudites et exigeantes cherchent sans cesse à se renouveler : cependant, les silencieuses profondeurs de la vie paysanne et la monotonie des jours semblables conservaient un trésor étonnamment stable, aussi ancien que l'homme d'Europe, à l'abri des fatigues et des agitations. La violence des secousses historiques s'apaise, s'éteint dans la vaste permanence rustique.

Ici le temps n'a pas le même sens ni la même longueur d'onde qu'ailleurs. La nature n'est pas seulement exemple et modèle, source toujours vive, elle est force modératrice et force de conservation. Sous un ciel pareil au nôtre et qui n'a pas le dur éclat d'un ciel d'Orient, à l'ombre des beaux arbres de nos pays, aux douces pentes du pays des collines, dans la solitude des pâturages, ce qui naît sous les doigts légers des femmes, les formes qu'enjolive le couteau du berger ou le pinceau du peintre de vases, c'est à la fois héritage et invention, parcours capricieux du songe et formule conservée par les ancêtres. Cette jeunesse, cette



*Poteries transylvaines.*

N. GRIGORESCO — *Interieur japonais*

(Dessins de 1877, Collection de l'Institut)







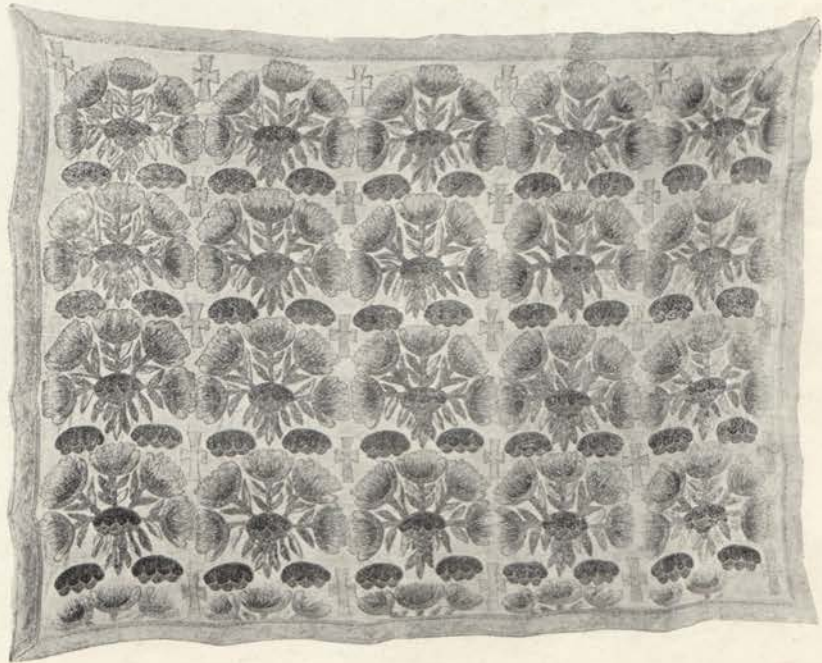
*Tapis d'Olténie.*

fraicheur associées à cet antique respect, cet art par delà le temps, quel privilège et quel bienfait dans la vie d'un peuple ! Ainsi le besoin d'embellir l'existence n'est pas l'exclusif apanage des grands du monde, il est partout, et les simples ne demandent pas à d'autres mains que les leurs les moyens de le satisfaire : ils puisent dans leurs traditions et dans leur cœur.

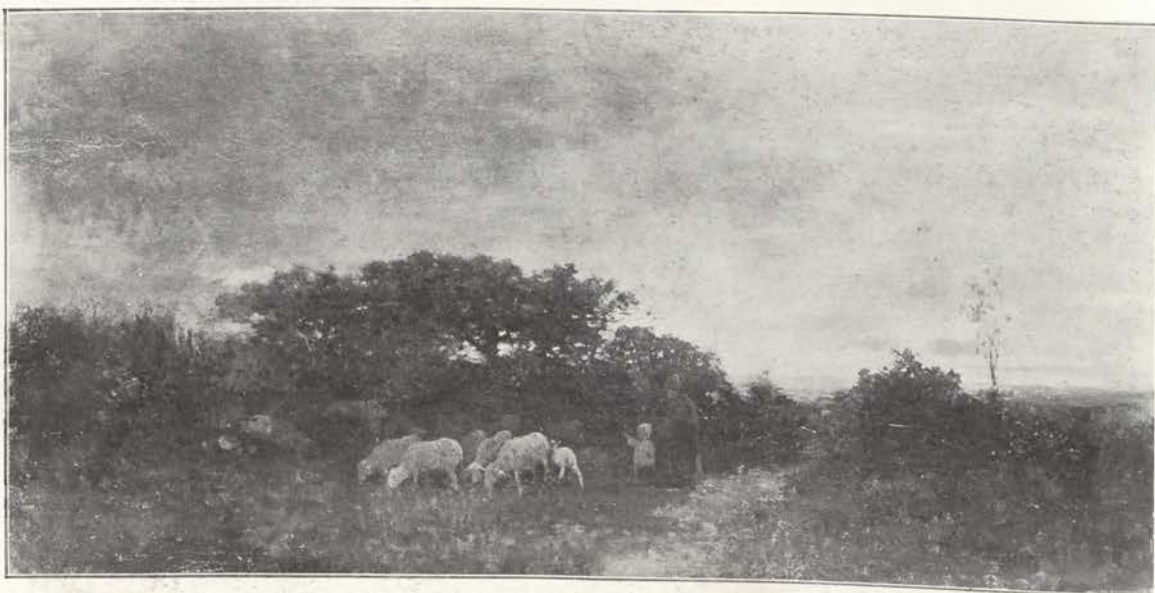
La belle tisserande invente son décor ou le retrouve sans y penser, elle le nuance d'inflexions souples, comme une voix ingénue et habile enlace un caprice de plus à un air d'autrefois. La fille, à la veille de ses noces, brode la robe des épousailles avec la même spontanéité habile qu'un chanteur se délecte de sa mélodie en libérant par son chant les voix anciennes qu'on n'entendra plus ; elle brode, il chante comme on raconte, comme on respire, sans pédagogie, sans cahier de modèles, par allégresse. Le pâtre qui, à pointe de couteau, dessine sur la canne, la quenouille et la houlette des losanges, des rosaces et des spires, sans doute hérités de l'âge du bronze, n'accomplit pas une besogne réfléchie, il combine l'espace d'instinct, comme ses pères. Il ne répète pas des diagrammes savamment conçus dans un atelier de décorateur : ces choses sont fixes, mais il les porte en lui, mêlées au mouvement de sa vie. Voilà pourquoi tous ces artistes paysans ne sont pas des fabricants au regard court, à la mémoire encombrée, mais des poètes.

C'est le double secret de leur charme. Cet art si ancien est éternellement rajeuni. Et j'ajoute que, si voisin du Balkan et, d'autre part, en contact avec le centre de l'Europe, c'est-à-dire placé entre une région de surcharge et de lourdeur, il conserve cette tonalité qui ne se définit pas, — le goût, et, dans la gaieté la plus allègre, dans l'expansion la plus inventive, le génie de la mesure et le secret de contenir sa facilité. C'est là le trait méditerranéen. Mais les provinces ont suivi diverses destinées politiques, elles n'ont pas eu les mêmes voisinages. Certaines, comme la Bessarabie et le Banat, — le Banat, où l'on aime les rehauts

d'argent et d'or, où les tabliers, faits de franges sous une large ceinture, se balancent comme une chevelure dénouée, — ont été touchées par l'Orient, tandis que l'Olténie est terre classique ; ce n'est pas à l'Asie qu'elle doit l'éclat de son imagination ; peut-être son ingénieux lyrisme lui vient-il de la poésie des races celtiques, et son équilibre de l'instinct méditerranéen. Ici



*Broderie moderne exécutée par M<sup>me</sup> Nora Stéviade.*



*Troupeau de moutons, par Grigoresco.*

nous ne sommes ni chez le Slave ni dans l'Islam, mais chez les descendants de ces Daces qui, avant de lutter contre les légions impériales et de les accepter, furent longtemps en contact avec les colonies grecques des bouches de l'Ister. Au surplus, bien avant l'établissement des comptoirs et des municipes, ils participaient à une civilisation répandue dans les deux bassins de la Méditerranée et qui a laissé des traces dans la forme même et dans le décor schématique de toute une poterie abondamment répandue dans ces régions et dans d'autres, plus lointaines. Les dessins élémentaires des belles jarres bien bombées, dessins enlevés à la pointe de bois sur la terre blonde ou rouge clair, en portent témoignage. Si les quenouilles gravées, si certaines écuelles évidées dans des billots attestent la persistance d'un système ornemental préhistorique ou protohistorique, la céramique nous ramène à des origines moins reculées et l'art des broderies et des tapis nous parle encore une langue dont nous reconnaissons l'inflexion et la structure, du moins en Olténie, cette Ile-de-France, cette Attique de l'art populaire roumain.



*Tête de jeune paysanne, par Grigoresco.*

Dans les magnifiques tentures olténiennes, la vie des formes reste la vie, sans se durcir, sans se sécher, et pourtant elle obéit aux principes d'une architecture intime, elle ne s'évade pas plus en caprices désordonnés qu'elle ne se roidit en formules d'intelligibilité pure. C'est là la mesure essentielle, la nuance majeure. Notre esprit est naturellement conduit aux extrêmes et départage en deux régions la morphologie ornementale : géométrie, naturalisme. Ces cadres si commodes pour les professeurs d'esthétique se trouvent ici rompus par le génie d'un peuple heureux. L'art olténien fait intervenir dans ces catégories le secret de transporter dans l'ordre du décor les charmes les plus puissants des paysages qui l'entourent et qui l'inspirent en évitant à la fois l'abstraction pure et la passivité de la copie. Le rameau est souple encore, avec ses feuilles dorées, sur le bleu de nuit des bandes d'encadrement ou sur l'éclatante aurore des fonds. Au centre de telle tenture admirable, un petit fauve est là qui nous guette : ce n'est pas le monstre des médaillons sassanides, c'est encore moins un symbole linéaire, c'est le chat domes-



*« Ma maison », par Grigoresco.*



*Monastère de Dambovicioara.*



*Têtes de Turcs.*  
DEUX CEUVRES DU PEINTRE GRIGORESCO



*Berger, par Strambu.*



*Fileuse, par Loukian.*



*Petit mas dans la plaine roumaine, par Andreescu.*

LA PEINTURE AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE



*Tête de juif, par Grigoresco.*

tique, assis près de l'âtre, dans la maisonnette couverte de bardeaux. L'oiseau immobile dans les feuillages n'est pas le confident et le serviteur de la reine de Saba, c'est l'oiseau qui passe dans le ciel ou qui, perche dans la ramure, enchante de ses trilles le repos du paysan. Le principe d'une symétrie souple organise tous ces éléments, mais non avec la rigoureuse fatalité qui, dans les arts de l'Orient, départage l'univers en deux régions obtenues par repli, des deux côtés de l'arbre de vie, et qui, lorsqu'elle vient à manquer, laisse le champ du décor jonché d'une féerie d'accidents, de thèmes fragmentés impossibles à reconnaître et à unifier. Ici, tout est en place, avec une fantaisie d'invention qui prend ses modèles dans la vie et sa règle dans la raison. A ce riche équilibre des formes concourt l'harmonie du ton. Beaucoup de ces tapis sont établis sur un accord des bleus, des rouges et des jaunes, gamme fraîche, solide et pleine d'autorité qui a la ferme tenue et la douceur séduisante des couleurs extraites des sucres végétaux. Souvent aussi l'on voit intervenir des tons rompus, d'une finesse exquise, des roses, des verts amande, dont le temps raffine encore la qualité sans en anémier la délicate richesse. Et parfois un mince liséré blanc vient ourler certaines formes d'ornement, comme un filigrane argenté sur la sourde profondeur des fonds. Dans ces magnificences savantes et faciles, il n'y a pas seulement le don du décorateur, il y a la vision du peintre.

Ce sens de l'ordre, cette fermeté aisée dans la composition qui font de chaque tapis oltnien une œuvre d'harmonie, nous ne les retrouvons pas dans les tapis de Bessarabie, dont la beauté n'est pas moindre, mais d'un caractère différent. L'artiste stylise un motif et le répète sans savoir où s'arrêter. Le rectangle à l'intérieur duquel il travaille lui est une limite, et non un thème à organiser. L'architecture méditerranéenne ne lui a pas communiqué ce secret d'une mesure qui, d'un champ clos, fait un monde où l'espace se construit comme un être vivant. L'Asie lui a imposé la jonchée et le semis, c'est-à-dire la multiplicité dans l'identité. Les thèmes se répètent, juxtaposés ou en quinconce.

Mais ce qui lui appartient en propre, ce qui donne à la monotonicité parfois majestueuse de ses chiffres géométriques une qualité rare, inimitable, c'est le goût charmant d'une gamme à la fois retentissante et voilée, pleine de vivacité et pleine de langueur, comme une musique de nomade. Elle distribue des verts, des roses, des gris presque blancs, des notes fauves, d'un triomphe automne, — et aussi des bouquets printaniers, d'une harmonie acide et naïve, sur des fonds d'un noir féodal, ou bien tête de nègre. Cet art est peut-être plus

surprenant que l'art oltnien, et aussi plus ancien, plus lointain. On respire en lui la délicate sécheresse des fleurs des déserts, on y retrouve leur fièvre pauvreté et, dans ces vastes espaces tissés, tout l'indéfini de la steppe, une poésie, à la fois rigoureuse, illimitée et sauvage que les mots peuvent mal définir.

Ce sont là des espèces d'épopées rustiques en formes et en couleurs. Il faut les voir dans leur milieu naturel, là où elles sont nées, sur la muraille qu'elles décorent, dans la demeure du paysan, toute blanche de chaux, non loin du métier où une patience ingénieuse les inventa, près du mince rayon de bois découpé et gravé où sont pendus les vases, où sont posées les écuelles. C'est un poète aussi que le peintre céramiste. Le potier transylvain sait fixer en touches alertes et faire briller d'une vie fraîche le merle pareil à une fleur sombre au milieu de fleurs éclatantes, la biche saisie dans le mouvement de la fuite. Parfois de riches rinceaux bleus parcourent l'émail crémeux : c'est l'apport des colonies saxonnes, dont les maîtres savent aussi épargner un réseau linéaire d'ornements tracés à la pointe et comme écrits sur un fond bleu. Le plus souvent, l'art transylvain s'épanouit comme un jardin villageois, et il arrive aussi qu'il se plaise à des nuances plus rares qui vont du gris rosé au violet clair. Cependant le potier valaque et le potier moldave nous ramènent à la méditerranéenne, l'un avec ses terres incisées, avec son décor qui timbre de souvenirs du Dipylon le flanc rebondi des jarres et, sur des plats plus modernes, avec son secret de faire chanter le ton dans des combinaisons sobres, — l'autre avec une sorte de suavité tendre, une plus tranquille volupté de couleur. Parmi ces belles fleurs d'argile peintes et façonnées par les hommes, près des merveilleux paradis de laine qui mettent sur les murs le songe d'un verger de printemps, l'enchantement d'une forêt nocturne, le paysan, la paysanne, artisans de chefs-d'œuvre, répandant autour d'eux leur immémoriale jeunesse, leur besoin de mêler la beauté à la vie, apparaissent non comme des rêveurs de peuplades, mais comme des exemplaires d'humanité forte et fidèle, debout à travers le temps.



*Buste, par Medrea.*

\*\*

Telles sont les aptitudes éternelles de la race. Voilà ce que donne, rendu à la paix des champs, à la sérénité des jours, le guerrier sculpté sur la Trajane, ouvrier d'une Europe excellente aux marches de l'Orient. Le dix-neuvième siècle, libérateur des nationalités, fixa de nouvelles assises à ce vieux peuple agricole et féodal et le mêla à ses vastes échanges. Dans cette atmosphère historique différente, il conserva ses dons sous d'autres formes



*Le Danube en Dobroudja, par Stefan Popesco.*

de la vie sociale et de la vie de l'esprit. Avidé de toute culture, il en assimila les révélations et les raretés avec l'ardeur la plus compréhensive, mais il prit garde de ne point se renier. Il prit leçon de l'Occident : ses peintres, ses sculpteurs, ses architectes en purent accepter les bienfaits, car la plupart d'entre eux ne couraient pas le risque de s'y perdre en métamorphoses et en copies. Il entraînait ainsi dans la vie générale non en emprunteur avide, mais comme une force de plus. Ce qu'il héritait dans le génie français, c'est un maître de liberté, et non un professeur de doctrine. C'est là le sens de ces voyages et de ces amitiés qui, depuis tant d'années, établissent des liens si étroits entre les artistes roumains et nous. Une pensée analogue se dégage des fondations artistiques qui, au cœur du pays, sont comme des fenêtres ouvertes sur le monde. Je n'en citerai que deux : l'une, ancienne, la Pinacothèque de Jassy, annexe de la première Ecole des beaux-arts ; l'autre, récente, l'admirable musée Simu, à Bucarest. Leurs fondateurs ont ainsi affirmé que le peuple le plus doué n'a pas le droit de s'enfermer dans une définition passive, de se limiter à un perpétuel travail sur soi, sur le même fonds ; il a besoin de contacts et de confrontations.

Si l'on voulait tout dire de cette école moderne, les grands noms et les beaux souvenirs se presseraient sous la plume. Son histoire se mêle étroitement à la nôtre. Aman, Grigoresco, Andréesco, bien d'autres encore sont venus à nous. Au temps où régnait Thomas Couture, où Drolling accueillait de nombreux élèves étrangers, Aman représente le premier enthousiasme et le premier talent. Chaque grande période de l'art, surtout au cours du dix-neuvième siècle, tend à une sorte d'équilibre international : il en



Cour intérieure du monastère de Brebu, par Luchian.



Bohémienne vendeuse de fleurs, par N. Vermont.

fut l'un des éléments. Son œuvre, qui comprend, à côté de scènes brillantes et faciles, quelques fort beaux portraits, a une signification importante dans l'histoire de l'école roumaine moderne : c'est le chapitre premier. Mais si Grigoresco et ses amis ont travaillé en France, ce n'était pas pour y acquérir un maniérisme, c'était pour se trouver mieux et pour aller au fond d'eux-mêmes.

Dans nos paysages français, dans nos forêts royales, au bord de nos rivières pacifiques et fines, Grigoresco, sorti du monastère d'Agapia où il arrondissait à l'italienne les vieilles leçons des décorateurs d'église, mais avec une étonnante virtuosité d'instinct, apprit près de Millet et de Daubigny quelque chose de bien plus précieux qu'un procédé : l'amitié de la terre et cette vaste rêverie humaine dont le dix-neuvième siècle est tout empli. Dans cet âge des villes, chaudes de révolutions, la retraite de nos solitaires au milieu des champs assura peut-être le salut de nos vérités profondes, à l'abri du tumulte des vérités qui passent. Voilà ce que signifient des noms comme Barbizon, Auvers-sur-Oise. De cette méditation naquit le paysage roumain, ce paysage paysan d'une si rare qualité poétique. Elle n'arrachait pas Grigoresco à sa rêverie natale, au souvenir des danses et des chœurs sous les grands arbres du pays à la vision d'une plaine largement modelée, argentée de poussière. Comme le poète Eminesco, dont le rapproche le professeur Iorga dans ses puissantes *Synthèses parallèles* de l'art et de la littérature des Roumains, il restait fidèle à cette « sensible » qui colore avec une suavité pénétrante le mode mineur où il se complait et qui prolonge en nous l'émotion. Cette tonalité légère et profonde, cette sympathie rêveuse mêlée à une élégance nomade, elle ne s'était peut-être exprimée jusqu'alors que dans le caprice passionné d'un chant de pâtre ou de labourneur. Elle s'envolait, le soir, dans un retour de moisson, en improvisations songeuses sur le thème de quelque *doïna*. Grigoresco l'associe fortement à l'image de la nature et de l'homme. Il lui donne une forme plastique et, par le portrait de la terre et du paysan, il définit sa patrie avec un impérissable charme.



Paysanne, par Vérona.

Plus près de nous par les années, mêlé peut-être aux inquiétudes de la dernière génération, mais riche avant tout de sève roumaine, Luchian,



*Village, sur la côte de la mer Noire, par Steriade.*

prématurément disparu, avait tous les dons du grand artiste, et d'abord ce caractère authentique, cette indomptable véhémence de personnalité à laquelle se reconnaissent les maîtres. Ce malade, cet éternel souffrant est possédé par une sorte de violence joyeuse. Nul, peut-être, n'a peint les fleurs, les fleurs des champs et les fleurs rares, les orgueilleuses et les épanouies comme les belles paysannes des jardins, avec plus d'éclat, de bonheur et de naturel. Ce riche et subtil coloriste, qui pose le ton avec une surprenante beauté d'accords, est le frère des coloristes et des ordonnateurs de tentures ; ce peintre savant rejoint ainsi la race et le village, ou,

plutôt, toujours il les porte en lui. Il écoute aussi leur voix secrète, il est attentif à leurs confidences en peignant les épisodes de la vie rustique, en reprenant la lente promenade de Grigoresco derrière le troupeau et le berger, en s'attardant à la fontaine cachée sous les feuilles ou dans la cour déserte du monastère qu'emplissent la solitude, le soir et le passé. Cette puissance affectueuse et cette énergie, cette mélancolie alliée à cette vigoureuse autorité et qui nuance même le riant soleil de ses matinées heureuses, ce sentiment nerveux de la forme, ce sont là sans doute les traits que nous saisissons le mieux de sa nature et de son talent. Dans une langue à la fois sonore et voilée, il fut lui aussi un grand révélateur de l'âme roumaine.

Longtemps encore l'art roumain verra se dresser sur le sol du pays des hommes de cette carrure et de cette finesse. Il semble que nous soyons arrivé au terme de notre voyage, et, pourtant, il faudrait dire encore la qualité d'intelligence et de sensibilité des contemporains. Aux rives de la mer Noire, le village de Balic groupe chaque été des peintres, unis d'amitié, et qui, déjà, sont école. Les recherches fondamentales entreprises depuis un quart de siècle en Occident sont étudiées par des artistes ardents et réfléchis. Quelles que soient la largeur de leur curiosité et l'audace de leurs entreprises, ils ont ce privilège méditerranéen de la mesure, cette sûreté de goût qui correspond chez eux non à des exercices de raffinement, mais à l'instinct d'un peuple à la fois très ancien et très jeune, également doué de vigueur créatrice et de discernement. Dans toutes les parties d'un domaine national enfin uni, dans toutes les classes d'une démocratie moderne qui élargit les vieilles élites et qui les enrichit d'apports incessants puisés aux sources profondes, l'activité de la culture est considérable. Les trois chapitres de son histoire, art ancien, art populaire, art moderne, tendent progressivement à s'unir sous nos yeux. Les forces séparées se rejoignent. La conscience nationale se possède. Elle cesse d'être locale et fragmentaire, de ne refléter que la vie d'un groupe ou d'un milieu, elle saisit l'homme tout entier, elle en fait don à la conscience universelle.

HENRI FOCILLON,  
Professeur à l'Université de Paris.



*Vieille maison de Boyard, par Steriade.*

# BUCAREST, CAPITALE MODERNE



Eglise de Bucur.  
(Une des plus anciennes églises  
construites à Bucarest.)

ses habitants, l'hospitalité proverbiale avec laquelle l'étranger est accueilli, le charme des relations sociales et mondaines non moins qu'un cadre exquis où l'enchantement de la verdure et des jardins s'allie au pittoresque des vieux quartiers, aux merveilles archéologiques des monuments anciens et à la magnifique ordonnance des édifices nouveaux, en font un séjour enchanteur dont gardent la nostalgie tous ceux qui l'ont connu.

Sur les origines lointaines de cette ville qui est le cœur de la Grande Roumanie d'aujourd'hui, comme elle l'était de la Petite Roumanie d'hier, les historiens ne nous apportent que peu de renseignements. La fondation de Bucarest, d'après les « liseurs de vieilles pierres », remonte à la nuit des temps. Ce qui est certain, c'est que, sous la forme d'une grosse agglomération rurale, Bucarest existait déjà lors des invasions des Goths, des Huns, des Cumanes, des Tartares, précurseurs des Turcs, et qu'elle fut exposée aux ravages de leur barbarie. A plusieurs reprises, ces divers conquérants y mirent le feu, ce qui explique suffisamment qu'il ne reste plus grande trace de son passé.

C'est aux environs de 1462 que Bucarest devint la capitale de l'ancienne Valachie, lorsque le prince régnant, Radu le Beau, y transféra sa résidence de Targoviste. Il est probable que ce prince s'employa à rendre sa ville d'élection digne de son règne. Mais les Turcs passèrent par là. En une seule année, ils mirent six fois le feu à la malheureuse cité, ce qui ne permit point à l'effort constructif de subsister. Néanmoins, Bucarest demeura la capitale de tous les princes valaques qui succédèrent à Radu le Beau et, en 1640 déjà, elle comptait 12.000 maisons et 100.000 habitants.

Jusqu'au dix-neuvième siècle, l'histoire de Bucarest est une suite de cruelles et tragiques vicissitudes, courageusement surmontées. A une époque plus récente, trois dates dominent son évolution et jalonnent son essor : 1859, où, par l'union des principautés, Bucarest devint le centre de la vie politique de la Moldavie et de la Valachie, désormais indissolubles ; 1877, année de la guerre de l'indépendance qui devait bientôt avoir pour résultat l'érection de la Roumanie en royaume ; 1916 enfin, date mémorable de l'entrée en guerre de la Roumanie aux côtés des Alliés et où, sur les ruines de ce cataclysme mondial, le pays réalisant l'idéal séculaire de son unité nationale, la capitale de l'ancien royaume devint la métropole de la Grande Roumanie.

Il a malheureusement manqué à Bucarest de rencontrer le génie constructif qui lui était nécessaire pour que sa physionomie fût à la hauteur de sa destinée. Il n'y a jamais eu de plan général qui ait présidé à son développement, encore moins une idée quelconque d'organisation, de sorte que cette capitale d'un peuple vivant et alerte s'est longtemps complu dans un mélange bizarre de ruelles étroites, bordées de maisonnettes pittoresques, peu élevées mais cernées de luxuriantes jardins, alternant avec des bâtiments de plusieurs étages. Il eût fallu à Bucarest un baron Haussmann. Elle eut pourtant deux administrateurs qui la secoururent de sa torpeur et contribuèrent à la doter d'une édilité plus conforme à son rang et à son prestige : le premier fut Protopopescu-Pake, qui eut l'audace de construire la suite des boulevards Elisabeth, Carol et Pake, grandes artères aujourd'hui bordées de magnifiques immeubles d'affaires ; le second fut Nicolas Filipescu, resté peu de temps à la tête de la ville, mais auquel on doit le boulevard Lascar-Catargi, dont l'aspect rappelle un peu celui de l'avenue Henri-Martin à Paris.

La première conséquence de l'agrandissement considérable du pays, au lendemain de la guerre, fut de faire passer la population de Bucarest, en quelques années seulement, de 350.000 à près d'un mil-

lion d'habitants. La surface de la ville n'était que de 5.600 hectares. Depuis 1926, à la suite d'une loi spéciale de réorganisation et de l'annexion de terrains provenant de la rectification des anciennes limites, cette surface a été portée à 7.800 hectares. La loi nouvelle, s'inspirant du principe de la décentralisation, a divisé Bucarest en quatre secteurs dont chacun possède son entité juridique et son droit d'autoadministration. Chaque secteur est administré par un conseil municipal distinct, le premier ayant sur les trois autres une priorité et un droit de contrôle. Au total, soixante-sept conseillers qui ont à élire une délégation permanente de huit membres, chargés de l'administration du premier secteur et du contrôle général. Ce système, un peu compliqué en apparence, a néanmoins donné d'excellents résultats, d'autant plus remarquables que, pendant la guerre, Bucarest avait eu beaucoup

à souffrir de l'occupation étrangère. C'est ainsi que le pavage de la plupart des artères avait été complètement défoncé par les camions lourds. Il a fallu en entreprendre la réfection sur une longueur de 500 kilomètres, ce qui a demandé, de la part de l'administration communale, un grand effort d'argent et a retardé d'autant les autres travaux du programme édilitaire. Malgré cela, en employant seulement les revenus ordinaires de la ville, on a réussi, en l'espace de cinq ans, à augmenter les lignes de tramway dont le réseau dépasse aujourd'hui 120 kilomètres, à améliorer considérablement l'adduction des eaux, dont les canalisations, supérieures à 400 kilomètres, alimentent plus de 26.000 usagers, à étendre les canaux d'écoulement, dont la longueur est maintenant d'environ 350 kilomètres, à agrandir considérablement le réseau électrique qui se substitue progressivement à l'ancien éclairage au gaz, à améliorer enfin les conditions de la voirie pour une circulation automobile passée brusquement de 500 voitures en 1916 à plus de 8.000 actuellement.

En même temps qu'elle s'aménageait ainsi pour la vie pratique, la ville de Bucarest n'oubliait pas qu'elle était un centre important de culture intellectuelle. Son Université, pourvue de toutes les Facultés, réunit 20.000 étudiants et l'on compte une vingtaine de lycées et d'écoles supérieures. La mairie de la capitale a développé parallèlement l'éducation populaire par la création de 61 Athénées où l'on donne chaque semaine des conférences, fort appréciées par les habitants des quartiers, ainsi que des représentations artistiques et musicales. Il y a en outre 75 écoles primaires et 25 jardins d'enfants, en pleine prospérité, pour ne rien dire des conférences morales et religieuses qui ont lieu dans les églises des différents cultes.

Malgré les dépenses considérables auxquelles il a fallu faire face, le budget de la ville a toujours été en excédent. Il dépasse aujourd'hui un milliard et demi de lei, dont 400 millions environ représentent le budget des usines communales qui, d'après une loi spéciale, sont administrées comme une institution autonome. Il est toutefois évident que de grands travaux édilitaires doivent encore être accomplis et qu'ils nécessiteront des capitaux considérables. Plusieurs offres d'emprunts ont déjà été faites à la municipalité. Celle-ci a eu la sagesse de les décliner tant que la stabilisation monétaire n'était pas réalisée. La situation, aujourd'hui, est différente.

L'avenir de Bucarest se présente donc sous les meilleurs auspices. Comment n'être pas sensible d'ailleurs au charme véritablement unique de cette ville-jardin avec son immense parc central, le Cismigiu, d'une surface de 14 hectares, où l'on peut admirer des arbres séculaires et les plantations les plus variées, ainsi qu'un lac plein de fraîcheur où les habitants se livrent, dans la belle saison, au sport du canotage et, l'hiver, au patinage ? Du côté du nord s'étend un autre parc, que traverse la célèbre chaussée Kisseleff, avec ses restaurants de luxe qui connaissent, au printemps et en été, l'animation élégante du Bois de Boulogne. Au sud, le parc Carol, d'une surface de 34 hectares, est traversé de longues et larges allées bordées de vieux arbres

qui forment un berceau de verdure et de fraîcheur et étend le moelleux tapis de ses pelouses garnies de fleurs. Au nord enfin, de vastes terrains, d'une étendue de 214 hectares, sont destinés à devenir un parc national dans lequel on peut voir dès à présent un lac naturel, le Hérestren, et où l'on a déjà commencé les plantations et le tracé des allées, afin de procurer à la population, qui s'accroît sans cesse, un lieu de promenade et de récréation.

Capitale d'un royaume qui n'existe que depuis cinquante ans et qui n'a retrouvé que depuis dix ans les frontières historiques dont une injustice séculaire le privait, Bucarest, où la civilisation occidentale affronte l'Orient, est appelée à devenir, sous l'active et intelligente direction de son maire actuel, M. D. Dobresco, ce qu'elle a déjà commencé d'être, une des parures de l'Europe.

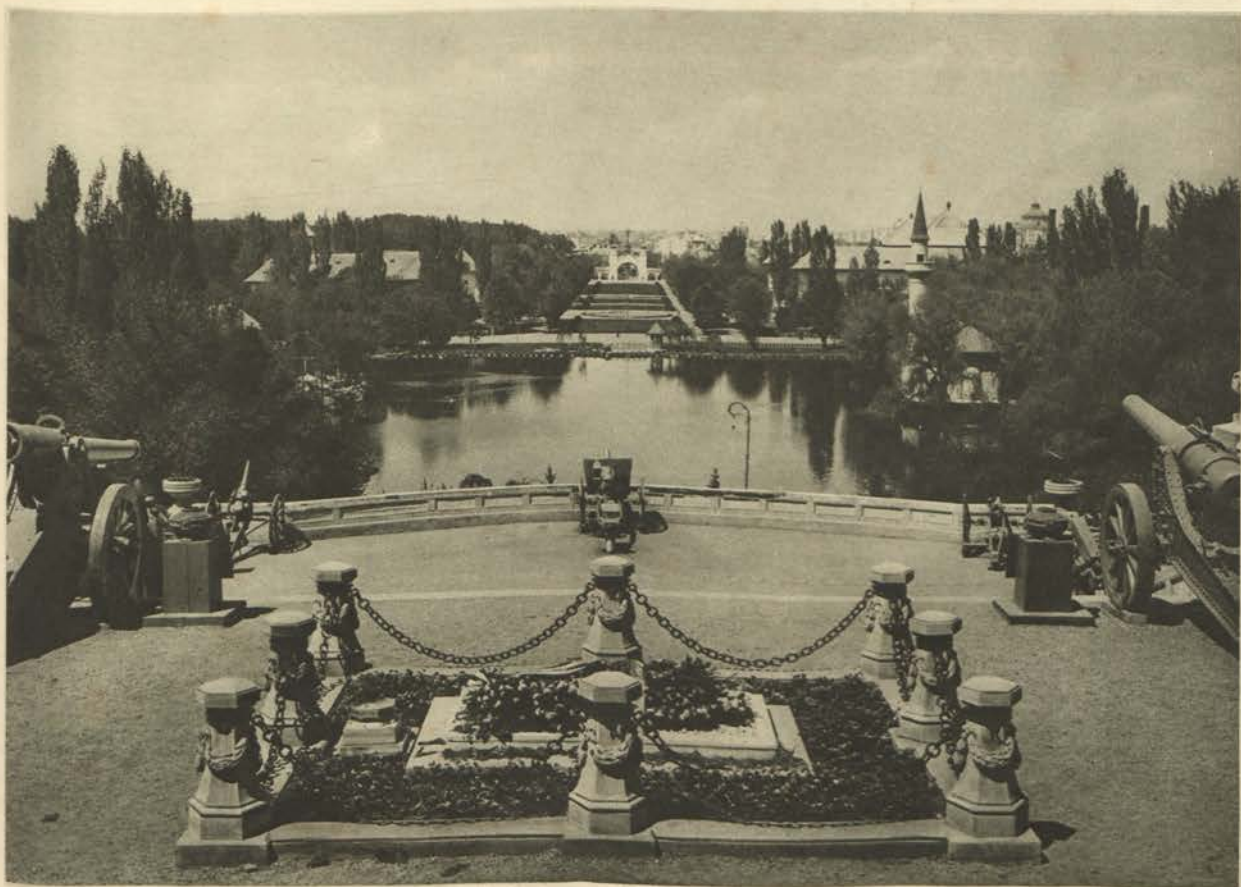


Un coin du salon au palais de la princesse Hélène à Bucarest.





*Les grandes allées d'arbres conduisant au musée de l'armée.*



*Le parc et le lac vus de la terrasse du musée de l'armée.*

*Au premier plan, la tombe du Soldat inconnu.*

**BUCAREST : LE PARC CAROL-1<sup>er</sup>**



*Le jardin Ciomigui, situé au centre de la ville.*



*L'église Stavropoleos, construite en 1724 et dont les murs extérieurs sont entièrement recouverts de fresques.*

BUCAREST



Village transylvain (peinture de Stephan Popesco).

## LA ROUMANIE PITTORESQUE

Il y a des pays où l'on peut voyager en goûtant seulement le charme ou le pittoresque de leurs paysages. Tel n'est pas le cas pour la Roumanie. Ici, l'on baigne dans l'histoire. A chaque pas surgit devant vous l'évocation d'un passé millénaire, à la fois par les vestiges qui en subsistent et par les souvenirs qui s'accrochent à ces vallées fertiles, à ces plaines qui furent les champs de bataille du monde, à ces montagnes habitées par une rude race de paysans qui surent, malgré les invasions et les oppressions, conserver intacts le patrimoine de leur langue, de leurs mœurs, de leur costume et l'invincible affirmation de leur indépendance. La Roumanie, en tant qu'Etat, n'a qu'un demi-siècle d'existence. La Grande-Roumanie, dans ses frontières naturelles et ethniques, date seulement de dix ans. Et pourtant, ce peuple neuf est un des plus anciens de l'Europe. Il plonge ses racines, au delà de la conquête romaine, dans la Dacie barbare, il a traversé le moyen âge comme un bastion de la chrétienté aux portes de l'Islam, il a résisté aux luttes intestines de ses princes, aux ambitions de ses voisins puissants et à tous les cataclysmes de l'Europe en travail. Il nous offre un visage d'une unité parfaite qu'on pouvait reconnaître naguère dans le morcellement des territoires sous les jugs étrangers et qui prend aujourd'hui, au jour rayonnant de la liberté, toute son expression et tout son relief (1).



Une rue de Turtucaia (peinture de N. Vermont).

(1) A défaut d'un guide complet, touristique, géographique et historique de la Roumanie, qui n'existe malheureusement pas encore, on consultera avec fruit l'ouvrage remarquablement documenté, surtout du point de vue historique, du professeur N. Iorga : *la Roumanie pittoresque* (Gambier, édit., 1924) et aussi un livre plus ancien, mais encore utile : *la Vieillesse Roumanie*, par Paul Labbé (Hachette, édit., 1913). A l'un comme à l'autre la présente étude doit beaucoup.



Noce en hiver : l'arrivée des invités (peinture par Verona).

#### LE COURS DU DANUBE

Pour se rendre d'Europe occidentale en Roumanie, il y a deux grandes voies : celle du nord, l'Orient-Express qui traverse l'Allemagne du Sud par Munich, l'Autriche, emprunte un instant le territoire tchécoslovaque, passe en Hongrie par Budapest et pénètre ensuite en Roumanie par ces provinces transylvaines nouvellement récupérées qui sont comme le plus beau joyau serti dans la couronne actuelle. L'autre voie est celle du sud, par le Simplon-Express, à travers la Suisse, l'Italie du Nord — Venise, Trieste — et la Yougoslavie. Mais, si l'on veut prendre avec la Roumanie un premier contact plus significatif, c'est en descendant le large cours du Danube qu'il convient d'y entrer. Le Danube est par excellence le grand fleuve roumain. Depuis son confluent avec la Tisza, le Theiss germanique qui lui apporte les eaux du nord, il sert presque constamment de frontière méridionale à la Roumanie, sur un très long espace de son cours sinueux, la séparant de la Yougoslavie et de la Bulgarie ; puis c'est entre deux rives uniquement roumaines qu'il remonte vers le nord pour aller se perdre, parmi les marécages, dans la mer Noire.

Admirable excursion que cette descente du grand fleuve, depuis Belgrade, la ville blanche audacieusement située sur son promontoire de rochers au confluent du Danube et de la Save ! Dans le matin qui s'éveille, le soleil levant rosit les habitations riantes. Mais le beau Danube bleu n'existe sans doute que dans la célèbre valse de Strauss, et ses flots coulent jaunes ou orangés, avec des reflets verts et mauves...

On a passé le pont gigantesque de la ligne de chemin de fer reliant Paris à Constantinople. La rive droite reste accidentée ; la rive gauche, au contraire, est basse et monotone. La plaine est toute dorée par le maïs. On est aux confins de ce Banat oriental où la fière noblesse roumaine ne se laissa jamais slaviser et où, dans les écoles, on a toujours enseigné en roumain. La frontière établie par le traité de Versailles coupe une terre habituée à vivre d'une façon unitaire en y traçant une ligne de démarcation plus ou moins transposable.

A Panciova, le Pantschevo des Serbes, on est entre deux rives yougoslaves, mais, à Bazias, on retrouve, à gauche, la terre roumaine. Tandis que chez les Serbes le terrain s'élève en collines recouvertes de forêts profondes, sur l'autre rivage, plat, sujet à des inondations qui durent des semaines, après les grandes pluies, malgré le réseau de canaux, tout paraît accourir au fleuve. Des maisons de type colonial, en forte bâtisse de briques, au toit de tuiles, se mirent avec leur façade blanche ou bariolée dans l'eau stagnante.

Et voici que, sur ce territoire de vieille latinité ayant supplanté la barbarie des Daces osseux aux cheveux roux et aux allures gauches, apparaît, déesse triomphante de ces contrées, la paysanne roumaine. Elle est vêtue d'une chemise décorée de dessins géométriques, telles qu'on en usait il y a deux mille ans à l'époque des *Daci pileati* — Daces à diadèmes — et des *Daci comati* — Daces à cheveux. Elle est la sœur de leurs femmes guerrières et vengeresses qui brûlaient de leurs torches les blessures des prisonniers romains, comme sur les bas-reliefs de la colonne Trajane. Le blanc du tissu est immaculé. Les « rivières » de « mouches » rouges, les papillons bariolés de points de broderie l'émaillent gracieusement. C'est quelque chose de très ancien, de très pur, de très chaste. Sur le tablier, généralement orné de frange rouge, flambaient les ors de l'Orient, selon la même tradition thrace. Sur la tête, les jours solennels, retenant le voile, il y a le même tissu précieux sur lequel résonne, à chaque pas, le cliquetis des ducats d'or, des thalers d'argent de la vieille Autriche. Cette femme à la démarche digne sans

être lente, à la taille droite et au regard assuré est la compagne du *feran*, « l'homme de la terre ». Cette terre même, dans ces régions sujettes, c'est lui qui l'a toujours défendue. Jadis, il avait été, sous les rois de Hongrie, le *borderer*, le soldat agriculteur du « district valaque », puis, sous l'empereur en qui il vénérât le continuateur de cet *imparat* romain dont, depuis vingt siècles, son imagination était pleine, il réapparait comme le *granicer*, le soldat de frontière, vivant en marge du fleuve avec son caporal, son sergent, son officier, parfois de la même race, et abandonnant de temps en temps ses occupations habituelles pour monter dans le *tchardak* planté sur de longues perches et surveiller le cours du Danube à la ligne infinie. Les



Maison paysanne (peinture par Grigoresco).



La neige sur les Karpatbes.

Phot. Emil Fischer.

boyards de la Valachie voisine, de passage, même lorsque le sens de l'unité nationale s'était émoussé chez eux, sentaient néanmoins tressaillir leurs fibres les plus intimes à la vue de ce Roumain soutaché et armé, leur suggérant l'idée que l'armée, disparue de leur propre principauté, pourrait bien ressusciter un jour.

Depuis Bazias, d'où partent des trains remplis de charbon, le Danube est entré dans un étroit défilé entre les Alpes de Transylvanie et les montagnes de Serbie. Sur la rive roumaine commence la fameuse route, œuvre d'art de premier ordre, qui fut construite dans le roc de 1834 à 1837 sur l'ordre du ministre hongrois Szechenyi, qui lui avait donné son nom. Quelques îles couvertes de saules, quelques beaux pâturages et une infinité d'oiseaux. Sur les deux rives, les habitations se ressemblent : les villages n'ont, le plus souvent, qu'une rue qui s'étend sur une assez grande longueur. Les maisons se suivent blanches et coquettes ; entourées de palissades, elles forment de vastes enclos où sont rangés, autour de l'habitation principale, les hangars, les greniers à maïs, semblables à de grands paniers en jonc tressé et posés sur pilotis afin d'en écarter les parasites, le séchoir et, dans les régions où poussent les prunes, la distillerie. Aux portes sont des couronnes de fleurs séchées qu'on suspend au printemps. À l'intérieur on aperçoit des broderies anciennes, des étoffes plus légères que des voiles, des parures de prix que les mères léguent aux filles, après les avoir exécutées elles-mêmes avec amour.

Le bateau passe devant le rocher de Babakai qui surgit comme une dent gigantesque au milieu du fleuve. Son nom a été vulgarisé par les légendes et les chansons. Il joue aujourd'hui un rôle plus prosaïque, servant avant tout d'échelle pour marquer les crues du Danube qui ont ruiné tant de paysans. Le fleuve, naturellement endigué, n'a plus ici que 300 mètres de largeur. Il est devenu très profond et coule rapidement dans une gorge pittoresque. À droite et à gauche, abrités çà et là par de grands arbres, les rochers s'élèvent à 600 mètres et, dans leurs flancs déchirés, on aperçoit les entrées sombres des grottes et des cavernes où les aigles ont placé leurs nids inaccessibles.

C'est après Drenkova et Dobra, qui se font vis-à-vis sur le Danube, que l'on atteint les Petites Portes de Fer. Les eaux ont dû se frayer un passage à travers les charbonnages qui s'étendent sur quatre kilomètres. Le Danube, en pénétrant dans la gorge, descend rapidement vers le sud. Les montagnes, faites de grands rochers blancs, sont abruptes et sauvages. Les rapides succèdent aux rapides, l'eau semble bouillir à gros flocons d'écume jaune. À un certain endroit, la largeur n'est plus que de 150 mètres. Ce sont les défilés de Kazan et de la Chaudière. Après les montagnes blanchâtes et lisses on vient d'autres que couvrent des hêtres, des sapins et des chênes gigantesques. Le soleil resplendit dans un ciel uniformément bleu. Çà et là quelques

taches noires y apparaissent : ce sont des aigles et des vautours qui planent à 700 mètres de hauteur.

C'est par-dessus ces obstacles que la nature avait mis sur sa route et qui



Lac de montagne dans le massif de Tagaras.

Phot. Emil Fischer.



*Le Danube aux Portes de Fer.*

*Phot. Richard.*

devaient sembler insurmontables qu'une armée romaine est passée. L'empereur Trajan, à la tête de ses légions glorieuses, a construit la voie qui porte encore son nom. Cette route n'avait qu'un mètre cinquante à deux mètres de large ; elle n'était qu'un hardi chemin de halage s'accrochant aux rocs, dans les endroits difficiles, par des galeries de bois adaptées à la montagne. Par cette voie branlante, la civilisation romaine pénétra vers l'Orient et gagna la Roumanie qui s'enorgueillit toujours d'avoir été conquise par Trajan. Sur un rocher, une inscription, dont une partie est restée visible et l'autre a été reconstituée, rappelle la campagne de l'empereur romain contre les Daces.

A la sortie du défilé, le Danube reprend sa majestueuse étendue. Les montagnes s'abaissent et s'écartent peu à peu du rivage jusqu'à Orsova, dont l'aspect repose après les gorges grandioses entre lesquelles on naviguait comme enfermé. Orsova est un ancien village dont les Autrichiens avaient fait une citadelle. Longtemps y cohabitèrent, avec les Roumains autochtones, des Grecs commerçants, des Allemands et des Hongrois. Devant la ville, le long du port, beaucoup de bateaux sont rangés, les maisons blanches semblent sourire dans la verdure, les jardins sont plantés d'arbres où chantent des oiseaux. Des toitures rouges et grises, émergent de nombreux sanctuaires des différentes religions.

D'Orsova on aperçoit déjà l'île d'Ada-Kaleh, sur le sort de laquelle le congrès de Berlin avait oublié de se prononcer. Elle n'a rien perdu de son aspect oriental. Longue de deux kilomètres sur cinq cents mètres de large, elle dresse son granit gris, solitaire, au milieu du Danube. La vigne s'élève par-dessus les hauts murs qui surplombent les eaux radoucies. Un frêle minaret blanc jaillit de ces maisons pressées. Des Turcs y conservent leurs mœurs et leurs costumes et l'on voit sur le fleuve glisser lentement des barques dont les avirons sont maniés par des porteurs de fez rouge.

C'est après l'île d'Ada-Kaleh que l'on rencontre un second seuil de récifs appelé les Grandes Portes de Fer. Elles ne sont pas faites de monts inaccessibles dans le plus grandiose des paysages : ce sont simplement des rochers à fleur d'eau qui barrent le fleuve dans toute sa largeur et sur lesquels on peut, paraît-il, passer quand les eaux sont très basses. On les aperçoit de loin : de nombreux rapides les précèdent, le fleuve de nouveau bouillonne et l'eau se couvre encore d'écume. Jadis, pour les traverser, il fallait se servir de bateaux spéciaux et les naufrages étaient fréquents. Mais le traité de Berlin chargea l'Autriche-Hongrie de creuser le long de la rive serbe un canal, large de quarante mètres et long de deux kilomètres et demi, qui permet aujourd'hui de négliger les récifs.

Les Portes de Fer franchies, le fleuve s'élargit à

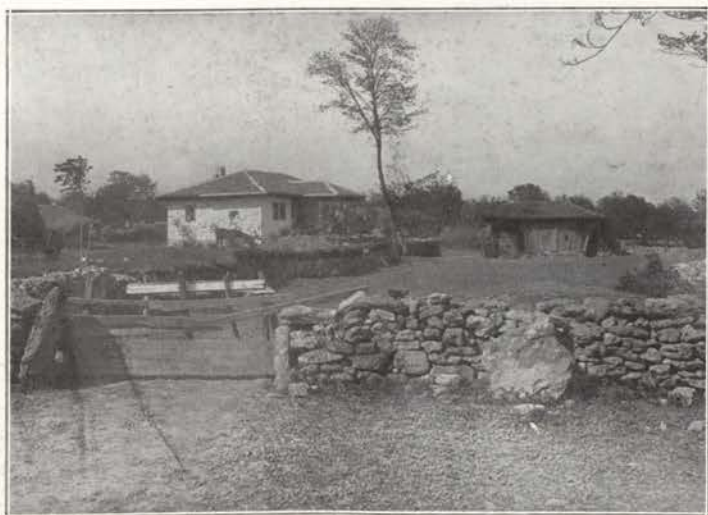


*Le retour des troupeaux, le soir, en Transylvanie.*

son gré, de vastes espaces s'offrent à lui, que ses crues terribles désolent et fécondent à la fois. Les rochers sont remplacés par des montagnes aux pentes plus douces, toutes couvertes de verdure. Des barques de pêcheur sillonnent les eaux. Sur la rive roumaine, on voit souvent des campements de tziganes. Déjà, au lointain, deux villes apparaissent en même temps de chaque côté du Danube ; à droite, la Kladova serbe, avec ses vastes pêcheries ; à gauche, la ville roumaine de Turnu-Severin. Son importance est surtout commerciale, mais elle est bâtie dans un site agréable dominant le Danube ; son port est très fréquenté et ses environs charmants.

Le Danube descend vers le sud. Bientôt il décrit une large boucle sur laquelle deux villes, souvent ennemies, se regardent : c'est, sur la rive bulgare, — car la Bulgarie a succédé, comme voisine, à la Yougoslavie, — Vidin, sur l'emplacement de la vieille Bononia romaine : on voit encore les ruines du château qui plus d'une fois envoya ses hordes pillardes sur la rive gauche ; du côté roumain, c'est Calafat, bourgade très ordonnée, très propre, ornée d'une église solide. Un peu plus loin, on rencontre Corabia, le « vaisseau », c'est-à-dire « le port » qui vit à deux reprises, en 1877 et en 1913, des armées roumaines passer le Danube, d'abord pour délivrer la Bulgarie et ensuite pour briser son fol orgueil d'hégémonie balkanique. Mais ce que l'on n'aperçoit pas du bateau, au delà des forêts de saules, épaisses, obscures et impénétrables, c'est la terre de bénédiction, toute dorée d'épis et hérissée de forts troncs de maïs.

Deux rivières se déversent dans cette Olténie riche, mais ni le Jiul au cours tourmenté, ni l'Olt à la sûre avance calme n'ont créé de ports importants à leur embouchure. Pourtant, quelques gros bourgs voient arriver annuellement les chars à bœufs — lourdes bêtes blanches et grises oscillant



Type de mas en Dobroudja, aux environs de Bazargic.

Les Turcs, vainqueurs, s'y établirent bientôt, pour des siècles, et la vie roumaine se retira dans l'intérieur, dans la cité sans style propre de Turnu-Magurele.

A Sistov, ville bulgare d'un passé modeste, la Roumanie oppose son gros village de Zimnicea aux vergers largement étendus. C'est là que passèrent en 1877 les Russes d'Alexandre II, avant d'être sauvés par l'intervention roumaine, à Plevna.

Les lacs qui, en Olténie, bordent la ligne du fleuve sont de grandes nappes d'eau richement poissonneuse. Le large Danube est parsemé d'îles, mais il conserve encore jusqu'à Giurgiu son cours unitaire entre deux rives à peu près d'égale hauteur.

Giurgiu est la capitale du district de Vlasca, de la « Terre roumaine » qui, au onzième siècle, prospérait sous le voïvode Tatul. Elle fut fortifiée au quinzième siècle contre les Turcs par Mircea l'Ancien, prince de Valachie, ce qui ne l'empêcha pas de tomber entre les mains des Ottomans, où elle

sous l'archaïque joug latin — qui apportent le tribut de la plaine nourricière aux bateaux chaland battant pavillons divers. Près de Corabia, à Celeiu, les traces d'un pont attribué à Constantin le Grand attestent l'importance ancienne de ce gué.

Au delà de l'Olt, en grande Valachie, où la ligne du fleuve se maintient quelque temps toute droite, semée d'îlots broussailloux et déserts servant de pâturage au bétail des riverains, on croise deux anciennes forteresses turques dominant le fleuve. Nicopol, la cité de Trajan, vit en 1396 les Croisés français de Jean sans Peur moissonnés par les rudes janissaires de Bajazet la Foudre. En face, il y avait un simple boulevard chrétien, une « tour » qu'on appelait la petite Nicopol et qui recueillit les fuyards de la folle Croisade.



Phot. Emil Fischer.

Le château de Rasnov sur les contreforts des Karpathes.



*Sur les bords de la mer Noire : la propriété royale de Balçık.*



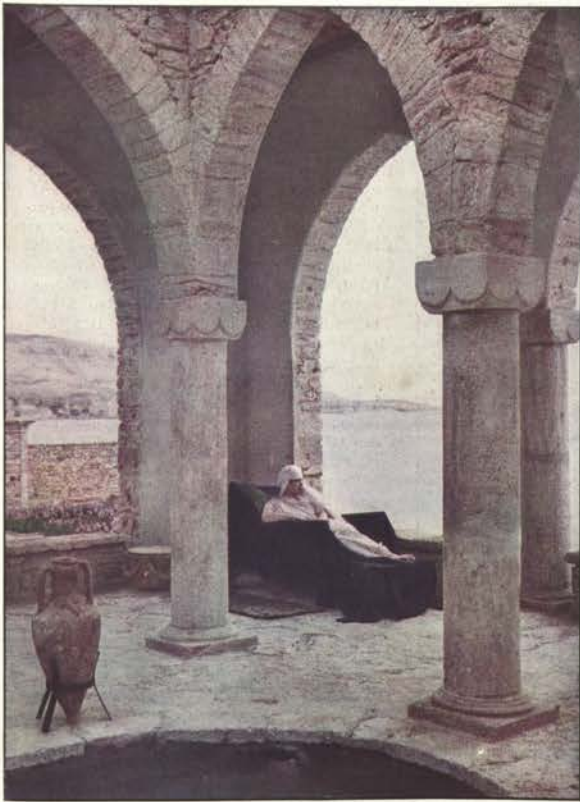
*Le corps de garde du château de Simnion.*



*La cathédrale de Cibin.*

*Phot. Emil Fischer.*





*Un décor antique : la princesse Elena sous les colonnades de Balçic.*

demeura jusqu'en 1828. Elle a été profondément éprouvée par les Bulgares en 1916, et le traité de Bucarest, consacrant une éphémère suprématie germanique, la destinait au rôle de capitale danubienne.

Le Danube, remontant vers le nord-est et le nord, commence alors à se perdre dans un inextricable fouillis de lacs et de cours d'eau finissant par se réunir dans un grand dépôt poissonneux, le lac Greaca, ainsi nommé probablement parce que les Grecs en avaient jadis l'exploitation.

A l'embouchure de l'Arges, à l'emplacement d'une bataille gagnée par les Russes, est construite la ville neuve d'Oltelitz qui est, avec Giurgiu, la tête de ligne d'un des deux embranchements de chemin de fer se dirigeant vers Bucarest.

Sur la rive droite, Turtucaia, le Toutrakhan des Turcs et des Bulgares, très ancien village de pêcheurs thraces, domine une colline prise d'assaut par les Bulgares au cours de la grande guerre. De la succession des marécages émergent Siliistra, l'ancien Durostorum, la forteresse jadis fameuse des Ottomans qui a soutenu tant d'attaques russes avant de revenir aux Bulgares, puis, en 1913, aux Roumains, et Calaras, où les maisons sont comme noyées dans la verdure opulente des vergers.

On arrive ainsi jusqu'au magnifique pont du chemin de fer de Bucarest à Constantza, le pont de Cernavoda, le plus beau d'Europe après celui de la Volga à Sysrane, d'une longueur de 750 mètres pour sa partie principale et d'une hauteur de 30 mètres. Mais, les crues du Danube s'étendant souvent très loin, il a fallu établir aussi de longs viaducs et jeter sur un bras secondaire un autre pont moins important. Ce magistral ouvrage d'art a été

construit par l'ingénieur français Saligny, aidé de collaborateurs roumains. L'inauguration eut lieu en 1895. La dépense, considérable pour l'époque, avait dépassé 35 millions de francs. A chaque extrémité se tient un soldat gigantesque, en bronze, qui semble avoir la garde du monument et du pays. En 1916, le pont fut coupé pour défendre la plaine valaque contre les Bulgaro-Allemands venant de la Dobroudja. Il a été péniblement refait depuis.

Sur les deux rives du Danube, entre Cernavoda et Braïla, c'était, il y a peu de temps encore, le steppe à la façon russe, couvert de hautes herbes ou brûlé sur de vastes étendues, selon la saison. Aujourd'hui, les villages se multiplient, malgré la pénurie d'eau, et les exploitations agricoles sont prospères. Un seul rocher, mais formidable, avec des descentes en précipice, est couronné par la petite cité d'Harsova.

Braïla, ancien village, a été depuis le quatorzième siècle au moins une admirable source de revenus pour la principauté de Valachie, car son port naturel recevait des bateaux venant de toutes les rives de la mer Noire. La ville a été occupée par les Turcs du milieu du seizième au début du dix-neuvième siècle.

Leur mosquée est devenue une bizarre petite église et les femmes portent encore des voiles noirs serrant étroitement la tête. Mais toute une ville neuve s'est construite, depuis un siècle ; des maisons modernes, de tous les styles, voisinent avec des docks imposants et la population commerçante, comptant beaucoup de Grecs, est des plus bariolées.

Galatz est aussi une ville moderne relativement récente, qui s'est ajoutée à un vieux port réputé dans tout l'Orient dès le seizième siècle. Beaucoup d'églises, des entrepôts de marchandises et, dans les vieux quartiers, de pittoresques cabarets grecs et levantins. Derrière la ville, un grand lac, le Brates, étend sa nappe blanche que traversent quelques bateaux de pêcheurs moldaves. Au delà, de hautes collines jaunes et escarpées avec

des villages aux toits de chaume et aux maisons badigeonnées de chaux. Enfin, le Danube se tourne vers l'est, se dirigeant d'une onde lasse vers la mer. C'est le domaine des grandes pêcheries. Dans le dédale des marécages, le fleuve s'est divisé en plusieurs bras. Les centres d'activité se nomment Reni, Ismail, Tulcea,



*Les falaises de Balçic.*

Sulina. La rive nord, bessarabienne, est très russe d'aspect. C'est le steppe des Tartares pasteurs. La rive sud de la Dobroudja est plus vivace. A Ismail, dont le nom est évidemment d'origine turque, comme dans toutes les autres localités bessarabiennes, la colonisation russe a laissé ses traces et trop souvent au détriment du pittoresque et de la couleur locale.

Jusqu'en 1878, la Roumanie, privée de presque toute la Bessarabie usurpée par les Turcs, à l'exception de trois districts du Pruth inférieur, avait cherché à établir tant bien que mal un port de commerce sur la mer Noire, à l'extrémité du bras danubien de Kilia. Au lendemain de la guerre russo-turque, dans laquelle la victoire des armées du tsar fut due, en grande partie, à l'intervention militaire roumaine, on lui offrit cette



*La princesse Elena dans sa chambre à Balçic.*



Repas de paysans (peinture de Schweitzer Cumpana).

Dobroudja, l'ancienne Scythie Mineure, qui avait été aussi un rivage hellénique florissant et qui végétait obscurément sous la domination ottomane. Les Roumains aussitôt se mirent à l'œuvre. Les vieilles cartes portaient la mention d'une antique Constantza, devenue la Kustendsché turque sur l'emplacement de l'antique Tomi. En souvenir d'Ovide, qui y avait été exilé, une statue fut élevée au poète des *Tristes* et un grand port creusé dans le dessein de rivaliser avec celui d'Odessa. Une petite ville moderne s'y adjoignit ; en quelques années, elle est devenue la Constantza actuelle, l'un des plus grands ports de la mer Noire. Constantza est reliée à Bucarest par la grande ligne de chemin de fer en ligne presque droite, passant sur le pont de Cernavoda, et par une autre ligne en direction nord-sud, à Tulcea, à l'embouchure du Danube.

Ceux qui, avant la grande guerre, ont visité Constantza s'émerveillaient déjà devant les travaux accomplis et les agrandissements en cours : six kilomètres de quai, des docks composés de quatre énormes bâtiments en ciment armé d'une hauteur de quarante mètres, une prodigieuse installation électrique pour la manipulation des céréales, une estacade de cinq cent soixante-dix mètres de long, une flotte de navires dont la jauge totale avait, en 1911, largement dépassé un million de tonnes. Mais que dire aujourd'hui de l'activité de ce port vers lequel convergent les céréales, le pétrole, le bois, le sel et toutes les autres exportations de la Roumanie ! Trois rangées de quatre navires chacune peuvent y être chargés à la fois. Il n'y a peut-être pas, en Europe, d'installation mieux comprise et aussi parfaite.

Plus au sud, presque à la frontière bulgare, Balçic est un port qui prendra sans doute, dans l'avenir, un développement assez considérable. La reine Marie y possède une villa d'été, de style romano-turc, dominant la mer.

#### LE BANAT ET L'OLTÉNIE

Banat hongrois et Banat olténien : deux dénominations politiques qui, depuis le seizième siècle, portent témoignage des vicissitudes qu'a traversées cette terre roumaine du Ban, ethniquement une, qui vient seulement de retrouver son indivision dans une Grande-Roumanie libre.

Une rivière, le Timis, prenant sa source près des Alpes de Transylvanie, vient se jeter dans le Danube un peu à l'est du confluent de la Tisza. Sa vallée fertile est d'une grande poésie sauvage. Les maisons gardent encore l'aspect ancien des habitations de bois, sans que l'on y sente l'influence du colon amené par l'Autriche-Hongrie. Les paysans ont des visages ovales, très bruns, au regard profond.

Presque au sortir des Alpes transylvaines, la vieille ville de

Caransebes porte dans ses armoiries une tête de Turc percée d'un glaive, en mémoire des longs combats que ses habitants ont soutenus contre leurs voisins musulmans au nom du prince de Transylvanie, seigneur de leurs libertés. Les dominations de l'Autriche allemande et de la Hongrie dénationalisatrice ont pu y introduire des colons d'une autre race sans y abolir la pérennité du costume populaire et d'une tradition que conserve si vivace une petite bourgeoisie d'artisans laborieux et pacifiques. Une autre ville proche, Lugoj, séparée en deux parties par la rivière bien canalisée, partage avec Caransebes l'honneur d'avoir défendu la chrétienté et l'âme roumaine. Il lui manque seulement, dans son aspect extérieur, une originalité nationale accusée, car l'Autriche en a poursuivi méthodiquement la destruction. Des Magyars Lugoj a du moins gardé un commencement d'industrie, particulièrement pour la filature de la soie.

Après Lugoj, le Timis oblique vers l'ouest, recevant sur sa rive gauche ses principaux affluents. La région montagneuse qui forme son bassin contient des trésors de minerai de fer dont l'exploitation est prospère.

Parallèlement à la vallée du Timis court celle de la Bega, avec la belle et grande ville de Timisoara. Lorsque Soliman le Magnifique eut vaincu les Hongrois à Hohaacs, en 1526, il lui imposa un pacha. Pendant cent cinquante ans, les Turcs gouvernèrent le Banat occidental et central. Ils en furent chassés en 1716 par Eugène de Savoie. C'est alors qu'on construisit, sur le vieux bourg, la ville

nouvelle, autour d'une citadelle à la Vauban, aujourd'hui démantelée.

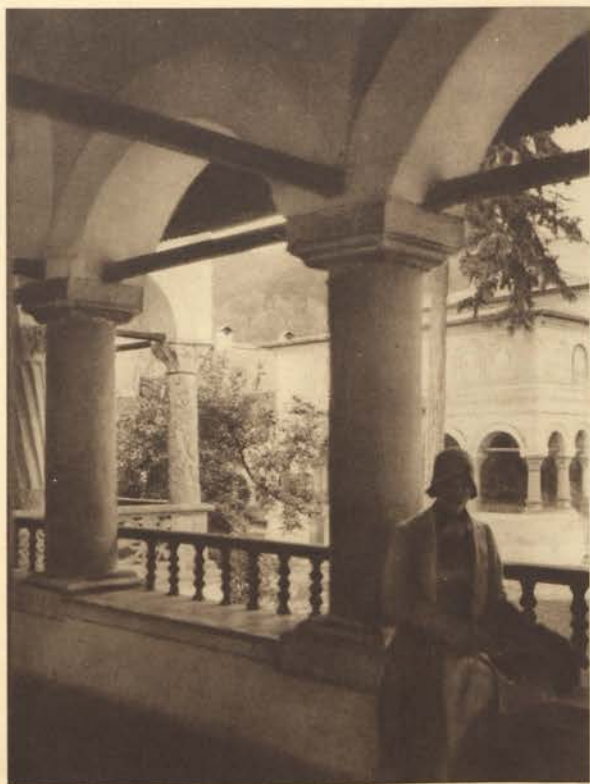
La campagne du Banat central comprend des habitants de races très différentes. Les villages sont riches, avec d'admirables femmes au teint blanc et rose. C'est seulement vers l'est, dans la montagne, que la vie est plus rude.

Dans le sud de la province, les hauteurs avancent presque jusqu'au Danube. Là encore on rencontre des régions minières. Ce qui est caractéristique, c'est l'absence de noms turcs dans cette contrée qui, pendant un siècle et demi, a supporté les spahis du pacha ; seules, les femmes ont conservé de l'Orient le goût des parures d'or et d'argent et les artifices du teint. Et c'est encore une vallée toute roumaine que celle de la Cerna, la « Noire ». A travers les vieilles forêts, la rivière descend, rapide, vers le Danube et, du rocher, jaillissent des sources d'eau tiède que l'antiquité connaissait déjà, comme en témoigne le nom de Baile Herculane, les « Bains herculéens ».

En remontant du Danube, près de Turnu-Severin, dans la vallée de Topolitz, apparaît l'ornement principal des solitudes de la Roumanie libre, le monastère ou le petit réduit monacal, le *Skite*. Dans une enceinte constituant le plus souvent une forte muraille défensive, les cellules, sous le haut toit de bardeaux noirs et couverts de mousse fraîche, entourent l'église. L'air circule, les rayons du soleil pénètrent largement dans le péristyle ouvert, appuyé sur des colonnes aux chapiteaux sculptés. Une porte, où on lit généralement le nom du fondateur ou du saint protecteur, s'ouvre sur un intérieur mystérieusement éclairé par des fenêtres étroites. C'est le sanctuaire. Le chœur, où les hommes seuls sont admis à écouter l'office, est



Sur les côtes de la mer Noire (peinture de Petrasco).



*La chapelle centrale vue des galeries.*



*Escalier à rampe sculptée.*



*La cour intérieure avec ses deux étages de galeries.*

LE CLOITRE DE HOREZO



*L'entrée du château et le pont de bois remplaçant l'ancien pont-levis.*



*La cour intérieure restaurée par les Hongrois avant l'annexion roumaine.*  
CHATEAU DES ANCIENS ROIS HONGROIS A HUNEDSARA



*Deux aspects de la cour intérieure.*



*Le château vu de la route.*



*Le petit salon de S. M. la reine Marie.*

LE CHATEAU ROYAL DE BRAN



*Le château royal de Sinaïa.*



*L'église de Curtea de Argeș où est inhumé S. M. le roi Ferdinand.*

Ses rues sont larges, ses maisons modernes et souvent luxueuses, mais on n'y trouve plus guère de souvenirs du passé.

A partir de ce point, l'Arges traverse une immense étendue de terrains agricoles, aux rares villages, qui s'étend jusqu'à l'Olt inférieur. Jadis, il y avait là la grande forêt sauvage des Touraniens. Deux établissements urbains seulement, qui ont une origine moderne et fortuite, se trouvent sur la Vedeia, parallèle à l'Arges : Rosiori de Vede et Alexandria, ainsi nommée d'après le prince Alexandre Ghica qui, vers 1840, en entreprit la colonisation.

Affluent de la rive gauche de l'Arges, la Dambovitza vient de la haute montagne. La rivière descend à travers des gorges profondes jusqu'à la plaine qu'illustre la capitale roumaine. A l'origine, elle n'était que le village des descendants de l'ancêtre Bucur. Le village subsiste : il s'est même accru d'une surprenante façon et l'on peut dire que les trois quarts de Bucarest lui appartiennent. On le reconnaît aux maisonnettes fleuries, aux jardins, aux vergers, aux marchés en plein air et à toute une tradition qui laisse aux ouvriers mêmes l'apparence de paysans. Mais le boyard a voulu aussi son Bucarest à lui. La Cour lui a donné l'exemple : sur une des quatre collines qui surmontent la ville, elle a construit un château plusieurs fois transformé, au dix-huitième siècle surtout, et une église qui, consolidée par Michel le Brave, porte encore dans sa décadence noire le nom de son restaurateur. Désormais, les palais, les maisons des riches boyards, les

dence de Bran, où, avec un goût exquis, la reine Marie a aménagé un intérieur rustique dans un vieux château féodal, dont elle a relevé les ruines.

Mais voici, rassemblées dans la même région, deux des grandes sources de la richesse roumaine : le pétrole et le sel. Les gisements de pétrole occupent une zone assez étroite qui s'étend le long des Carpathes, depuis le district de Suseava jusqu'en Olténie. Leur exploitation ne date guère que du milieu du dix-neuvième siècle et c'est au début de ce siècle-ci qu'elle a été réorganisée. Campina, Bouchtenar, Ploesti sont les cités du pétrole. Tout auprès, Slanic est la capitale du royaume du sel. Les massifs salins forment des masses énormes : celui de Targu-Oena est évalué à 246 millions de tonnes ; celui d'Ocnelé-Nari à plus de 300 millions. Des milliers d'ouvriers poursuivent inlassablement leur travail de Titans, à moitié nus dans les galeries ogivales dont la blancheur étincelle sous la lumière crue des lampes électriques...

#### A TRAVERS LES VALLÉES MOLDAVES ET BESSARABIENNES

Trois grandes vallées à peu près parallèles sont comme les artères vitales de la Moldavie, en donnant à cette province sa dénomination la plus large, c'est-à-dire en ne la distinguant pas de la vieille Moldavie du Nord que l'Autriche s'annexa en 1775 pour en faire, pendant un siècle et demi, sa Bukovine, ou « pays des hêtres », non plus que de cette Bessarabie dont la



Village en Dobrouja.

églises vont se multiplier. Bucarest, de plus en plus envahi, étouffera : il lui faudra chercher des débouchés nouveaux hors de l'ancienne ville, vers sa Chaussée boisée et aristocratique.

Après Bucarest, la Dambovitza et l'Arges sont près de finir leur carrière. Leur embouchure est dans un terrain marécageux que Michel le Brave utilisa, en 1595, pour essayer de défendre, à Calugaruni, sa capitale contre le grand vizir Sinan. C'est aussi là que l'armée roumaine, refoulée, harassée, trahie par ses alliés russes, subit, pendant la grande guerre, une de ses défaites les plus meurtrières.

Dans une vallée voisine et presque parallèle à celle de la Dambovitza, la vallée de la Jalomitza, se trouve l'ancienne capitale de la Valachie, Targoviste, la « place de marché », une des villes les plus intéressantes de la Roumanie. Les restes de son ancienne enceinte de murs se voient encore et elle a, outre ses églises, sa dépendance de couvents que visitent les touristes.

Se tournant vers l'est, la Jalomitza demeure une large bande d'eau jaune coulant nonchalamment parmi les villages de plaine. Mais, sur sa rive gauche, tout un système de rivières du Nord lui est apporté par la Prahova et ses affluents. La « poudreuse » — car tel est le sens de son nom slave — prend sa naissance dans les forêts de sapins et les grands rochers où elle sert à alimenter des centres industriels importants : Azuga, où l'on fabrique du verre et du drap ; Busteni, où l'on fait du papier. Le charme de la villégiature montagnarde subsiste pourtant, dans cette région industrialisée, à Sinaïa, ainsi nommée en souvenir du pèlerinage accompli au Sinaï, au dix-septième siècle, par un Cantacuzène, Michel, qui construisit son monastère dans l'immense solitude hantée par les brigands. C'est aujourd'hui l'exquise villégiature d'été aux habitations élégantes, où la Cour se transporte pendant la saison chaude et où les divers « palais » de la famille royale et même le principal d'entre eux, le palais du roi, aux proportions monumentales, ressemblent plutôt à de délicieux chalets perdus dans la verdure, un peu dans le style de certaines architectures à la mode des plages normandes.

Non loin de Sinaïa, dans la montagne, se trouve aussi la délicieuse rési-

Roumanie fut si longtemps frustrée par la Russie : ce sont les vallées du Sereth, du Pruth et du Dniester.

Suceava, sur la rivière du même nom, affluent du Sereth, est un curieux mélange de vieux Roumains, de Juifs polonais et de ces nations hétéroclites que l'Autriche traînait derrière elle. De loin, son plateau offre une vue magnifique. Les ruines du vieux château princier évoquent les souvenirs de la guerre soutenue contre le roi de Pologne Jean-Albert et de Jean Sobieski, qui s'y établit. Les fondations pieuses y ont égrené les églises et les couvents. Ce sont d'ailleurs presque exclusivement les couvents et les églises qui, dans toute cette contrée, retiennent l'attention et rappellent les noms de leurs fondateurs, notamment d'Etienne le Grand : à Radautzi, à Arborea, à Sucevitza, à Putna.

Les villages moldaves sont presque tous bâtis ici sur le même modèle, en poteaux et treillis de verges recouverts d'argile et dominés par un haut toit de bardeaux ou de chaume. Le type humain est splendide, les hommes sont de vrais colosses, portant sur les épaules le manteau de drap brun ou le *cojoc* blanc orné de fleurs cousues. Les femmes se parent du *tulpan*, mouchoir à grandes fleurs de couleur.

Près de Roman, le Sereth reçoit la Moldova. Cette rivière a traversé un long espace de terre roumaine séculairement patriarcale. C'est là que vivaient, dans des chalets de simples lattes noires, sous le toit de planches, des pasteurs plutôt que des agriculteurs, s'administrant de façon autonome selon des lois qui n'ont jamais été écrites et n'admettant d'autres dignitaires du pouvoir central que leur *vornic*, dont les attributions étaient strictement définies par une coutume immémoriale. A Bacau, la Bistritza touche au Sereth. La ville est très ancienne, de beaucoup antérieure à cette église du quinzième siècle dont le fondateur est le fils d'Etienne le Grand, Alexandre. C'est, d'ailleurs, le seul ornement d'un centre où l'élément juif, quoique moins nombreux qu'à Roman, a sensiblement remplacé les traditions de la population autochtone.

Le Sereth pénètre ensuite dans une terre de vignobles qui est célèbre. Panciu



Montons paissant dans les montagnes transylvaines.

Phot. Emil Fischer.

est une des principales bourgades de ces vigneron, gens durs au labeur, qui ont conservé la maison ancienne, mais portent le costume de bourgeois.

Odobesti, sur des hauteurs imposantes, a vu Guillaume II, sûr de la victoire définitive, venir insulter à la Roumanie et à son roi en annonçant que bientôt une dernière poussée mènerait les Bavares et les Prussiens de Mackensen à Jassy, d'un côté, et à Odessa, de l'autre. Mais au gué de Marasesti — le village de Mares — fut livrée la bataille mémorable qui brisa l'essor conquérant des envahisseurs et dont la Roumanie libre célèbre aujourd'hui pieusement l'anniversaire.

Dans la vallée du Pruth, ou plus exactement sur un affluent de la rive droite du Pruth, le Bahluu, se trouve la ville de Jassy. Ce n'est pas, comme Bucarest, un groupe de villages confondus à la valaque, mais une agglomération qui s'est formée autour de la citadelle primitive, dominant la rivière. Vue d'une colline voisine, Jassy semble très pittoresque et ses trois églises donnent au paysage une incontestable originalité. Pour y grimper, il faut d'abord traverser le bas quartier, celui des Juifs, incroyablement grouillant. Ancienne résidence des princes moldaves, Jassy fut délaissée après l'Union, en 1859, et abandonnée au commerce juif. On sait que, pendant la grande guerre, après la prise de Bucarest par les Austro-Allemands, c'est à Jassy que le roi Ferdinand continua à faire flotter le drapeau de la Roumanie accablée et mutilée, mais non asservie.

Le Pruth descend en boucle entre les rives qui perdent bientôt leur hauteur escarpée. On distingue à peine le côté resté moldave de celui qui, en 1812, devint bessarabien. A Falcui, devant les plaines sèches de la Bessarabie méridionale, on est sur le théâtre de la lutte que Pierre le Grand livra au grand vizir.

Mais déjà, sur toute la rive bessarabienne, bien que le caractère moldave se soit maintenu, ne fût-ce que dans le style des maisons, la longue domination russe a fait sentir son influence. Elle est de plus en plus sensible à mesure que l'on avance vers l'est, jusqu'au cours du Dniester, qui fut pourtant la barrière naturelle de la Moldavie contre son voisin menaçant. Aussi la vallée du Dniester s'est-elle hérissée de citadelles défensives tournées vers l'ennemi, le cavalier mongol. Ces places d'armes roumaines se nomment Hotin, qui résista si longtemps aux Polonais avant d'être occupée par les Turcs en 1713 ; Soroca, vieux nid moldave où les archers d'Etienne le Grand montaient déjà la garde ; Tighina, ville de commerce doublée d'une forteresse, où se réfugia Charles XII vaincu par Pierre le Grand ; enfin Cetatea-Alba, la « cité blanche » des Roumains qui avait été « noire » pour les Byzantins sous le nom de Maurokastron. Le pouvoir militaire moldave, uni à la grandeur commerciale des Génois, y avait édifié une solide prospérité, qui s'écroula en 1484 sous un coup de surprise des Turcs de Bajazet II, soutenus par leurs auxiliaires tartares.

#### MONTAGNES ET VALLÉES TRANSYLVAINES



Dans les vallées du Banat, en Transylvanie.

Pour achever cette trop rapide excursion à travers la Roumanie pittoresque, il reste encore à parler des montagnes et des vallées de cette Transylvanie, la plus récemment venue à l'Union après avoir subi pendant plus de mille ans la domination étrangère. S'il fallait démontrer d'une façon éclatante la réalité de la communauté roumaine, on ne pourrait pas trouver de meilleur exemple que cette longue et admirable fidélité d'une province que ni la tyrannie, ni les persécutions séculaires n'ont pu détacher de sa foi patriotique. Elle a attendu avec une patience héroïque que sonnât pour elle l'heure de la délivrance et elle est retournée prendre sa place dans la Grande-Roumanie reconstituée, comme si ces mille ans d'une histoire tragique et si souvent sanglante n'avaient pas existé.

Roumaine, la Transylvanie n'a jamais cessé de l'être non seulement par ses aspirations profondes, mais aussi par son visage. Non point toujours, il est vrai, dans ses villes. Ici, l'insurpateur avait beau jeu pour imposer la forme extérieure de sa civilisation et, sous prétexte d'évolution moderne, l'uniformité sans style propre des monuments, des bâtisses ou des universités germaniques. Toutes ces villes ont généralement trois noms : leur vieux nom roumain, qu'elles ont repris ; un nom hongrois, que les Magyars leur ont donné, et un nom à consonance allemande, le seul que l'administration impériale voulût connaître. Expressif témoignage d'une oppression qui s'est pourtant heurtée à une force supérieure encore : celle de la race irréductible.





Eglise en bois aux environs d'Arad.

Si l'on sort des villes pour s'enfoncer dans les montagnes, — ces admirables Carpathes aux sommets neigeux, aux forêts épaisses et aux vastes horizons, — c'est cette race qui apparaît aussitôt, dans sa parenté ethnique, et, d'abord, par le costume. C'est, pour les hommes, le même *cojoc*, ou jaquette de cuir, le même manteau de drap brun ou gris, la même chemise large, ouverte sur la poitrine, la même ceinture de laine rouge ou verte, ou encore de cuir ponctué de métal rouge ou jaune, les mêmes pantalons étroitement plissés sur la jambe ; pour les femmes, le même tablier travaillé avec élégance, avec ses bandes de couleur et ses fleurs stylisées.

Dans ce milieu de paysans, de prêtres villageois et de moines, devant les aspirations naturelles des provinces d'outre-monts, le centre saxon de Bitritza (Bitritz), s'appuyant sur un groupe principal de population parlant l'allemand, eut une existence difficile. Le cens dû aux rois de Hongrie passa au seizième siècle à l'entrepreneur Moldave Pierre Rares et, après la courte administration de Michel le Brave, la décadence s'abattit sur cette ville de négoce dont les rues, aujourd'hui encore, sont silencieuses et tristes autour de la vieille église des Saxons et de leur gymnase.

Par sa situation, Cluj — Kolozsvár en hongrois et, en allemand, Klausenburg — s'imposa, aux Hongrois comme aux Roumains, comme capitale de province. L'élément saxon, moins abondant qu'ailleurs, finit par s'y fondre avec les Magyars. Ce n'était cependant qu'une ville de second rang, dépassée par ses rivales du sud, Sidiu et Brasov. Au dix-neuvième siècle, l'Autriche-Hongrie en fit un grand centre universitaire dont les maîtres avaient pour principale tâche la dénationalisation. Mais les étudiants roumains de Cluj constituèrent, au contraire, un noyau d'opposition intellectuelle et politique, et dans leur Université, qui leur a été rendue, ils sont aujourd'hui un élément actif de la vie nationale.

Plus au nord, il n'y a pas grand'chose de notable à Zalău, le Zilah des Hongrois, ou à Dej, localités de commerce, sans passé. Baia-Marc, la « grande mine », est plus pittoresque par le grand nombre des maisons de type ancien. Dans les vallées voisines, la pierre grise recèle de l'or et il y a des fortunes qui se sont faites du jour au lendemain, à l'ébahissement des paysans, par la découverte d'une veine du précieux métal.

A la frontière hongroise, Oradia-Mare est la « place de la forteresse ». C'est un des points par où pénétra en vieille terre roumaine la conquête hongroise, mais non magyare, des rois apostoliques, toute pénétrée de traditions carolingiennes. Des tombeaux royaux, il ne reste rien, car les Turcs les ont détruits. Les Habsbourg reprirent aux janssaires la ville, dont ils firent Grosswardein, et où ils construisirent, pour le prélat-prince, un beau palais, à la façon autrichienne du dix-huitième siècle, en face du sanctuaire refait en style jésuite.

Une dernière vallée traverse d'est en ouest la Transylvanie : celle du Mures, au très vieux nom dace, qui prend sa source dans une région roumaine de tout point semblable à celle de l'Olt supérieur et de la Moldavie voisine. La première agglomération importante qu'on y rencontre, Targovistea de Mures, est une assez belle ville moderne, où les Magyars ont mis tous leurs soins. Une vieille église uniatae et une autre, orthodoxe, en bois, montrent pourtant la persistance des Roumains sous l'invasion étrangère.

Dans toute cette région, des châteaux s'élèvent, comme à Turda, — le Torenburg saxon ou le Torda magyar, — à Uiocara (Ujvar, la « nouvelle forteresse »), à Aiud, et en bien d'autres endroits encore, témoins des précautions prises par les occupants intrus pour sauvegarder leur conquête.

Et voici enfin Alba-Julia, la cité historique, dont on aura l'occasion, dans l'article qui suit, consacré aux fêtes de l'Union

roumaine, de rappeler le passé de gloire.

Ce n'est point, au reste, en quelques pages, même rendues plus vivantes par des illustrations choisies parmi les plus typiques, qu'on peut essayer de décrire un pays aussi riche en beautés naturelles comme en souvenirs. Tout au plus peut-on souhaiter d'avoir inspiré le désir de le connaître. Qu'il soit permis, toutefois, au terme de cette très insuffisante étude, de formuler un regret — et un vœu. Le regret, c'est que — comme on le disait au début, dans une note — il n'existe pas, à l'heure actuelle, d'ouvrage touristique complet susceptible de guider le voyageur à travers la Grande-Roumanie en répondant à ses curiosités et, au besoin, en les suscitant. Le vœu, c'est que cette lacune soit bientôt comblée. Ce sera le plus efficace moyen d'attirer du monde entier des visiteurs et de les retenir, car si l'on peut traverser hâtivement la Roumanie sans déchiffrer son âme, aussitôt qu'on s'est penché sur elle et qu'on a essayé de la découvrir dans les sites, les coutumes, les costumes, les traditions populaires, les villes, les monuments, les ruines, on ne peut s'empêcher de l'admirer et de l'aimer.



Le fleuve Murès en Transylvanie.



*Le château de Soimosh.*

## LES CHATEAUX FORTS DE LA VALLÉE DU MURÈS

par SPÉER BOCOU, ministre du Budget

La vallée du Murès fut, dans l'histoire, l'une des voies des grandes invasions. C'est pourquoi ses hauteurs stratégiques sont occupées par des châteaux et forteresses féodales, en ruine aujourd'hui, mais où jadis la civilisation féodale vivait retirée et somptueuse et se barricadait aux grandes heures de danger. La raison d'être de ces palais sur des cimes de montagnes, résidences de rois ou de seigneurs possédant le pouvoir politique, a cessé depuis plus de deux siècles. Sur leurs murailles séculaires, sur leurs arcades, galeries, terrasses, ogives gothiques en ruine, s'est accrochée la mousse, et l'araignée aussi, cette gardienne du silence. Avec le sentiment démocratique de nos jours, nous ne pouvons plus les comprendre, ni même les regretter : ils nous rappellent trop le labeur, les corvées, l'argent que leur création a coûté, l'esclavage aussi avec le cortège des misères endurées ; mais nos sentiments esthétiques ne peuvent pas leur refuser notre admiration. Ce sont de gigantesques créations architectoniques, qui semblent jeter le défi à notre civilisation nivellatrice, étroite. Combien d'années compte telle ou telle de ces ruines ? Il est impossible de l'établir. On dit que ces châteaux sont l'œuvre des chevaliers teutons, qui ont erré au douzième siècle dans les pays roumains. Mais c'est une supposition. La vérité est que leur origine se perd dans la nuit des siècles.

Le château des Hunyade, le plus altier, le plus grandiose, tout en pierre taillée et en marbre des carrières de la Dacie supérieure, est probablement d'origine préromaine. Toute proche de la capitale de la Dacie, de Sarmisgetus, il pouvait tout aussi bien servir de forteresse, de palais ou de villégiature à la famille régnante. Nous le connaissons comme hereau des Hunyade, ces maîtres de l'époque durant deux générations, dont il reçut un éclat particulier. La salle des armes, les terrasses et les couloirs, les peintures murales, fresques et panneaux, qui percent par-ci par-là sous le mortier barbare qui les a cachés, s'opposent opiniâtrément aux forces de destruction et épousent l'éternité. Les Hongrois ont essayé de restaurer le monument, mais ils ne l'ont pas toujours fait de la manière la plus heureuse. Ils ont, par endroits, visiblement enfreint les lois de la restauration, au détriment de la ligne. Nous espérons que l'ère roumaine trouvera de l'argent, elle aussi, pour continuer la restauration, mais nous lui souhaitons le culte plus rigoureux de l'ancien.

Ce monument nous intéresse non seulement comme le plus glorieux document architectural, sis dans la plus ancestrale des terres roumaines, celle du Hatzeg, mais encore du point de vue historique, car Hongrois et Roumains revendiquent de part et d'autre, et à juste titre, les Corvin. Nous devons donc nous les faire rendre, dans la mesure où ils nous sont cédés par les textes historiques dans lesquels l'aristocratie royale, celle du sang, nous les renvoie sous le nom de « chiens valaques ».

Ces Latins, sur le trône de la Hongrie, ont transformé Buda en la plus dispendieuse capitale de l'Europe, qui rivalisait avec celle des Louis sur les bords de la Seine. Dans le château de Buda, Mathias Corvin et sa femme, la Napolitaine Béatrice, avaient réuni tout le luxe de la Renaissance, artistes, maîtres, sculpteurs, peintres, savants, en fondant la plus brillante bibliothèque du moyen âge, la fameuse « corvinienne », au prix presque

de la ruine du trésor de l'Etat. De cet éclat apparemment magyar, notre race va tirer, indirectement un profit énorme. Dans une perpétuelle rivalité avec l'aristocratie autochtone, les Corvin, qui ne pouvaient pas cacher leur origine, s'efforçaient en tous points à la rendre plus illustre. C'est ainsi que le plus remarquable historien du quinzième siècle, Bonfinius, est amené à Buda par lui ; et c'est ce dernier qui va découvrir dans la vallée du Hatzeg, pour l'histoire, que le peuple roumain n'est autre que les colons de Trajan et que son maître, Mathias, descend de Rome directement donc de l'Olympe. Une plus illustre ascendance n'était pas possible.

En ce qui concerne l'art et l'ornementation, le château de Hunedoara subit la fastueuse influence de Buda. Après les Corvin, ce château fut habité par des princes de Transylvanie et, à plusieurs reprises, détruit par l'incendie et meurtri par des combats répétés. Il a sa longue et douloureuse histoire, remplie de péripéties dramatiques.

Emergent directement des roches, sur la rive droite du Murès, la forteresse de Deva est peut-être plus grandiose ; elle dut, selon toutes probabilités, servir de protection au château de Hunedoara, abri de la famille, de l'art et, peut-être, du trésor.

Mais plus intéressant encore, à bien des points de vue, comme ruine et surtout comme site, est le château fort de Soimosh, à une distance de cent kilomètres de Deva, sur la rive droite du Murès. Cette forteresse, qui a conservé sa silhouette malgré l'état de ruine, domine toute la vallée du fleuve et sera mêlée en conséquence, tout le long des siècles, à toute une série d'événements importants dans l'histoire de la Hongrie qui se déploie ici. A proprement parler, il y avait deux forteresses : l'une sur la rive droite du Murès, le château fort de Soimosh, et l'autre sur la rive gauche, la forteresse de Lipova. Les châtellains des deux citadelles pouvaient se parler de chez eux, à tel point les rives les rapprochaient. Après la chute de Mohacz, la royauté magyare se réfugia dans ces deux forteresses. Une Jagellon, dernière reine de Hongrie après Mohacz, l'Isabelle, est forcée de faire un plus long séjour dans le château de Soimosh, auquel elle va prêter toute la puissance de son charme et du romantisme qui l'entoure, et qui est de nature à nous intriguer nous-mêmes aujourd'hui. Notre imagination la voit, les nuits d'été ou dans la brume d'automne, en longue robe blanche, promenant sur les balcons déserts son voile de jeune veuve, la souplesse de sa diplomatie fine, la mélancolie de sa jeunesse inassouvie... ses amours, ses rêves. Devant elle, le paysage s'étend magnifique : à ses pieds, en serpentant mollement, le paisible fleuve où elle pouvait se mirer comme dans une glace ; tout autour, les cimes rocheuses ; et, d'un côté, la plaine d'où menaçait la force musulmane...

Aujourd'hui encore, ces ruines impressionnent par leur élégante silhouette et, surtout, par leur incomparable force d'évocation. Mais c'est tout ce qu'on peut attendre d'elles. En tirer utilement parti, selon l'esprit pratique auquel certains ont pu penser, il ne faut pas y songer. Ce serait les profaner, ces magnifiques ruines, sans un appréciable profit, vu l'accès difficile qui les rend inabordables. Telles quelles, cependant, elles peuvent encore remplir une mission. Elles ennoblissent, aristocratisent la nature.



*La vallée du Murès vue du château de Soimosh. — Au premier plan, M. Bocou.*



*L'arrivée des Roumains d'Amérique à la gare de Bucarest.*

## LES FÊTES DE L'UNION ROUMAINE

par ROBERT DE BEAUPLAN



*M. Sever Bocu,  
organisateur des fêtes.*

J'ai assisté, au mois de mai de cette année, aux grandes fêtes de l'Union roumaine. Pendant ces quelques jours inoubliables, j'ai vu un peuple entier dans l'exaltation de la joie.

Mais peut-être ce mot d'exaltation est-il impropre. Le paysan roumain, principal élément des masses innombrables que cette occasion avait rassemblées, est, comme tous les terriens du reste, assez peu démonstratif. Sur ces mâles visages bruns que le vent sec de la montagne a durcis, que le soleil brûlant des plaines a hâlés, les sentiments ne s'extériorisent guère. La joie ne se traduit pas par

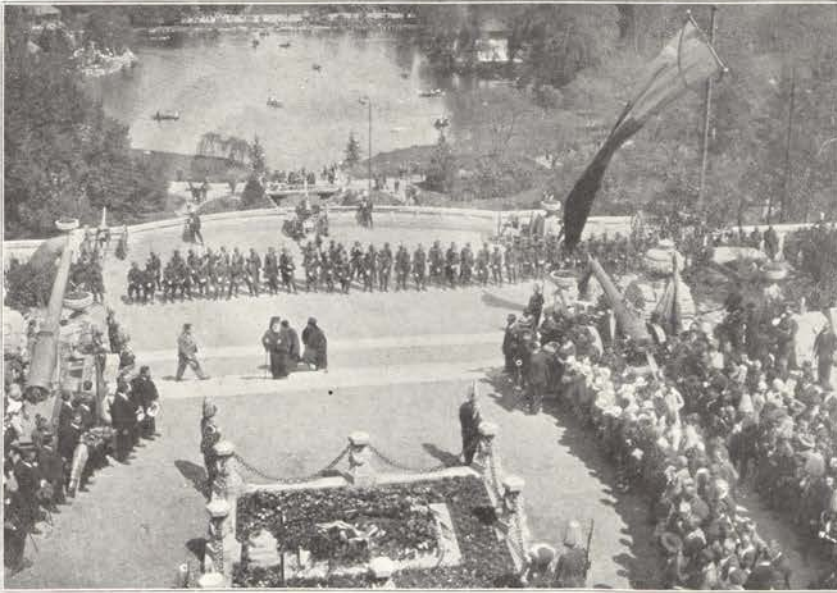
des cris ou des démonstrations bruyantes. Lorsqu'elle se manifeste par des danses ou des chants, ce sont, selon la coutume immémoriale, des danses ordonnées et pleines de noblesse, des chants souvent mélancoliques, comme il est naturel de la part de populations qui ont été pendant si longtemps opprimées. Ce qui m'a frappé plutôt, chez le paysan roumain, c'est une sorte de fierté patriotique qui illuminait le regard et, dans les défilés, redressait les statures. Que savaient-ils, tous ces simples parmi lesquels on compte encore tant d'illettrés, du grand événement qui se célébrait? A peu près ceci, sans doute: que la Roumanie, pendant tant de siècles mutilée ou asservie, avait enfin récupéré

son unité territoriale et ethnique et inauguré l'ère de son indépendance nationale. Ils n'en demandaient pas plus, dans leur sûr instinct, pour mettre leur cœur à l'unisson des destinées glorieuses du pays.

Mais nous autres, venus en témoins et en commentateurs, nous voulions



*Danses paysannes devant l'Athénée.*



*Cérémonie au tombeau du Soldat inconnu, dans le parc Carol.*

comprendre davantage et démêler les raisons profondes qui justifiaient cette liesse. Pour cela, il nous fallait faire un retour sur le passé et nous rappeler l'histoire de la Roumanie, — l'admirable et dramatique histoire de ce peuple, faite d'une longue suite de souffrances, d'humiliations, de batailles, et d'où émergent, triomphantes et radieuses, trois dates : 1599, 1918, 1929.

Le vaste territoire qui s'étend au sud-est de l'Europe, entre le Danube, la Tisa, le Dniéper et la mer Noire, largement ouvert aux grandes migrations barbares ou aux entreprises des conquérants qui ont suivi, a été, pendant des millénaires, le théâtre de sanglantes luttes. Mais l'existence en son centre de la formidable forteresse naturelle, formée par le massif des Alpes transylvaines aux forêts immenses, a toujours préservé d'une destruction totale la population autochtone de rudes paysans qui disparaissait pendant un temps, puis, la tourmente passée, s'affirmait à nouveau vivace, prolifique, indétruisible.

Les historiens latins ont décrit avec assez de détails les mœurs des anciens Daces qui habitaient le bassin inférieur du Danube, aux portes de l'Empire, et que soumièrent les légions. Comme en Gaule, vainqueurs et vaincus se fondirent rapidement pour former un peuple nouveau dont la langue dérive directement du latin tandis que ses mœurs et le costume national sont nettement d'origine dace. Et, sans doute, ce trait commun explique-t-il, par une lointaine affinité, la sympathie des Roumains pour la France, l'autre sœur latine...

Puis déferlèrent les invasions, que l'Empire en décadence n'était plus en mesure de refouler : les Huns, les Avars, les Slaves, les Tartares, les Mongols apportèrent avec eux les ravages et la destruction, suivis des conquérants turcs, des dominateurs hongrois. Comme si cela ne suffisait pas, une guerre intestine opposait entre elles les familles féodales régnant sur le pays.

Pourtant, à la fin du seizième siècle, un homme surgit : le voïvode de Valachie, Michel le Brave. Le premier, il osa proclamer que les Carpathes ne pouvaient séparer des frères de même race et se fit couronner roi de tous les Roumains, à Alba-Julia, en 1599. L'assassinat eut raison de lui. De nouveau, pendant deux siècles, ce furent l'oppression et la servitude. Au nord, le Hongrois s'était installé en maître redouté dans la Transylvanie et le Banat ; à l'est, les Habsbourg de Vienne avaient fini par s'attribuer la Bukovine ; les tsars russes s'étaient octroyés, à l'ouest, la Bessarabie ; au sud, le Turc prolongeait en Valachie et en Moldavie sa domination chancelante.

Mais la grande pensée nationale du voïvode Michel s'était transmise de génération en génération. Aux échos de la révolution française de 1848, l'âme roumaine s'éveillait : aujourd'hui encore on vénère la mémoire des patriotes transylvains Horia, Cloșca et Crisan, martyrs de la répression hongroise. Grâce à Napoléon III, au lendemain de la guerre de Crimée, le traité de Paris de 1856 consacrait l'indépendance des principautés de Moldavie et de Valachie, sous la suzeraineté dominale de la Turquie. Deux ans plus tard, le colonel Alexandre Jean Couza était élu successivement prince de Moldavie, puis de Valachie. A la

Petite Roumanie née à la vie moderne, il fallait, pour l'arracher aux intrigues et aux compétitions qui la déchiraient, une dynastie. On la demanda à une branche cadette des Hohenzollern. Deux guerres encore : celle de 1878, où la Roumanie sauve la Russie à Plevna, se fait reconnaître par les puissances, mais se voit frustrée de la Bessarabie, qui devait lui revenir ; celle de 1913, — la seconde guerre balkanique, — qui accroît légèrement son territoire en Dobroudja. Entretemps, en Transylvanie, une opposition méthodique, tenace, audacieuse s'était organisée : ceux qui la dirigeaient portaient jusqu'à la tribune de Budapest les revendications roumaines, osant même en appeler au vieux François-Joseph. Ces irrédentistes ne nommaient Jules Maniu, l'actuel président du Conseil, Alexandre Văida-Voievod, l'actuel ministre de l'Intérieur.

Enfin, la guerre mondiale. Le Hohenzollern qui est sur le trône meurt lentement de la neutralité qu'il a consentie à l'intérêt national. Son successeur pousse plus loin l'abnégation : il fait cause commune avec les Alliés contre les puissances centrales. C'est pour attirer sur son pays l'invasion et son cortège de souffrances, l'accablement de la défaite. Et soudain, la victoire libératrice, réalisant d'un seul coup miraculeux toutes les aspirations. Mais l'artisan de cette grande œuvre ne lui survit que juste assez pour mesurer l'étendue des sacrifices dont elle a été payée. Toute une économie

compromise est à relever. Les partis sont en lutte les uns contre les autres. Un pénible épisode trouble l'ordre dynastique et remet le fardeau de la couronne à un enfant de six ans...

Ce petit roi Michel, au sourire précocement grave, c'est lui dont j'ai vu le portrait à toutes les vitrines de Bucarest, dans l'encadrement des couleurs nationales ; lui que j'ai entendu acclamer par des foules respectueusement familières, qu'une habitude de simplicité démocratique laissait approcher jusqu'au marchepied de sa voiture de gala ou jusqu'à la tribune encourtinée de velours rouge et d'or d'où il regardait défilier ses troupes. Les ovations allaient aussi, auprès de lui, à celle que les Roumains n'ont pas cessé d'appeler « notre reine », la reine rayonnante de beauté et de bonté, la concilière persuasive sans laquelle Ferdinand eût peut-être hésité devant sa tâche, l'invincible espérance des heures de désespérance, l'infirmière sublime des champs de bataille et des lazarets de contagieux, la consolatrice de toutes les afflictions, l'amie charitable penchée sur toutes les douleurs, la reine Marie que ses blanches voiles de deuil semblent parer d'une auréole plus auguste encore. Cette veuve et ce petit-fils confondus dans la ferveur de la piété populaire : expressif symbole de la Roumanie nouvelle où la gloire d'hier, chèrement acquise, sert de gage aux promesses de demain !

Sans doute, depuis le mémorable 10 mai 1876 où le parlement proclama l'indépendance de la Roumanie, ce jour, choisi comme date de la fête nationale, est-il traditionnellement célébré ; mais, cette année, les cérémonies commémoratives et les réjouissances se sont poursuivies pendant deux semaines avec un exceptionnel éclat, car, ce qu'elles fêtaient, c'était le dixième anniversaire de la naissance de la Grande-Roumanie.

Un calendrier strict eût exigé que ces fêtes eussent lieu cinq mois plus



*La Reine Marie, le Roi Michel et la princesse mère se rendant au défilé.*



Phot. Wide World.

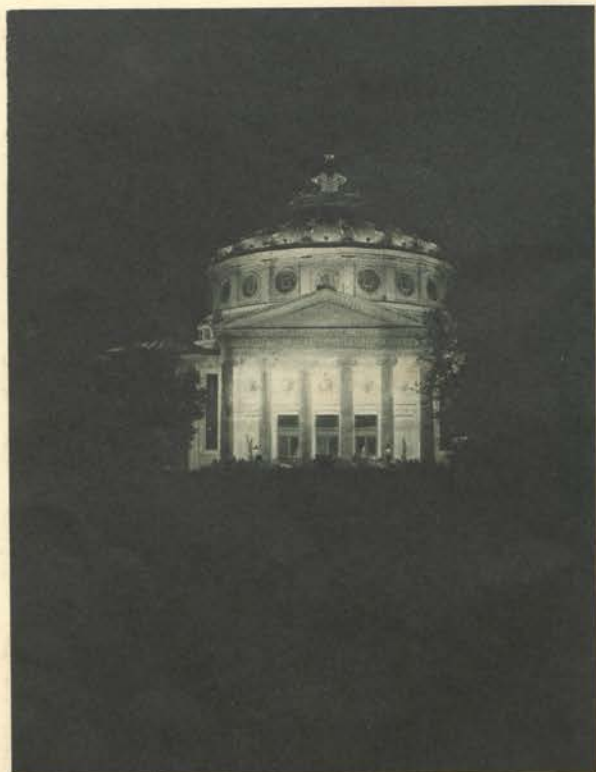
*Dans la cour du château de Cotroceni, la famille royale passe devant les drapeaux qui sont être remplacés par des emblèmes neufs.*



Phot. Royal Bucarest.

*Le prince régent Nicolas remettant un nouveau drapeau à un officier.*

LE DERNIER HOMMAGE AUX DRAPEAUX DE LA GUERRE



*Le théâtre Athénée et les pylônes lumineux provisoirement dressés sur la place.*



*Le Cercle militaire où était installée l'exposition d'art et de tissus roumains.*  
LES ILLUMINATIONS DE BUCAREST LE SOIR DU 10 MAI



*La cérémonie sur les champs de bataille de Marasheshti.*



*La famille royale visitant la foire.*

tôt, puisque c'est le 18 novembre 1918, en pleine révolution austro-hongroise, que l'Assemblée nationale des Roumains de Bukovine vota à l'unanimité le retour à la mère patrie, et le 1<sup>er</sup> décembre — le jour même où le roi Ferdinand, escorté du général Berthelot, faisait dans sa capitale une triomphale rentrée — que la grande Assemblée nationale pour la Transylvanie et le Banat, convoquée à Alba-Julia, dans la citadelle toujours frémissante du souvenir de Michel le Brave, proclamait dans un indescriptible enthousiasme, aux acclamations de plus de cent mille personnes accourues sur les hauts plateaux, la réunion définitive de toutes les terres roumaines. Quant à la Bessarabie, elle avait profité du chaos de la révolution bolchevique pour anticiper audacieusement sur les probabilités de la victoire et, dès le 9 avril 1918, décidé de lier son sort à celui de ses frères de race dont un rapt injuste la tenait séparée depuis plus de cent ans. Sous l'étendard bleu, jaune, rouge se trouvaient désormais groupés, pour la première fois, 16.700.000 Roumains, couvrant près de 300.000 kilomètres carrés. La Petite Roumanie d'avant guerre avait triplé.

On conçoit les sentiments qu'un pareil anniversaire pouvait susciter et l'impatience dans laquelle sa commémoration décennale était attendue. A la fin de l'année dernière, toutefois, le pays traversait une crise de politique intérieure qui absorbait ses préoccupations. Ce n'est qu'au printemps de cette année, sous un gouvernement à la stabilité assise, que les fêtes ont pu enfin se dérouler avec une ampleur magnifique et une signification accrue : ce qu'elles ont attesté, ce n'est pas, en effet, seulement l'unification des frontières, mais, dans la plénitude du sens, l'union des esprits et des cœurs autant que des territoires.

Il faut renoncer à décrire dans leur détail, tant elles se sont multipliées, toutes les cérémonies, toutes les manifestations qui ont rempli ces journées mémorables et dont l'actif ministre du Banat, M. Sèvere Bocou, avait, de la plus heureuse façon, réglé l'ordonnance. Un jour de recueillement prélu : celui de l'hommage aux héros, marqué dans tout le royaume par des services religieux. A Bucarest, l'office eut pour autel le tombeau du Soldat inconnu, à l'extrémité de ce parc Carol aux harmonieuses perspectives, devant le musée de l'Armée récemment créé où l'on peut parcourir en quelques instants, de Trajan à Ferdinand I<sup>er</sup>, tout le cycle des gloires nationales. Mais la famille royale, la régence et le gouvernement, pour donner plus de sens encore à leur participation, s'étaient rendus sur le champ de bataille de Marasesti, où les troupes roumaines, au moment le plus tragique de la grande guerre, avaient réussi, en août 1917, à barrer au maréchal Mackensen



Le prince régent Nicolas assistant au défilé.

la route de Jassy et d'Odessa et à sauver le dernier lambeau du sol moldave.

L'aube ensoleillée du 10 mai fut saluée de vingt et un coups de canon, et c'est encore un service religieux, célébré à l'église du Patriarcat, qui réunit pour la première fois de la journée la famille royale, les autorités de l'Etat et les chefs des corps constitués. Pendant ce temps, l'armée se massait le long des rues et autour des places, du Patriarcat à la chaussée Jianu, où des tribunes avaient été dressées. Le cortège officiel s'y rendit, entre la double haie des soldats au port d'arme et de la foule vibrante, et le défilé commença : grands blessés auxquels avait été réservé l'honneur d'ouvrir la marche, anciens combattants, boy-scouts saluant à la romaine, élèves des écoles militaires, troupes de toutes les armes à la fière et martiale allure passèrent tour à tour devant le prince régent Nicolas, immobile sur son cheval blanc. L'instant le plus émouvant fut sans doute celui où défilèrent les drapeaux flambant neufs et les étendards glorieux et déchiquetés des régiments de la guerre, qu'ils ont remplacés. Ces drapeaux héroïques n'étaient plus, en effet, que des loques. La veille, dans la cour de la chapelle du château royal de Cotroceni, un suprême hommage leur avait été rendu et le prince régent avait remis aux colonels des régiments les emblèmes neufs. Une dernière fois les drapeaux de la guerre, dressant en un faisceau compact la forêt de leurs hampes dénudées, recueillaient les ovations de la foule avant d'aller prendre leur glorieuse retraite sous les voûtes du musée militaire, auprès des étendards historiques des princes moldaves ou valaques et de tous les autres drapeaux turcs, hongrois, autrichiens enlevés à l'ennemi au cours de luttes séculaires.

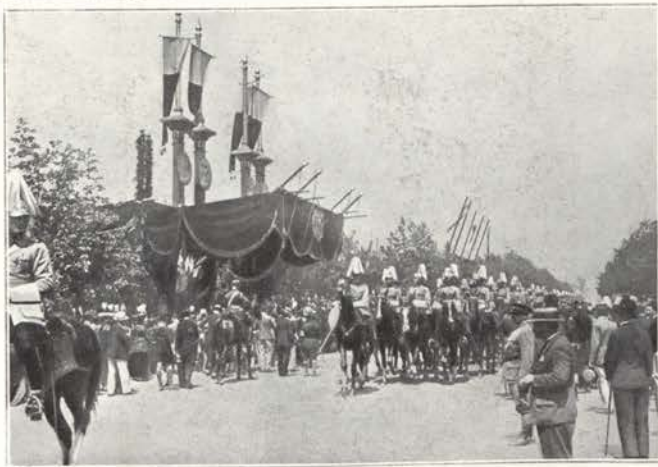
Le programme des fêtes nous conduisit encore à une exposition d'art et de tissus nationaux, d'une richesse et d'un goût ravissant, organisée par M<sup>me</sup> Bocou dans les salons du Cercle militaire et qui fut comme une apothéose de l'habileté et du travail de la femme roumaine, gardienne du foyer ; à une exposition d'art roumain au parc Carol, réunissant les œuvres des artistes les plus appréciés ; au théâtre national et aux arènes, pour la représentation d'un « poème ethnographique musical » de M. Tiberius Brediceanu, restitution pittoresque et prodigieusement érudite des danses, des chants, des divertissements propres à chaque province roumaine, exécutée par les paysans eux-mêmes en costume régional : M. Brediceanu a passé trente ans de patientes recherches à recueillir sur place les éléments de sa minutieuse et difficile documentation, et c'est un monument véritablement unique qu'il a élevé à la gloire de son pays.

Et nous entendîmes d'autres *Te Deum*, nous assistâmes à la pose de la première pierre de la cathédrale de l'Union, qui doit éterniser le souvenir de ces journées, à l'ouverture de la foire populaire de Moshi, extraordinairement expressive dans l'exubérance de sa couleur locale et le grouillement de sa foule, à une séance solennelle de cette Académie roumaine où siègent tant de littérateurs et de savants appréciés du monde entier, à un festival du grand violoniste roumain Georges Enesco dans la salle de l'Athénée, à une visite à la curieuse exposition d'estampes et de gravures anciennes sur la Transylvanie, aux Archives de l'Etat, — et il faut en omettre. Deux faits, toutefois, sont à relever, car ils éclairent sous leur vrai jour ces diverses manifestations : le premier, c'est le geste émouvant des deux cents Roumains d'Amérique qui, à leurs frais, ont traversé l'Atlantique et l'Europe pour



La famille royale dans la tribune d'honneur dressée sur la Chaussée.





*Le défilé des gardes.*

s'associer à la grandiose commémoration nationale. On les a accueillis comme ils le méritaient ; ils ont parcouru la ville avec leurs drapeaux, partout acclamés sur leur passage, et la reine Marie a tenu à les recevoir tous ensemble, en audience, en son palais de Cotroceni. L'autre fait, plus significatif encore, c'est que tous les partis ont spontanément conclu une trêve afin que les « fêtes de l'Union » réalisent effectivement une participation unanime, et l'on a pu voir les leaders de l'opposition — M. Vintila Bratiano, M. Duca ou le général Averesco — oublier les querelles de la veille, ou même du lendemain, et leur rancœur personnelle, pour se solidariser avec leurs adversaires du gouvernement.

Mais les fêtes de Bucarest, à peine terminées, ont repris avec une magnificence plus grande encore, si cela est possible, à Alba-Julia, et, en tout cas, avec une portée politique qu'elles n'avaient pas ailleurs. Car Alba-Julia n'est pas seulement la capitale de la Transylvanie, à laquelle se rattachent tant de souvenirs d'histoire : c'est aussi le lieu où, le 6 mai 1928, se réunissait la grande assemblée du parti national-paysan que le gouvernement libéral n'avait pas osé interdire, et à l'issue de laquelle on vit des centaines de milliers de paysans, animés d'un indescriptible enthousiasme, s'armer de fourches ou de bâtons quand ils n'avaient pas de fusils et entreprendre une « marche sur Bucarest » qui aurait été aussi irrésistible que la marche des fascistes sur Rome. La sagesse et la pondération de leur chef les arrêterent en chemin, avec la certitude que le geste avait été compris et qu'il porterait ses fruits. De fait, quelques mois plus tard, la régence appelait au pouvoir ce chef, qui n'est autre que le président du Conseil d'aujourd'hui, M. Maniu.

La glorification d'une victoire politique récente se mêlait donc, à Alba-Julia, à tous les autres souvenirs. De tous les points du territoire une foule innombrable était accourue, poussée par l'élan de sa foi dans les destinées du pays et par ses sentiments de loyalisme à l'égard de ceux à qui le soin en est désormais remis. Ils étaient tous là, en costume national, les représentants de la Bukovine comme ceux du Banat et de la Bessarabie, frater-

nellement mêlés aux Transylvains de Cluj, de Sibiu, de Brasov, comme aux Vieux-Roumains de Craïova, de Bucarest ou de Jassy. Les uns étaient venus en cars démodés ou en autos branlantes, les autres à cheval ou à pied, le plus grand nombre en trains spéciaux formés de wagons à bestiaux. Combien étaient-ils ? Deux cent mille, trois cent mille peut-être, faisant naïvement éclater leur allégresse et confondant dans leurs acclamations le jeune roi Michel, la reine Marie, la famille royale, les régents et les ministres du nouveau gouvernement national-paysan qui, depuis qu'il a été appelé au pouvoir par l'irrésistible volonté populaire, a entrepris la régénération politique et économique du royaume.

Comme à Bucarest, les journées d'Alba-Julia commencèrent par une imposante cérémonie religieuse, dans la basilique de style byzantin, nouvellement construite, aux dorures rutilantes. Entouré de tout le clergé, le patriarche-régent, S. S. Miron Cristea retraça l'histoire du peuple roumain en mettant en lumière le rôle prépondérant joué par l'Eglise dans son émancipation. Le cortège se rendit ensuite dans la salle illustre où fut proclamée l'Union, en 1918. Des plaques commémoratives y avaient été apposées. Tour à tour, le haut-régent du royaume, M. Buzdugan, et M. Maniu exaltèrent, en de vibrants discours, l'âme roumaine à travers les siècles. Enfin se déroula une revue comme il fut peu souvent donné d'en contempler.

Devant les tribunes dressées pour le roi Michel, la famille royale et les personnages officiels, devant la foule aussi, pressée en rangs compacts et transportée d'enthousiasme, défilèrent les vétérans de 1878, les étudiants de Jassy avec leur drapeau rouge, ceux de Bucarest avec leur drapeau bleu, ceux de Cluj avec leur drapeau jaune que leur avaient envoyé, en 1894, les jeunes filles de Sibiu dans l'attente du jour où les trois emblèmes — le rouge, le bleu et le jaune —



*Le défilé des vétérans.*

reconstitueraient côte à côte les couleurs nationales. Puis venaient les délégations d'anciens combattants de la grande guerre, les cohortes des paysans des différents districts redevenus libres, aux costumes si pittoresques,

des bataillons alertes d'étudiants et d'étudiantes des universités régionales, des députations de l'ancien royaume, tous marchant d'un pas cadencé, sous le clair soleil de mai, aux sons entraînants d'une musique martiale, saluant militairement ou à la romaine.

Un autre cortège suivit : cortège historique, d'un puissant intérêt évocateur, présentant aux masses paysannes, en expressif raccourci, toutes les étapes de la civilisation roumaine, depuis les pâtres daces, avec leurs troupeaux, et les légions naires de Rome, jusqu'aux soldats de Plevna et à ceux, tout proches, de la grande guerre.

Enfin, le défilé fut clôturé par les troupes de l'armée actuelle, troupes de toutes armes, stationnées en Transylvanie, mais recrutées dans tout le royaume, à l'effectif d'une division environ, que présenta le prince régent Nicolas, assisté du ministre de la Guerre, le général Cihoski : troupes à la magnifique allure qui laissèrent à tous la plus vive impression.

Un banquet, où M. Cicio Pop, le vénéré président de la Chambre qui joua un tel rôle dans la formation de la Grande-Roumanie, prit la parole, réunit les personnalités officielles, tandis que, sur le terrain même de la revue, dans la liesse de ce jour unique, festoyait jusqu'au déclin du soleil l'immense foule.

Quelques mois ont passé depuis les fêtes de l'Union. Leur écho s'est assoupi. La Roumanie s'est remise au travail, mais on sent que, dans cette prise de contact étroite avec l'âme du pays, ceux qui le gouvernement ont puisé comme une ardeur de régénération et de réformes utiles. C'est que l'avènement



*Le défilé des nouveaux drapeaux.*



*Danses paysannes exécutées dans le théâtre en plein air du parc Carol, sous la direction de M. Brediceano.*

du cabinet national-paysan n'a pas été un simple changement ministériel : il a marqué le point de départ d'une Roumanie nouvelle.

Depuis quinze ans, à quelques brèves interruptions près, motivées par des circonstances particulières et sans lendemain, la Roumanie était dirigée par un parti — le parti libéral — et par une famille : celle des Bratiano. On pouvait avoir l'illusion que cet état de choses était selon le vœu du pays : l'absolutisme était déguisé sous des formes parlementaires et l'art de gouverner consistait à « corriger » avec plus ou moins d'habileté ou de violence l'expression du suffrage universel ; la suppression des libertés publiques, l'établissement de la censure et de l'état de siège faisaient le reste.

La caractéristique de ce régime était une centralisation à outrance ; la réforme administrative accomplie en 1925 par Jean Bratiano avait eu pour

effet de faire gouverner exclusivement de la capitale un pays agrandi, vivant dans des conditions beaucoup plus complexes qu'avant la guerre, sans tenir suffisamment compte des besoins des administrés, des lois ou des usages des différentes régions.

Cependant, le retour des provinces transylvaines à la mère patrie jetait

dans la vie publique de la Roumanie des hommes au patriotisme ardent, — n'avaient-ils pas lutté naguère contre le joug hongrois, au péril de leur liberté et de leur vie ?

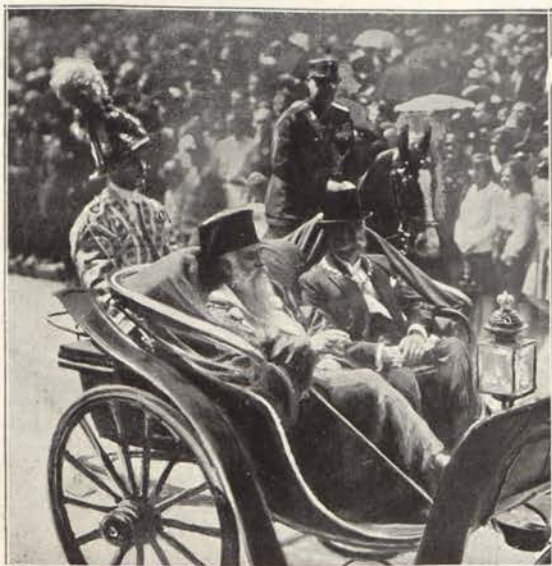
— d'une haute culture intellectuelle et morale, d'une expérience politique consommée, qui considéraient comme néfastes et illégales les méthodes gouvernementales en pratique. Ils formèrent le parti dit national. D'autre part, l'élément rural représente 85 % de la population roumaine. Au moment de la révolution russe, le roi Ferdinand,

par une admirable intuition, avait compris que le seul moyen de préserver son royaume de la contagion communiste était de partager les terres entre les paysans. Mais les nouveaux propriétaires avaient du même coup acquis le droit de contrôler les affaires de l'Etat. Une communauté d'ambitions légitimes fit fusionner le parti paysan et le parti national. Ce fut le parti national-paysan. Le jour où il fut constitué, avec M. Jules Maniu à sa tête, il devint évident que, tôt ou tard, le pouvoir lui appartiendrait, parce que l'immense majorité de la nation avait placé en lui sa confiance. Les libéraux, sentant le danger, lui proposèrent à plusieurs reprises une collaboration. M. Maniu eut la sagesse de refuser : « Nous attendrons dix ans s'il le faut, répondait-il, mais nous gouvernerons seuls ! » Voilà pourquoi les irréductibles d'Alba-Julia connaissent aujourd'hui leur apothéose. Le chef de l'ancien parti paysan — ce curieux Joan Mihalache, paysan lui-même qui ne quitte jamais son costume national, petit homme au teint basané, à l'épaisse chevelure noire, aux yeux de feu, à l'éloquence ardente galvanisant les masses, autodidacte surprenant auquel aucune nuance de la langue française n'est étrangère — est devenu, comme ministre de l'Agriculture et des Domaines, le principal collaborateur de M. Maniu, et leur alliance est l'image du présent régime.

C'est une tâche lourde que le nouveau gouvernement a entreprise. L'héri-



*Spectatrices.*



*Les régents se rendant à la Chaussée.*



Phot. Wide World.

*La famille royale parcourant la foire le jour de l'inauguration.*

Dé gauche à droite : M. Maniu, président du Conseil, la princesse Héana, le roi, la princesse Hélène, mère du roi, la reine Elisabeth de Grèce, le prince Nicolas, le roi Georges de Grèce. Au premier plan, le maire de Bucarest et, derrière lui, de profil, la reine Marie.



Phot. Royal.

*En présence du roi Michel, le maire de Bucarest coupe le ruban symbolique à l'entrée de la foire.*

L'INAUGURATION DE LA « MOSHI » : GRANDE FOIRE ANNUELLE DE BUCAREST



*Trompettes de l'armée romaine.*



*Armée et canons d'Avram Sancou.*



*Bergers et leurs troupeaux.*



*Soldats d'Etienne le Grand.*



*Trompettes d'Etienne le Grand.*

AUX FÊTES DE L'UNION, A ALBA-JULIA : LE DÉFILÉ HISTORIQUE

*Photographies Royal Bucarest.*



*La pose de la première pierre de la cathédrale de l'Union, en présence de la famille royale.*

tage qu'il trouvait n'était pas toujours enviable. De fâcheuses habitudes s'étaient introduites dans l'administration. La situation économique pâtissait des mauvaises récoltes. On alla d'abord au plus urgent, qui était la stabilisation du leu. Le ministre des Finances, M. Popovici, mena à bien l'opération grâce au concours des banques françaises. Cependant, à l'intérieur, le premier soin de M. Maniu avait été de revenir avec loyauté à un ordre strictement constitutionnel, par la suppression des contraintes et par des élections libres. Ces élections ont été, pour le parti national-paysan, un éclatant plébiscite qui a permis d'envisager sans témérité la réalisation méthodique d'un programme de longue haleine.

A la base de ce programme, il y a le respect intangible de l'unité du royaume, sans aucun séparatisme provincial ni régionalisme politique : un seul parlement, une seule armée, une seule direction des services publics comme la justice, la police, les postes, les chemins de fer, l'instruction publique, la gestion économique et financière, bref, une seule volonté dans l'Etat ; mais cette unité n'empêche point une décentralisation administrative et une autonomie budgétaire locale attribuée aux communes, aux villes, aux départements et aux huit sections régionales qui seront créées. Certaines provinces, comme la Transylvanie, le Banat, la Bukovine, la Bessarabie, possédaient d'ailleurs depuis de longues années, sous la domination étrangère, ces privilèges dont elles appréciaient les bienfaits, qu'elles entendent non seulement conserver pour elles-mêmes, mais encore étendre au resté du pays. Dans le domaine économique et financier, le gouvernement actuel, se différenciant profondément de celui qu'il a remplacé, est le partisan de la liberté et de l'introduction du capital étranger sur la base de l'égalité de traitement avec les capitaux roumains. La Roumanie possède d'immenses richesses en plaines d'une fertilité remarquable, en vignobles, en vergers, en forêts, en mines, en pétroles, en sel, qui ont besoin de capitaux et de main-d'œuvre. M. Maniu veut intéresser les étrangers à l'exploitation rationnelle du sol et du sous-sol et il a déjà préparé toute une série de projets de loi destinés à asseoir sur des bases nouvelles la production agricole du pays. La collaboration des masses populaires et de l'opinion publique à l'œuvre du gouvernement est un fait jusqu'à ce jour nouveau dans l'histoire politique roumaine. L'harmonie règne aujourd'hui entre gouvernants et gouvernés. L'autorité n'use point de moyens coercitifs et la popularité du gouvernement, qui n'a rien de commun avec la démagogie,

l'aide à poursuivre dans l'ordre et avec assurance l'ensemble de ces réformes, sans tenir compte d'obstacles que ne sauraient lui opposer efficacement des adversaires réduits en nombre et privés de contact intime avec l'opinion publique.

Est-il besoin de dire que le gouvernement actuel n'a rien modifié à la politique étrangère de la Roumanie? En ce qui concerne, par exemple, le



*Arrivée à Alba-Iulia du Roi Michel et du prince régent.*



*Les délégations étrangères à Alba-Iulia. (A gauche, le général Nollet.)*

maintien de la Petite Entente, les hommes au pouvoir fournissent par leur passé même les meilleures garanties. M. Jules Maniu appartient à une famille qui, depuis six générations, a toujours lutté contre la domination austro-hongroise. C'est lui qui, en 1895, était, à l'Université de Budapest, le président de l'Association politique des Roumains, Serbes et Slovaques ; lui qui, en 1905, fonda le club parlementaire des minorités avec la collaboration de M. Stefan C. Pop, aujourd'hui président de la Chambre, du docteur Alexandre Vaïda-Voëvod et de M. A. Vlad, auxquels il a confié respectivement dans son ministère le portefeuille de l'Intérieur et celui des Cultes et des Beaux-Arts ; lors de la Conférence de la paix, en 1918-1919, c'est encore M. Vaïda-Voëvod, à cette époque président du Conseil et ministre des Affaires étrangères, qui vint à Paris défendre les intérêts des Etats nouvellement créés, en accord étroit avec MM. Benès et Trumbitch.

Les sympathies du nouveau ministère à l'égard de la France ne sont pas moins certaines. Elles correspondent à la pensée profonde du pays. C'est un étonnement et une fierté pour un Français qui voyage en Roumanie de constater combien notre langue et notre culture y tiennent une place prépondérante. Les plus luxueuses boutiques de Bucarest sont des librairies françaises. Nation latine, c'est en France que la Roumanie vient chercher son aliment intellectuel et moral, ce qui n'est pas sans irriter parfois les Italiens, qui ne comprennent point que Rome ne soit pas la capitale naturelle de la latinité. Nos professeurs, nos savants, nos littérateurs, par des cours publics, par des tournées de conférences, entretiennent cette fraternité des deux peuples. Dès qu'il eut pris possession de son poste, notre nouveau ministre en Roumanie,



*Jeunes filles des provinces récupérées défilant à Alba-Julia.*

M. Gabriel Puaux, s'est attiré aussitôt toutes les sympathies parce qu'il a fait une conférence sur l'amitié franco-roumaine. Le nom du général Berthelot, qui réorganisa l'armée roumaine, est prononcé avec une sorte de piété et il suffit d'avoir entendu les acclamations qui, à Alba-Julia, saluèrent à leur passage les membres de la mission militaire française, le général Nollet et le général Pellegrin, pour être fixé sur les sentiments des Roumains à notre égard.

Sans doute les Transylvains n'ont-ils pas, au cours de la grande guerre, partagé les souffrances de leurs frères de race. Ils étaient, malgré eux, de l'autre côté de la frontière. Il serait injuste de leur reprocher, car ils ont connu les mêmes angoisses patriotiques. Par la fermeté de leur attitude, ils ont couru des risques qui les honorent. Ce n'est pas leur faute si l'oppression hongroise leur imposait la culture germanique. Ils cherchent à rattraper le temps perdu. M. Maniu — j'ai pu m'en rendre compte lors de l'audience qu'il a bien voulu m'accorder — comprend parfaitement le français, mais il

hésite encore, par une sorte de scrupule d'élégance, à le parler ; on m'a dit, toutefois, qu'il dérobaît chaque jour à ses absorbantes occupations une heure ou deux pour se perfectionner dans l'usage de notre langue, et cela même n'est-il pas touchant ?

La France n'a donc rien à appréhender du changement qui s'est produit dans le gouvernement roumain. Elle reste le pays vers lequel se tendent les esprits et les cœurs. Mais un Roumain me disait finement : « Nous allons sans cesse en France : quel dommage, pourtant, que Bucarest soit plus loin de Paris que Paris de Bucarest ! » Tout ce qui pourra contribuer à raccourcir cette distance doit être encouragé. C'est le vœu qu'ont certainement formulé tous les Français — pas assez nombreux, malheureusement — qui ont eu le plaisir d'assister aux belles fêtes de l'Union roumaine.

ROBERT DE BEAUPLAN.



*Alba-Julia : la famille royale se rendant à la revue et traversant le champ de manœuvres.*

# LES RELATIONS FERROVIAIRES FRANCE-ROUMANIE

## PAR L'ORIENT-EXPRESS (1)

Aujourd'hui, tout le monde voyage plus ou moins, celui-ci par nécessité, celui-là pour son agrément. Chacun de nous a le désir de voir du pays et veut changer d'horizon, apercevoir de nouveaux visages. Par exemple, l'automobile et l'aéroplane n'offrent pas encore le charme du *sleeping*, où, sans souci du vent qui se lève ou du pneu qui érève, nous avons la certitude d'arriver rapidement à destination, à l'heure fixée par l'indicateur. Le rail est encore le plus court chemin d'un point à un autre, le plus agréable et le plus pratique. Nulle crainte de panne avec les puissantes locomotives, aucun tourment au sujet du moteur et, sans le secours d'un parachute, le voyageur descend du train aussi frais et dispose qu'il y est monté, le wagon-lit permettant le sommeil réparateur.

D'autre part, il est encore des touristes qui se plaisent à la contemplation possible des sites pittoresques, des jolis paysages dans la vallée, des montagnes, des fleuves, des forêts verdoyantes ou des cimes neigeuses apparaissant soudain au tournant de la voie ou au sortir d'un long tunnel. Tout le monde n'a pas la folie de la vitesse qui lance sur les routes l'automobiliste, les yeux rivés sur son compteur horo-kilométrique, avec la seule préoccupation d'éviter la torpédo venant en sens inverse, elle aussi, à cent à l'heure...

La Compagnie française des chemins de fer de

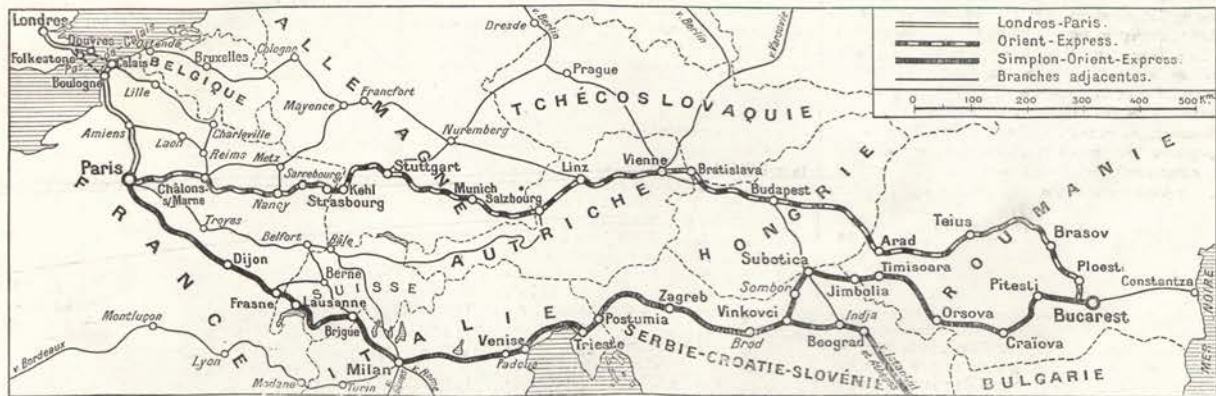
(1) Par l'Orient-Express : de Paris à Bucarest via Strasbourg, Stuttgart, Munich, Salzbourg, Vienne, Budapest ; les mardis, jeudis, samedis ; départ Paris-Est le mardi à 19 h. 50, arrivée à Bucarest le jeudi à 19 heures.  
Prix du billet : 1.452 fr. 75. Suppl. wagon-lit : 781 fr. 60. Total : 2.234 fr. 35.

l'Est, dont l'organisation des Services internationaux est universellement connue, relie la France à l'Europe centrale par cinq lignes : 1° Suisse-Arlberg-Vienne ; 2° Suisse-Italie ; 3° Suisse-Autriche ; 4° Grand-Duché de Luxembourg-Palatinat-Sarre-Pays rhénans ; 5° Allemagne du Sud et Tchécoslovaquie.

Gare de l'Est, l'Orient-Express est formé. Dans quelques minutes, il va partir, traverser une partie de la France, la Bavière, l'Autriche, la Hongrie et, enfin, la Roumanie. Confortablement installé dans votre compartiment, il vous tarde d'entendre le sifflet du départ. De Paris à Bucarest, que de fois le paysage changera d'aspect ! Quel beau parcours à travers l'Europe centrale, que de visions différentes vont se succéder avec la vitesse d'un film pour notre enchantement ! Le rapide fuit à toute vapeur dans les plaines de Champagne où s'évoquent les souvenirs de la guerre, comme ici en Lorraine. La frontière d'hier est reportée à présent au delà de Strasbourg, capitale de l'Alsace reconquise, et voici la cathédrale dont la flèche unique pointe vers le ciel de France retrouvée.

Le Rhin est vite franchi, les Vosges profilent encore au loin leur ligne bleue, et déjà l'Orient-Express s'élance le long de la Forêt-Noire où, entre les croupes boisées et l'escarpement intérieur du Jura allemand, la Souabe offre l'heureuse diversion de plateaux et plaines d'une rare fertilité. Nous entrons dans le Wurtemberg, saluant au passage l'ombre errante de Schiller, autour de la *Karlsruhe* de Stuttgart, où le grand poète fit un séjour à l'école militaire. Le train poursuit sa course échevelée comme s'il avait hâte d'atteindre Munich, capitale

de la Bavière et grand centre artistique. Durant l'arrêt, il convient de goûter sa bière, plus réputée que ses musées, et, suivant que l'on aime ou déteste la peinture moderne, on parle du style munichois qui a ses partisans et ses adversaires, également acharnés. Le trajet continue : plaines, collines, vallées riantes et ombreuses, forêts, et les Alpes, aux ramifications si étendues, sont ici de nature calcaire. L'ensemble du massif qui tombe en un versant abrupt sur la Salzach, creusant une vallée profonde et très pittoresque, nous montre Salzbourg, ville et place forte, autrefois capitale d'une principauté ecclésiastique. Vienne, dont la société rivalisait avec la société de Paris, est toujours une ville accueillante, aimable et souriante. La ville où la valse est née, la valse chère à nos aînés, la ville où Mozart fit, enfant, ses débuts de virtuose à la Cour, Vienne est loin derrière nous. Voici la Hongrie, pays des magnats, dont saint Etienne fut roi. Sa capitale, Budapest, formée de deux villes réunies, Bude et Pest, a de bien belles places et de curieux boulevards sur le Danube, le beau Danube bleu, large ici de 400 mètres. Enfin, après la traversée de la Transylvanie, l'Orient-Express stoppe à Bucarest, but du voyage. Et c'est la Roumanie, la Grande Roumanie qui s'ouvre à nous, avec son charme prenant de sour latine au sourire si doux. Pays agricole, grenier de céréales pour l'Europe centrale, pays artiste, aux curieuses coutumes régionales, aux costumes nationaux si originaux, aux légendes admirables, la Roumanie, peuplée de monastères, est aussi la nation guerrière qui a subi l'invasion et combattu vaillamment pour assurer son indépendance, et l'a bien gagnée.



## PAR LE SIMPLON-ORIENT-EXPRESS (1)

Si tous les chemins mènent à Rome, tous conduisent également en Roumanie. Mais rien n'est curieux à observer comme l'indécision de certains voyageurs. Ils savent bien où ils veulent aller, s'ils hésitent sur l'itinéraire à prendre. Tel qui fixe son choix sur l'Orient-Express au départ, reviendra, s'il lui en prend fantaisie, par le Simplon-Orient-Express, ou vice versa, ne serait-ce que pour connaître les deux réseaux et se décider, en toute connaissance de cause, pour l'un ou l'autre au prochain voyage.

Il va de soi que le trajet par le sud de l'Europe a un aspect différent du chemin plus au nord, et la meilleure manière de voyager est encore de voir tout ce qu'il est possible de regarder en cours de route, en prenant une direction à l'aller et une autre au retour. Mais, ici, c'est une question très délicate à traiter, chacun de nous ayant ses préférences marquées. Au temps où les grands boulevards, à Paris, avaient leurs fidèles qui ne se considéreraient vraiment chez eux qu'entre la Madeleine et la rue Drouot, qu'il ne fallait jamais dépasser si l'on tenait à être un pur boulevardier, il est reconnu que certains de ces aimables flâneurs n'ont jamais changé de trottoir. Les boulevardiers de jadis ont disparu, et, de nos

jours, on se déplace plus volontiers, on va de capitale en capitale, on parcourt l'Europe en tous sens pour le plaisir de circuler. Il est vrai que les grands voyages sont singulièrement facilités par les rapides de luxe, où l'on trouve un confort merveilleux et imprévu de nos devanciers.

Composé de voitures-lits et d'un wagon-restaurant, le Simplon-Orient-Express a le rare avantage d'offrir des cabines de 1<sup>re</sup> classe (à une place) et des cabines de 2<sup>e</sup> classe sur tout son parcours. Il assure des relations quotidiennes entre Londres, Paris, Beograd, Bucarest, Sofia, Athènes, Istanbul ; des relations trihebdomadaires pour Angora ; des relations quadrihebdomadaires pour Alep ; des relations bihebdomadaires pour Tripoli, Beyrouth, Jérusalem, Le Caire et la vallée du Nil ; des relations hebdomadaires pour Rayak.

A la ligne principale se rattachent les lignes adjacentes Ostende-Istanbul, via Bruxelles, Cologne, Frankfurt, Vienne et Budapest ; Budapest-Istanbul, via Beograd, Sofia ; Vienne-Athènes, via Beograd, Iris, Salonique.

Le Simplon-Orient-Express correspond en outre à l'aller et au retour avec un train direct Bordeaux, Lyon, Turin, Milan.

Depuis le 15 mai 1929, sur tout son parcours, le train européen par excellence comprend non seulement en 1<sup>re</sup> classe, mais aussi en seconde classe, des wagons-lits. Par la France, par la Suisse, par l'Italie, par la Yougoslavie, aller en Roumanie est un voyage merveilleux à tous égards.

Le Simplon-Orient-Express traverse la Bourgogne à toute allure pour gagner la rive nord du beau lac Léman et, par le tunnel du Simplon, aborder le lac Majeur, dont il côtoie la partie la plus pittoresque. Quel ravissement vous saisit en présence des lacs italiens dont la splendeur est une pure merveille de la nature parmi tous les trésors de beauté que nous offre la péninsule ! Et voici Venise, la perle de l'Adriatique, l'unique Venise ! Trieste apparaît moins charmante, certes, que la cité vénitienne, mais intéressante comme tête de ligne des grandes voies maritimes qui desservent l'Istrie, la Dalmatie, l'Albanie et la Grèce. Aujourd'hui, à travers le Carso d'Istrie, de Trieste, la voie rejoint la frontière italienne à Postumia, où l'on voit les immenses grottes, et pénètre dans un pays nouveau pour le tourisme occidental.

Et voici Zagreb, en Croatie, et Vinkovci, du royaume des Serbes, Croates et Slovènes. A Jimbolia, nous entrons en Roumanie. Le fameux défilé des Portes de Fer est franchi, les Alpes de Transylvanie montrent leurs cimes, et nous arrivons en ces régions où les traditions sont conservées, où les populations rurales demeurent fidèles à leurs costumes et à leurs coutumes. Et nous saluons Bucarest, la capitale de la Roumanie, et la Grande Roumanie, où règne à présent, sous la tutelle d'un conseil de régence, le plus jeune souverain de la vieille Europe, un roi de cinq ans, déjà autoritaire, mais si charmant petit monarque.

EMILE D'ARNAVILLE.

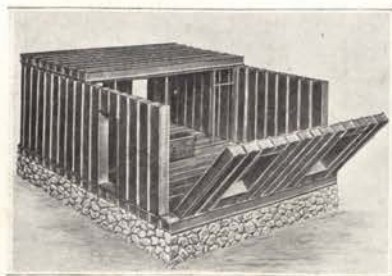
(1) Par le Simplon-Orient-Express : de Paris à Bucarest via Dijon, Milan, Venise, Trieste, Vinkovce.  
Prix du billet : 1<sup>re</sup> classe... 1.322 90  
Suppl. wagon-lit... 767 15  
Total... 2.090 05  
Départ de la gare P.-L.M. tous les jours : Paris, à 20 h. 50 ; arrivée à Bucarest le surlendemain à 6 h. 10.



Usines de la Société des Constructions multicellulaires.

## LES MAISONS MÉTALLIQUES MULTICELLULAIRES

L'esprit roumain a d'indéniables et multiples affinités avec l'esprit français qui les font se retrouver maintes et maintes fois dans le domaine sans frontières de la pensée humaine. Même idéal, même conception de la vie, semblables aspirations dans l'ordre sentimental, pareilles tendances au raffinement intellectuel, autant de liens invisibles entre les deux peuples issus de la grande race latine. Les limites conventionnelles qui divisent les nations, les obstacles naturels qui séparent les pays sur la carte,



Une maison multicellulaire.

les distances réelles entre deux capitales n'ont aucune influence quand, par delà les montagnes, les fleuves et les mers, de communes origines les rapprochent et veulent qu'ils fraternisent plus d'une fois dans un même élan de cœur et d'âme. Si la France a toujours affectionné la Roumanie comme une sœur, la cadette a sans cesse témoigné de son attachement à son aînée. Parmi les sympathies roumaines acquises définitivement, ne peut-on citer des poètes comme Hélène Vacaresco et la Comtesse de Noailles, des artistes comme le regretté de Max, des savants comme Nicolas Tesla, des chercheurs comme Popp, originaire de Transylvanie, et des novateurs comme Henri Coanda ? Les uns et les autres apportent le fruit de leurs méditations et le résultat de leurs travaux qui font honneur aux lettres et à la science françaises, sous l'égide desquelles ils viennent se placer spontanément. Les uns et les autres offrent le concours de leur lumineuse intelligence et la participation de leur volonté créatrice vite admises pour le triomphe de l'idée émise. Ingénieur, doué d'une féconde et remarquable imagination, Henri Coanda, fils de l'ancien président du Conseil de Roumanie, le général Constantin Coanda, après avoir compté parmi les précurseurs de l'aviation au temps de Louis Blériot et fait la guerre sous nos drapeaux, s'est voué tout entier à la recherche des solutions du grave problème de l'habitation, un des plus graves problèmes sociaux. Tous les gouvernements en ont le souci, tous les particuliers s'en préoccupent, si elle occupe tous les constructeurs en Europe. Architectes et entrepreneurs font appel à la science des ingénieurs, et locataires et propriétaires se tournent vers les législateurs en quête de la trouvaille heureuse qui mettra fin à une crise n'ayant que trop duré. En France, la loi Loucheur apparaît comme la synthèse des desiderata exprimés de tous côtés, et un premier achèvement vers la réalisation de ses vœux par l'aide qu'elle apporte aux initiatives privées et l'encouragement aux recherches des techniciens les plus éprouvés. Enfin, l'opinion

publique se rassure en voyant l'essor que prend la construction abandonnée pendant, et même après, le conflit mondial et reprise avec la plus grande activité dans les grandes villes, sinon dans les centres moins surpeuplés. Il s'agit de savoir comment loger tous les habitants dont le nombre s'accroît de jour en jour d'une population flottante, considérable par l'exode de nombreux étrangers venant se fixer pour un temps indéfini dans nos cités si accueillantes, et c'est bien une œuvre philanthropique, cette édification sans cesse croissante d'habitations à bon marché, quand la vie augmente de jour en jour.

M. Henri Coanda, directeur général de la « Société anonyme des Constructions multicellulaires », où il retrouve Louis Blériot, vice-président du conseil d'administration, a pris un brevet pour son nouveau procédé dont *L'Illustration* du 30 mars 1929 a déjà souligné le vif intérêt, commenté par de multiples revues techniques en France et à l'étranger.

L'idée initiale de la multicellulaire est basée sur le système de la confection rapide dans la construction; si, dans l'industrie du vêtement, la confection en série permet à chacun de trouver sur l'heure le complet à sa taille sans attendre le bon vouloir d'un tailleur aux prix inabordable. De plus, elle assure l'élégance, la solidité, le confort, le bon marché dans l'édification des immeubles prévus par la loi nouvelle.

Créée pour l'exploitation du brevet H. Coanda, la « Société des Constructions multicellulaires » fabrique chaque jour, à Saint-Denis, des demeures modernes, agréables, saines, insonores, isolantes des variations de la température, à l'abri de l'incendie, facilement montables et essentiellement résistantes.

Le principe est le suivant : emmagasiner le maximum d'air dans les parois pour avoir un minimum de poids de matières premières. Les murs entiers de la maison, y compris portes et fenêtres, sont faits en usine, en tubes d'acier rectangulaires, complètement terminés, enduits du revêtement de pierre à l'extérieur, plâtrés à l'intérieur et peints. L'édification de la maison est une question d'heures pour l'assemblage très rapide des pameaux sur le chantier.

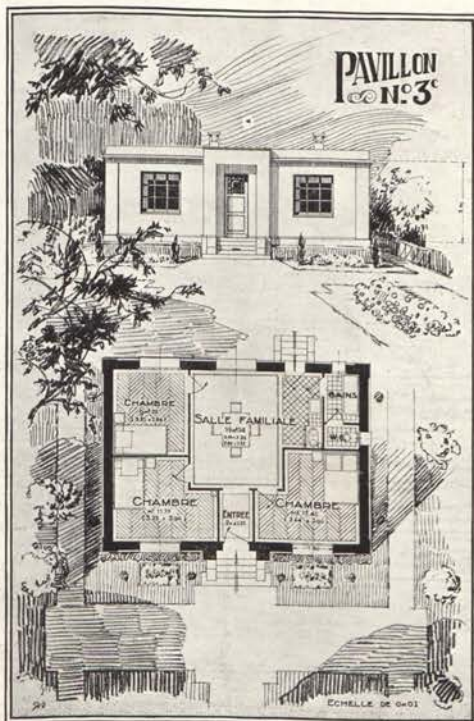
Voici le modèle de pavillon type Loucheur 3 C. conforme à la loi du 13 juillet 1928, créé pour les Offices publics H. B. M. (habitations à bon marché) à titre de spécimen, en vue de la construction en grande série, à partir du printemps prochain. La « Société des Constructions multicellulaires » a été retenue hors classe au concours organisé à l'Hôtel de Ville par l'Association des bénéficiaires de la loi Loucheur et a obtenu le grand diplôme d'honneur et deux médailles d'or à Nice pour le projet Coanda et J. Dupré présenté par M. Boulanger, architecte. *L'Habitation-Transport*, qui est une société H.B.M. de la T.C.R.P., a commandé une première série de 1.000 pavillons de ce type Loucheur 3 C. Les firmes allemandes Mannesmann frères et Bernerhütte, d'autres encore ont commencé la construction de maisons métalliques suivant le système Henri Coanda.

Deux problèmes de la vie sociale et industrielle trouvent ici leur dou-

ble solution : le ralentissement de la production métallurgique et le chômage.

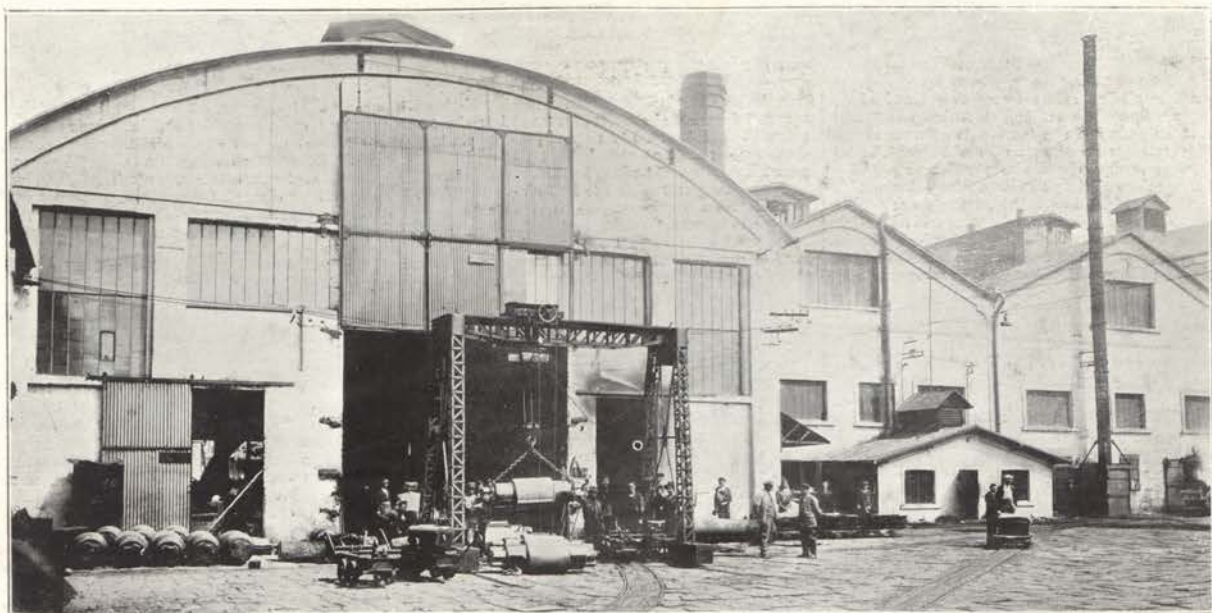
Expliquons-nous. La diminution de l'armement, la diminution des navires de guerre, les voies ferrées partout réalisées, les ponts en béton armé remplaçant les ponts métalliques amoindrissent sensiblement le travail métallurgique. Les Comités des Forges dans chaque pays ont créé des organisations dites O. T. U. A. (Offices techniques de l'utilisation de l'acier) pour trouver à ce métal de nouveaux débouchés. Conséquence évidente, ces offices poussent à la construction de maisons métalliques. C'est en Allemagne et en Angleterre que se pose surtout la question du chômage. Les organisations qui s'occupent de constructions n'en souffrent pas et ne sauraient être désorganisées par une industrie nouvelle dont l'ampleur va nécessiter une main-d'œuvre considérable. Trouver le matériau nouveau qui n'augmente pas le prix de la matière première des constructions normales, telle aura été l'innovation du procédé Henri Coanda. Il suffit de jeter les yeux sur les illustrations de cette page pour se rendre compte de la valeur de cette invention qui fait honneur au génie roumain, en secondant l'effort français pour résoudre le problème de l'habitation à bon marché coquette, confortable, solide, durable et esthétique en sa simplicité. L'esprit roumain a de mystérieuses affinités avec l'esprit français.

E. D'A.



Relevé et plan d'un pavillon multicellulaire dit « type Loucheur n° 3 C ».





Laminoir de tôle des usines « Titan ».

## LES USINES METALLURGIQUES RÉUNIES

TITAN, NADRAG, CALAN, S. A.

Les Usines Métallurgiques Réunies Titan, Nadrag, Calan occupent une place de premier rang dans l'importante industrie métallurgique de la Grande-Roumanie.

Constituée légalement en 1924 au capital de 300 millions de lei entièrement versé et avec des réserves d'environ 100 millions de lei, possédant de puissantes usines dotées d'un outillage industriel des plus perfectionnés, cette Société a pu, dès la première année de son fonctionnement, donner des résultats extrêmement satisfaisants et constants.

Comme l'indique d'ailleurs sa dénomination, elle administre plusieurs usines dont elle est propriétaire absolue.

Voici, dans un succinct exposé, quelles sont les usines, les installations de la Société et les produits fabriqués.

### L'USINE CALAN

L'usine Calan est située dans le département de Hunedoara, région minière de Transylvanie. Les terrains sur lesquels elle s'étend couvrent une surface de 151 hectares 33 ares. Elle est située à la gare de Calan et se compose de :

a) Un haut fourneau d'une capacité de 120 tonnes de fonte par jour;

b) Une fonderie avec une production annuelle de 5.000 tonnes d'articles de fonte tels que chaudières, plaques de poêles, poêles, accessoires de machines, tubes, etc.

Elle possède de même à :

### TELIUC

dans la même région, des mines de fer reliées à l'usine de Calan par une voie ferrée étroite, d'une longueur de 18 kilomètres, propriété de la Société. De cette façon, le minerai extrait des mines de fer de Teluic est traité au haut fourneau et employé à l'usine même comme matière première.

### L'USINE FERDINAND

L'usine Ferdinand est située à la gare de Ferdinand, département de Severin. Les terrains de la fabrique s'étendent sur une surface de 216 hectares 92 ares. Sur ces terrains sont construits :

a) Deux fours Siemens-Martin pour le procédé aux ribbons, chauffés au gaz de générateur, d'une capacité de production de 30.000 tonnes de lingots d'acier par an; les matières premières qu'on y emploie sont la fonte et les déchets de fer et de

tôle provenant, en majorité, de la fabrication des laminoirs de la Société;

b) Un laminoir pour billettes, lingots d'acier, larges, avec une capacité de 20.000 tonnes par an;

c) Un laminoir pour fer feuillard, fer façonné, fil machine et fer commercial en général, avec une production annuelle de 30.000 tonnes;

d) Un laminoir qui produit de la tôle noire depuis 3 millimètres jusqu'à 4 millimètres, avec une production annuelle de 10.000 tonnes;

e) Un atelier à galvaniser et plomber les tôles, avec une production annuelle de 10.000 tonnes;

f) Une fabrique de briques réfractaires pour les propres besoins des usines.

### L'USINE NADRAG

est située dans le département de Severin, près de

la gare Gavojdia. Les terrains de la fabrique couvrent une surface de 92 hectares 6 ares sur lesquels sont construits :

a) Les laminoirs produisant de la tôle mince noire depuis 1 millimètre jusqu'à 2 millimètres, d'une capacité de 15.000 tonnes par an;

b) L'atelier à galvaniser la tôle noire, d'une capacité de production de 15.000 tonnes par an;

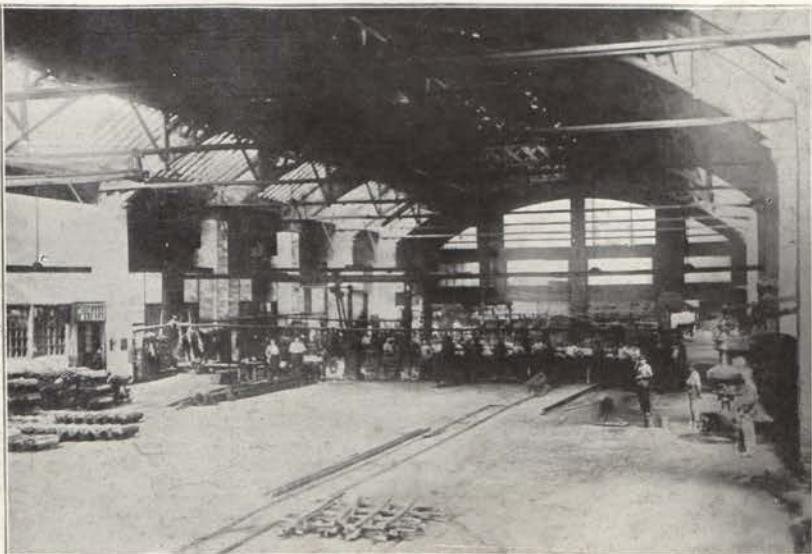
c) Une fabrique d'articles en tôle, tels que chaudières, poêles, etc.

### L'USINE TITAN

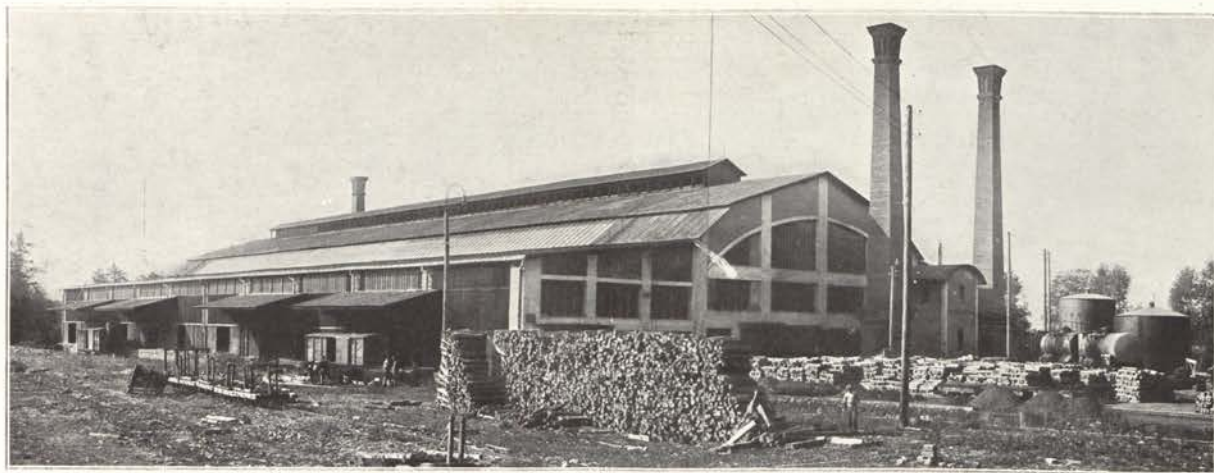
A Galatz, sur les quais du Danube, se trouve une usine importante de la Société : l'usine Titan.

Cette usine se compose de trois fabriques :

a) Le laminoir de tôle noire mince, ayant une



Laminoir de fer des usines « Ferdinand ».



Les usines « Ferdinand ».

production annuelle de 20.000 tonnes de tôle depuis 2 millimètres jusqu'à 5 millimètres;

b) La fabrique à galvaniser et à plomber la tôle noire, avec une production annuelle d'environ 15.000 tonnes;

c) La fabrique de clous, fils de fer, rivets, etc.

**FORCE MOTRICE**

La force motrice est produite :

A « Ferdinand » par des chutes d'eau fournissant environ 3.000 CV et par un moteur Diesel de 1.000 CV. En outre, on procède actuellement à l'installation d'une nouvelle locomobile à vapeur de 700 CV et de nouvelles forces hydrauliques de 5.000 CV.

A « Titan » et « Calan » par des moteurs Diesel qui fournissent au total environ 2.500 CV.

A « Nadrag » par des machines à vapeur qui fournissent au total environ 1.500 CV et par des chutes d'eau fournissant environ 300 CV.

Si la Société Usines Métallurgiques Réunies Titan, Nadrag, Calan est de formation récente, il n'en est pas de même des usines qui la composent. Celles-ci sont de création ancienne avec une activité remarquable dans le passé, tant au point de vue de la production qu'à celui de la vente des produits.

Ainsi, l'usine Calan et les mines de Teline existent depuis l'année 1871, l'usine Ferdinand depuis le commencement de l'année 1800 et, jusqu'à la constitution de la Société, elles faisaient partie du groupe Rimamurany-Salgo-Tarjaner Eisenwerke, ayant son siège à Budapest. L'usine Nadrag existe depuis le commencement de l'année 1850 et faisait partie du groupe Steg (Resita). L'usine Titan était la propriété du groupe Chrissoveloni-Ausnit et est en fonctionnement depuis l'année 1919.

Le développement de l'entreprise ressort du tableau ci-dessous, établi d'après les bilans des années respectives.

**LE PERSONNEL**

Il va de soi qu'une organisation d'une telle envergure réclame un personnel administratif et technique tout aussi considérable.

Ces usines emploient environ 3.000 ouvriers.

Dans un désir de faire de ce nombreux personnel un facteur de collaboration attaché à l'activité de l'entreprise, la Société a fait tous les efforts pour l'œuvre d'assistance tant au point de vue moral que matériel. C'est ainsi que sont tenues à la disposition des ouvriers 300 maisons, propriété de la Société, et 172 hectares 62 ares de terre et de jardins.

De même, pour faciliter l'approvisionnement des ouvriers en objets nécessaires à l'existence à des prix modiques, elle a créé, près de chaque usine, des magasins d'approvisionnement.

La vente des produits a été transmise, de commun accord avec les Usines et Domaines de Resita, à la Société « Socomet », Bucarest, Calea Victoriei 51, et à Galatz, rue Portului, 25, qui a été créée spécialement dans ce but. Tous les produits trouvent des

débouchés dans l'intérieur du pays. Les poêles (en fonte) et diverses pièces de fonte pour le commerce sont exportés de temps à autre dans les Etats successeurs.

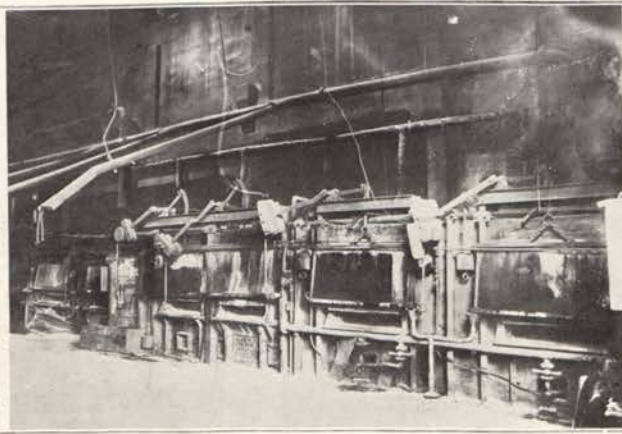
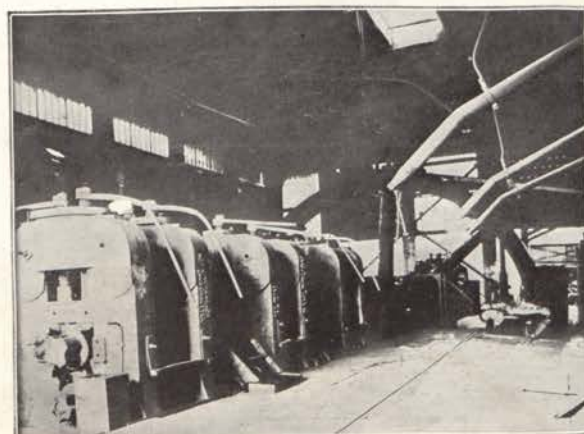
**L'INDUSTRIE FORESTIÈRE DE NADRAG**

est contrôlée par les Usines Métallurgiques Réunies Titan, Nadrag, Calan, qui possèdent la plus grande partie de ses actions. Son siège central se trouve également à Bucarest, rue Clemenceau, 3. Le fonds social se monte à 32.500.000 lei. Les réserves et le fonds d'amortissement à 5.488.553 lei.

Le domaine forestier de cette Société s'étend sur les communes Nadrag, Crivina, Idiocara, Criciova et Gavojdia sur une surface de 11.309 hectares. Dans la forêt se trouvent des hêtres, des épicéas et des cerisiers, tilleuls, frênes, etc.

Pour l'exploitation forestière, il existe une voie ferrée industrielle d'une longueur de 24 kilomètres qui sert de ligne de raccourcement entre Gavojdia et Nadrag et une voie ferrée d'une longueur de 25 kilomètres qui conduit aux exploitations forestières. Il y a aussi une voie alternative qui sert spécialement à découper les matériaux en hêtre.

	1924	1925	1926	1927	1928
Fonds social . . . . .	150.000.000	150.000.000	284.000.000	300.000.000	300.000.000
Investissements . . . . .	71.081.315	139.332.556	222.900.727	111.015.632	334.445.947
Stock de matériaux . . . . .	93.037.446	101.651.709	171.342.866	87.696.549	240.628.329
Bénéfice net . . . . .	20.235.306	30.310.916	59.130.667	61.962.670	61.911.193
Fonds de réserves et d'amortissement	2.013.809	12.940.866	29.106.060	50.944.427	89.622.535
Dividende . . . . .	10 %	15 %	15 %	15 %	15 %



Laminoin de tôle des usines « Titan ».



Les usines « Lujani ».

## L'INDUSTRIE SUCRIÈRE EN ROUMANIE

Les débuts de l'industrie sucrière en Roumanie, depuis 1876 jusqu'à la guerre mondiale, ont été particulièrement difficiles. Les crises de production, dues aux récoltes périodiquement déficitaires de la betterave, alternant avec les crises de consommation rendaient précaire l'existence de ces usines qui jouissaient pourtant, dans la plus large mesure, des avantages accordés par l'Etat aux industries nationales.

La guerre désorganisa complètement cette branche de l'industrie roumaine, et le pays, réduit à importer cet aliment de première nécessité, devint pour quelques années le tributaire de l'étranger, dans des conditions de change extrêmement onéreuses.

A partir de 1920, malgré la perturbation produite dans la culture de la betterave par le morcellement de la grande propriété passée aux mains des paysans, l'industrie sucrière s'est ressaisie. De grands capitaux furent investis dans des installations modernes, la culture de la betterave devint de jour en jour plus systématique et, en huit années seulement, malgré la crise de numéraire et de crédit, les fabriques, grâce à des prodiges d'énergie, parvinrent à porter cette industrie à un niveau égal à celui de l'étranger.

Voici les noms des fabriques et raffineries roumaines, outillées selon les méthodes techniques les plus modernes et qui produisent annuellement environ 150.000 tonnes de sucre. Il en résulte que la consommation intérieure est entièrement couverte et qu'il reste, en outre, une quantité de 30.000 à 40.000 tonnes disponibles pour l'exportation.

1. FABRICA DE ZAHAR, S. A., Arad. — Capital social : 150.000.000 de lei ; force motrice : 1.500 CV ; capacité de travail : 650 tonnes de betterave en 24 heures ; 500 ouvriers pendant la campagne.
2. FABRICA DE ZAHAR BOD, S. A., Bod, près de Brasov. — Capital social : 250.000.000 de lei ; force motrice : 2.000 CV ; capacité de travail : 1.700 tonnes de betterave en 24 heures ; 2.000 ouvriers pendant la campagne.
3. CHITILA-BUCARESTI, S. A. pour la fabrication du sucre, Chitila. — Capital social : 52.000.000 de lei ; force motrice : 1.400 CV ; capacité de travail : 700 tonnes ; 700 ouvriers.
4. DANUBIANA, S. A. R., siège social à Bucarest, capital : 750.000.000 de lei, possédant trois fabriques :
  - a) Une fabrique et raffinerie à Girugiu. — Force motrice : 6.400 CV ; capacité de travail : 1.750 tonnes de betterave ; 1.600 ouvriers ;
  - b) Une fabrique et raffinerie à Roman. — Force motrice : 4.470 CV ; capacité de travail : 2.000 tonnes de betterave ; 2.250 ouvriers ;
  - c) Une fabrique à Sascut. — Force motrice : 975 CV ; capacité de travail : 700 tonnes de betterave ; 680 ouvriers.
5. ITCANI, S. A., Fabrica de Zahar, Iteani (Bucovine). — Force motrice : 550 CV ; capacité de travail : 600 tonnes ; 680 ouvriers.
6. LUJANI, S. A. Sucrière, Bucarest. — Capital actions : 500.000.000 de lei entièrement versé ;

usine pour la fabrication de sucre cristallisé et raffiné, à 15 kilomètres de Cernauti ; capacité de travail : 900 tonnes de betterave par jour.

7. JUCICA, S. A. Sucrière, Jucica-veche (Cernauti). — Capital actions : 25.000.000 de lei entièrement versé ; capacité de travail : 1.600 tonnes de betterave par jour.
8. CRISCIATIC, S. A. R. pour l'Industrie du Sucre, Bucarest. — Capital actions : 100.000.000 de lei entièrement versé ; usines situées au bord du Dniester, à 50 kilomètres de Cernauti ; installations pour la fabrication du sucre cristallisé et raffiné ; capacité de travail : 1.000 tonnes de betterave par jour.
9. RĂPICIENI, S. A. R. Fabrique et Raffinerie de sucre, Usines d'alcool, d'acide carbonique, Carrières, Scieries de bois, etc. — Capital actions : 200.000.000 de lei, réserves : 40.000.000 de lei entièrement versés ; capacité de travail : 1.200 tonnes de betterave par jour ; grandes étables pour l'élevage et l'engraissement des bestiaux.
10. FABRICA DE ZAHAR DIN TG. MURES SI IMPREJURIMI, S. A., Tg. Mures. — Capital social : 56.300.000 lei ; force motrice : 788 CV ; capacité de travail : 600 tonnes de betterave ; 1.000 ouvriers.
11. ZĂROJANI, S. A. pt. Industrii Agricole, Zărojeni (Bessarabie). — Capital social : 33.000.000 de lei ; force motrice : 515 CV ; capacité de travail : 600 tonnes de betterave ; 500 ouvriers.

Nous donnons ci-contre quelques dates significatives sur l'accroissement de la production de la consommation pendant ces dernières années.

Pour atteindre ce résultat, il a fallu créer un organisme chargé de coordonner la production et la consommation et d'assurer, par une politique réfléchie des transports, la distribution rationnelle du sucre sur tout le territoire du pays.

	Culture de la betterave en Ha.	Production de sucre en tonnes.	Consommation en tonnes.
1923-1924.....	46.400	73.660	73.000
1924-1925.....	55.000	93.750	86.970
1925-1926.....	64.000	110.000	106.350
1926-1927.....	84.000	148.700	108.960
1927-1928.....	71.000	139.500	111.000

A cet effet, les fabriques ont fondé l'Office de Vente du Sucre, dont les frais d'entretien ne rentrent pas dans le calcul du prix de revient du sucre, de sorte qu'il n'en résulte aucune charge supplémentaire pour le consommateur.

L'Office de Vente du Sucre est également l'organe central qui représente et engage les fabriques envers le gouvernement en ce qui concerne leur rapports aussi bien avec les consommateurs de sucre qu'avec les cultivateurs de betteraves.

A remarquer que les relations entre ces derniers et les fabriques ne sont pas celles qui existent entre des vendeurs et des acheteurs habituels et ont plutôt le caractère d'une véritable collaboration dont les cultivateurs retirent les plus grands avantages. En effet, vu qu'on leur fixe officiellement un prix minimum, ils n'ont aucun risque à supporter. D'autre part, en cas de hausse du prix du sucre ils en bénéficient presque exclusivement, en raison de l'échelle des primes qu'on leur accorde.

A la tête de l'Office de Vente du Sucre se trouve un comité de direction dont le président est M. Blank et dont le secrétaire général est M. A. L. Zissu. Le directeur administratif de l'Office est M. R. Brenner.

Il est à noter que l'outillage des raffineries roumaines leur permet en tout temps de doubler la production et que, même en comptant sur un accroissement constant annuel — fort peu probable d'ailleurs — de 5% de la consommation intérieure, celle-ci est entièrement couverte pour une période de trente ans.



Les usines « Crisciatic ».

# BANQUE DE CRÉDIT ROUMAIN

Société Anonyme Capital : 400 millions de lei entièrement versé. — Réserves 300 millions de lei

Siège Social : BUCAREST

Succursales : BRAILA, GALTI, CONSTANTA, CERNAUTY

Correspondants dans toutes les grandes villes du Pays et de l'Étranger

La Banque de Crédit Roumain, aujourd'hui l'une des toutes premières institutions de crédit de Roumanie, prend ses origines dans la Banque Jeschek et C<sup>ie</sup>, fondée en 1888, à Bucarest, comme commandite simple, par Th. Jeschek, auquel se joignit, en 1890, P. Chatiner.

La Banque Jeschek et C<sup>ie</sup> avait une succursale à Braïla, grand port voisin des embouchures du Danube, traitait les opérations courantes de banque et favorisait le commerce et l'exportation des céréales, principales richesses du pays à une époque où l'industrie roumaine, encore à ses débuts, n'avait pas mis en valeur les richesses du sous-sol, notamment le pétrole.

La bonne marche de ses affaires permit à la commandite, vers 1889, de consacrer plus particulièrement ses efforts à la création et au développement d'industries qui employaient les matières premières dont le sol roumain était si richement pourvu.

La Société pour l'Industrie Textile de Buhusi, la « Fabrique de Tricotages », l'Huilerie végétale « Phénix », etc., trouvèrent ainsi un appui efficace et confiant.

Élargissant son champ d'activité, la Banque se transforma, le 1<sup>er</sup> novembre 1904, en Société anonyme au capital de 5 millions de lei ou francs, sous la raison sociale « Banque de Crédit Roumain ».

En 1905, une nouvelle succursale fut ouverte à Constanta. Consacrée spécialement aux affaires de céréales en commission, elle enregistre d'excellents résultats au moment où le développement croissant des cultures favorise l'exportation des céréales, qui devient un des facteurs de la prospérité économique du pays.

En 1906, la Banque participe à un syndicat d'emprunt pour la ville de Bucarest. Avec le concours de capitaux étrangers, elle crée la première Société Roumaine de Forages.

En 1908, nouvelle extension des relations et des moyens d'action par fusion avec Dickin et C<sup>ie</sup>, qui

travaillaient à Bucarest et à Galati. La Banque dispose, à partir de ce moment, de succursales dans les principaux ports roumains : Braïla, Galati et Constanta, ce qui contribue largement au succès de l'institution.

En 1909, le capital est porté de 5 à 6 millions de lei, puis, en 1910, à 10 millions, entièrement versé.

Au 31 décembre de la même année, les réserves atteignent 1.552.000 lei, soit plus de 15 % du capital social.

En 1913, le capital est porté à 20 millions de lei. Les réserves représentent, à ce moment, 8.585.000 lei, soit 45 % du capital.

La guerre balkanique et la grande guerre eurent leur répercussion sur les affaires de la banque, qui cependant enregistra des résultats encore suffisamment intéressants pour pouvoir, d'une part, maintenir ses dividendes précédents et, d'autre part, renforcer ses réserves qui, à la veille de l'entrée en guerre de la Roumanie, atteignaient 60 % du montant du capital.

Limitée dans son activité pendant la guerre, la Banque reprend son essor à partir de 1920.

Son capital est porté alors à 70 millions, dont la majeure partie fut couverte dans le pays par souscription publique, le restant par un syndicat à la tête duquel se trouve la Banque de Paris et des Pays-Bas.

Actuellement le capital est de 400 millions de lei, les réserves 300 millions, soit 75 % du capital. Le Conseil d'administration est présidé par M. Jules Cambon, ambassadeur de France. Le directeur général de la Banque est M. Osear Kaufmann.

Par suite de cette augmentation de capital, les relations se sont intensifiées avec les centres industriels allemands.

Mais, fidèle à sa tradition, la Banque participe très activement dans plusieurs entreprises qui sont aujourd'hui au premier plan de la vie économique roumaine.

L'extension territoriale de la Roumanie favorise plus spécialement l'activité de la Banque et donne des possibilités nouvelles aux institutions de crédit.

L'accroissement de ses moyens propres, l'importance des avoirs que lui ont confiés ses clients nationaux et étrangers ont permis, en effet, à la Banque de Crédit Roumain de s'associer largement aux efforts exercés en vue d'assurer, en partie tout au moins, aux institutions roumaines le contrôle et la direction des entreprises dans les nouvelles provinces. Citons les suivantes : la Steaua Romana, Société anonyme pour l'industrie du pétrole ; la Société des Acieries et domaines de Resita, entreprise complexe où se concentre, pour ainsi dire, la grande industrie métallurgique, minière et mécanique du pays ; la Carpatina, Société pour l'industrie forestière ; la Société pour l'industrie textile de Buhusi, l'une des premières entreprises de l'industrie textile roumaine ; la Société Astra, fabrique de wagons et moteurs, participant activement à la reconstitution du matériel roulant des chemins de fer roumains.

Le bilan général de la Banque de Crédit Roumain, arrêté au 31 décembre 1928, se présente comme suit :

Dividendes : 1905, 4,5 % ; 1910, 10 % ; 1913, 12 % ; 1915, 11 % ; 1919, 8 % ; 1921, 12 % ; 1922, 15 % ; 1923, 15 % ; 1924, 15 % ; 1925, 15 % ; 1926, 19 % ; 1927, 18 % ; 1928, 18 %.

Fort de son passé, de sa situation actuelle, de son prestige dans le monde financier, la Banque de Crédit Roumain peut considérer l'avenir en pleine confiance. Dans les circonstances où elle se développe actuellement, pourvue de matières premières aussi abondantes que variées, riche de sources d'énergie importantes, la Roumanie est appelée à un essor considérable.

Prête à seconder tous les efforts pour la mise en valeur des richesses du pays, la Banque de Crédit Roumain trouvera, dans ce développement, des champs nouveaux d'activité féconde.

## BILAN AU 31 DÉCEMBRE 1928

ACTIF		PASSIF	
Caisse . . . . .	382.708.483	Capital . . . . .	200.000.000
Disponibilités à l'étranger . . . . .	237.686.369	Réserve . . . . .	160.000.000
<b>PORTEFEUILLE :</b>		Dette pour immeubles . . . . .	60.000.000
Titres officiels . . . . .	116.698.752	Dépôts . . . . .	1.083.238.311
Actions diverses . . . . .	26.929.021	Compte créditeur . . . . .	1.202.083.693
<b>PARTICIPATIONS ET COMPTES SYNDICAUX :</b>		<b>RÉESCOMPTE :</b>	
Participations industrielle et commerciale . . . . .	269.926.072	Réescompte à la Banque Nationale . . . . .	236.293.909
Consortium . . . . .	178.125.246	— en valeurs étrangères à l'étranger . . . . .	158.564.570
Escompte, avances sur traites . . . . .	678.518.889	— à la Caisse de pension des employés . . . . .	6.000.000
<b>AVANCES :</b>		— compte transitoire . . . . .	179.344.177
Sur traites . . . . .	339.423.235	<b>PROFITS :</b>	
Sur hypothèques . . . . .	84.080.256	Report de 1927 . . . . .	3.120.064
Sur marchandises . . . . .	59.486.521	Profit net 1928 . . . . .	65.500.987
Sur sessions et garanties . . . . .	160.436.507	<b>TOTAL . . . . .</b>	
<b>COMPTES COURANTS :</b>		<b>3.354.145.711</b>	
Débiteurs divers . . . . .	255.831.592		
Sociétés industrielles et assimilées . . . . .	485.791.877		
Immeubles . . . . .	80.043.885		
Inventaire . . . . .	6		
<b>TOTAL . . . . .</b>	<b>3.355.687.711</b>		

# LES CHEMINS DE FER ROUMAINS

par l'Ingénieur STAN VIDRIGHIN

Directeur-général des Chemins de fer roumains

Quelques mots concernant les chemins de fer roumains ; mais quelques mots d'entière sincérité.

Commençons par faire la constatation suivante : les chemins de fer roumains ont une très mauvaise renommée à l'étranger.

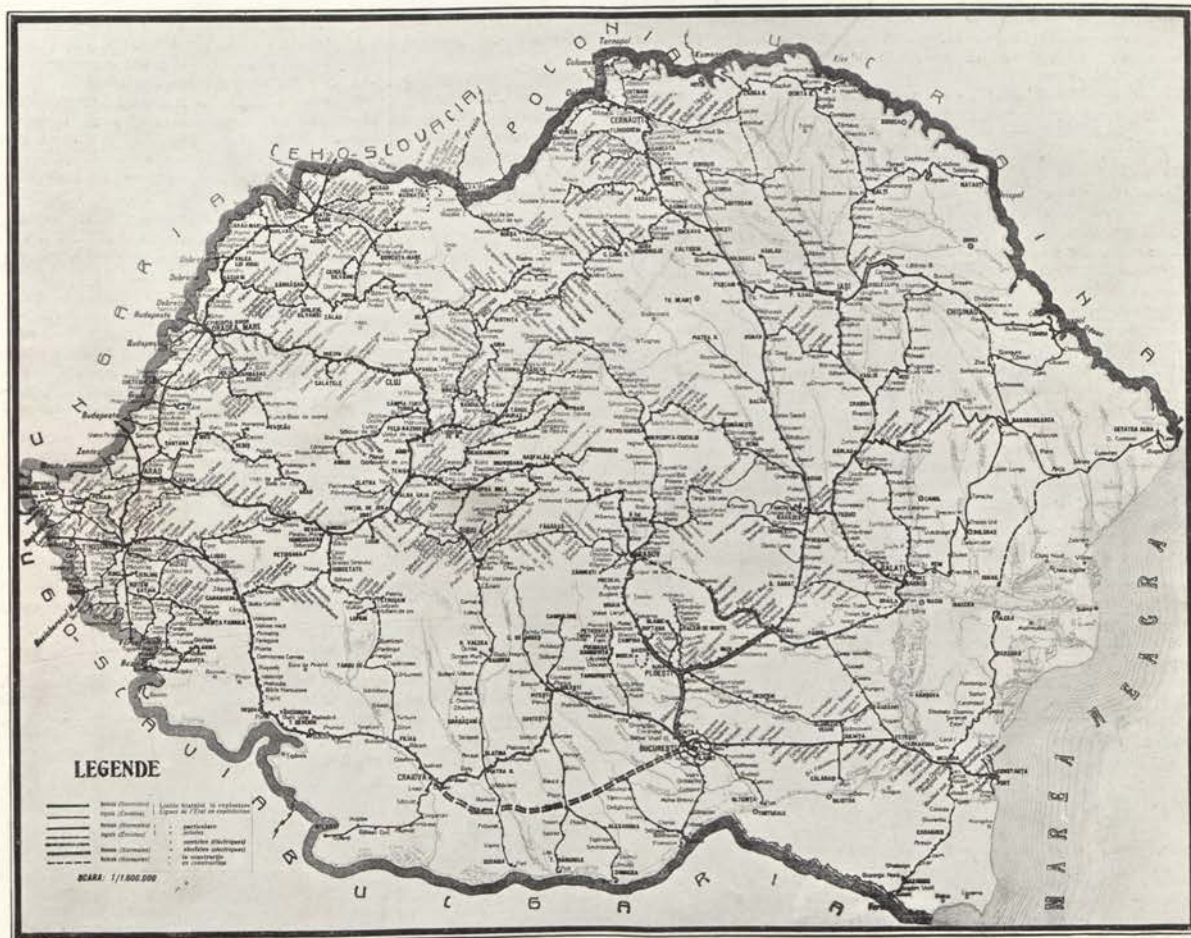
On dit que nos trains de voyageurs sont mal entretenus, mal éclairés et chauffés et circulent avec des retards chroniques ; que le nombre de wagons de

de notre réseau, l'augmentation et l'amélioration de notre matériel roulant ; nous admettons qu'il y a eu des cas où le personnel a fait preuve de manque de moralité ; nous admettons qu'il y a eu des retards regrettables dans les paiements des fournisseurs ; nous admettons enfin que jusqu'à présent la comptabilité des chemins de fer a travaillé d'une manière qui laissait beaucoup à désirer et que les prévisions

la longueur des lignes était de 1.384 kilomètres.

Ayant en vue que l'activité de ces chemins de fer privés a donné des résultats négatifs il a été procédé, dès l'année 1888, à leur rachat et à la construction d'un grand réseau de chemins de fer par les moyens de l'Etat.

En 1915-1916, la longueur des chemins de fer en exploitation était de 3.588 kilomètres



marchandises est insuffisant ; qu'il nous manque des locomotives et que celles qui existent sont mal entretenues ; que nos ateliers travaillent d'une manière peu satisfaisante et à des prix très chers ; on dit que nous avons des traverses pourries, de vieux rails et que nos stations sur les lignes principales n'ont pas de centralisation ; on dit que le personnel est immoral, que la comptabilité et le contrôle financier sont à peu près inexistantes et que pour cette raison il se fait un gaspillage inadmissible.

Enfin on dit que les fournisseurs sont payés avec de grands retards et que nos prévisions budgétaires, en ce qui concerne les recettes, sont toujours exagérées et qu'en conséquence les chemins de fer roumains, malgré toutes les augmentations de tarif, ont des déficits annuels.

Nous sommes obligés de reconnaître qu'une certaine partie de ces récriminations est juste. Cependant ce serait une grande erreur de les généraliser et d'apprécier sur cette base la situation actuelle de nos chemins de fer.

Nous admettons qu'il nous reste encore beaucoup à faire en ce qui concerne l'aménagement technique

budgetaires concernant les recettes ont été exagérées et ont été faites superficiellement.

Mais en dehors de cela des efforts méritoires ont été effectués, la majorité du personnel inférieur et dirigeant a travaillé avec dévouement et il est hors de doute que depuis la guerre jusqu'à ce jour il s'est réalisé une grande œuvre de réfection et de reconstitution sur les chemins de fer roumains.

Essayons donc d'établir la vérité et de donner un tableau exact de la situation de nos chemins de fer.

\*\*\*

Ici, il est nécessaire de faire un petit aperçu historique.

La première ligne de chemin de fer en Roumanie a été la ligne Bucarest-Giurgiu, inaugurée le 18 novembre 1869 grâce à l'initiative et à l'énergie du roi Charles I<sup>er</sup>, qui doit être considéré comme un des principaux fondateurs des chemins de fer dans notre pays.

Depuis cette date jusqu'en 1888, les chemins de fer en Roumanie ont été construits et exploités par différentes sociétés privées ; à la fin de l'année 1888

Toutes ces lignes avaient été bien construites et entretenues et possédaient un matériel roulant abondant et en bon état. Le personnel était d'une honnêteté exemplaire, recevait une rémunération suffisante et, pour cette raison, avait une stabilité, qui assurait à l'administration des chemins de fer un cadre de fonctionnaires homogène d'une grande expérience et avec une connaissance complète de leur métier. De même le personnel dirigeant était de la plus haute qualité et possédait le même élément caractéristique : la stabilité dans les fonctions.

Dans ces conditions les chemins de fer roumains ont pu donner des résultats financiers très favorables, ayant toujours un excédent de recettes par rapport aux dépenses, qui dans la dernière année d'avant guerre a été de plus de 20.000.000 de lei or.

Ce petit exposé historique, qui prouve que les chemins de fer roumains d'avant guerre ont été dans un parfait état et ont occupé une place honorable parmi les autres chemins de fer de l'Europe, était nécessaire, car il donne la meilleure preuve qu'à l'avenir, après l'achèvement de ses aménagements techniques et après une amélioration générale dans

les conditions économiques du pays, les chemins de fer roumains vont arriver certainement aux mêmes résultats favorables de leur exploitation que ceux du commencement de l'année 1916.

\*\*\*

Ensuite est survenue la guerre mondiale.

Les dégâts soufferts durant la guerre par les chemins de fer roumains ont été beaucoup plus grands qu'on ne le croit en général à l'étranger.

Pendant une année et demie les deux tiers du Vieux Royaume, avec un réseau de 2.300 kilomètres de chemins de fer, ont été occupés par les armées ennemies.

A leur retraite, en 1918, elles ont détruit toutes les aiguilles et les signalisations dans les stations, toutes les lignes télégraphiques et plus de 155 ponts parmi lesquels il y en avait de très importants: comme le pont sur le Siret, entre Marasesti et Tecuci, sur Borcea, près de Fetesti, sur Mileov, sur la Ialomita et sur le Buzău; ces armées ont détruit en grande partie les bâtiments dans les stations et ont pris avec elles tous les approvisionnements, tous les ustensiles et presque tout le matériel roulant.

Après leur départ on a trouvé seulement 280 locomotives dans un état tout à fait défectueux et un nombre très réduit de wagons également détériorés; à cause de l'état défectueux de la ligne, la circulation n'a pu se faire, au commencement, qu'à 20 kilomètres à l'heure seulement.

A la conclusion de la paix, le réseau des chemins de fer roumains s'est augmenté de 7.421 kilomètres qui se trouvaient dans les provinces unies, mais toutes ces lignes étaient de même dans un très mauvais état par suite de la guerre, surtout en Bukovine où les batailles ont été les plus acharnées.

Il faut encore noter que ces 7.421 kilomètres ont été construits et exploités dans des conditions différentes des lignes du Vieux Royaume, et cela surtout en Bessarabie où l'écartement des voies était du type russe, c'est-à-dire plus large que la voie normale.

En un mot, au moment de la fin de la guerre mondiale, la Roumanie s'est trouvée avec 11.300 kilomètres de lignes de chemins de fer, toutes usées et même en partie détruites et administrées d'après quatre normes différentes; ce qui était encore plus grave c'est que sur les trois quarts de ces lignes il restait très peu de personnel expérimenté.

Il ne faut pas oublier quelle situation pénible représentait un pareil état de choses pour un pays agricole qui n'a pas d'industrie bien développée.

C'est seulement grâce aux efforts extraordinaires du personnel des chemins de fer et aux sacrifices

pécuniaires considérables de la part de l'Etat que le réseau de nos chemins de fer a pu être remis, à la fin de l'année 1924, dans un état permettant d'organiser une exploitation régulière.

En partant de cette année on peut constater un progrès continu dans le développement et dans l'exploitation de notre réseau, fait qui est prouvé par le nombre annuel des wagons chargés qui, en augmentant continuellement, a atteint en 1928 le chiffre de 1.793.000 wagons.

Mais la guerre mondiale a produit non seulement des pertes matérielles et des détériorations techniques; elle a eu encore comme résultat la destruction du cadre homogène des fonctionnaires des chemins de fer roumains et a produit un profond changement dans leur mentalité.

Non seulement la capacité de travail de ces agents s'est amoindrie sensiblement, mais leur sentiment du devoir, leur discipline et leurs conceptions morales se sont réduits aussi.

\*\*\*

En dehors de toutes ces difficultés, l'organisation de l'exploitation en elle-même (la vieille organisation de l'administration de l'Etat) ne correspondait plus aux nouvelles nécessités que devait satisfaire une bonne administration des chemins de fer, nécessités qui ne se prêtaient plus aux anciennes formalités extrêmement compliquées et exigeaient l'introduction d'un nouvel esprit d'initiative et d'une liberté complète d'action, tout cela ayant un seul but final: une circulation rapide et régulière et un budget équilibré.

Les chemins de fer d'aujourd'hui ne peuvent être bien conduits et ne peuvent donner des résultats satisfaisants ni pour l'Etat comme propriétaire, ni pour la vie économique du pays que dans le cas où leur administration se fait conformément aux principes commerciaux et dans le cas où cette administration, conduisant une vaste entreprise pareille, va continuellement avoir en vue qu'elle doit avant tout effectuer les transports, les faire bien, en satisfaisant d'une manière prompte et régulière les besoins de tout le monde et qu'elle doit travailler avec économie et des bénéfices sans attendre différentes subventions mérités ou non mérités.

Cette idée a été admise à l'unanimité déjà, en 1926, quand a été promulguée la première loi sur l'organisation des chemins de fer.

Mais ni cette loi ni les lois ultérieures de 1927 et 1928 n'ont donné de solution à ce problème.

Toutes ces lois ont préconisé comme base une autonomie des chemins de fer mais en réalité cette

autonomie est restée purement fictive, l'administration des chemins de fer conservant le même caractère bureaucratique avec tous les défauts si bien connus d'une pareille institution.

Par la dernière loi sur la régie autonome des chemins de fer roumains, promulguée le 1<sup>er</sup> juillet 1929, il a été fait, enfin, un essai énergique de réaliser les principes commerciaux d'une manière intégrale.

D'après cette loi, nos chemins de fer ont obtenu une autonomie complète, le conseil d'administration ayant les droits les plus larges pour résoudre toutes les questions importantes qui concernent l'activité des chemins de fer.

Cette loi est déjà entrée en vigueur et va être appliquée graduellement jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1930.

En même temps un emprunt extérieur a été réalisé, dont une grande partie a été destinée aux chemins de fer et cela suivant le principe que les chemins de fer remplissent dans l'organisme de l'Etat les mêmes fonctions que les veines et les artères dans un organisme humain et que de leur bon état dépend le progrès de toute l'économie nationale.

Des sommes de l'emprunt mises à leur disposition, les chemins de fer roumains ont payé la plus grande partie de leurs vieilles dettes et prochainement vont payer le restant.

D'autres sommes considérables ont été fournies aux chemins de fer pour la réfection, le renouvellement et la construction de nouvelles lignes.

Ces sommes, en chiffres ronds, ont été attribuées aux destinations suivantes:

	En millions.
1 <sup>o</sup> Pour la réfection et l'amélioration des lignes principales:	
a) Changement de rails sur une longueur de 857 kilomètres.....	1.380
b) Installation de la centralisation dans 260 stations.....	80
c) Augmentation des lignes de garage..	200
d) Réfection des ponts.....	300
e) Construction des lignes doubles.....	250
2 <sup>o</sup> Pour l'augmentation des remises et pour autres travaux destinés à améliorer l'entretien des locomotives....	200
3 <sup>o</sup> Pour améliorer l'éclairage et le chauffage des wagons de voyageurs.....	80
4 <sup>o</sup> Pour un nouveau matériel roulant....	700
5 <sup>o</sup> Pour les nouvelles installations dans les ateliers.....	400
6 <sup>o</sup> Pour les lignes nouvelles en construction.....	1.200

Tous ces travaux sont déjà commencés et vont être terminés dans le courant de l'année prochaine.

En ajoutant à ces sommes les matériaux pour la voie, qui sont en cours de livraison et qui vont être livrés ultérieurement au compte des réparations allemandes et en ajoutant ensuite les autres sommes — approximativement 6 milliards  $\frac{1}{2}$  de lei — que le gouvernement a décidé de mettre graduellement à la disposition des chemins de fer, il résulte que prochainement ces chemins de fer vont être réparés, développés et bien aménagés d'une manière définitive et complète.

Mais cela ne représente qu'une partie du programme de réfection complète des chemins de fer roumains.

Simultanément avec la réfection technique il est indispensable de réorganiser sur des bases commerciales tout l'appareil de l'administration et de l'exploitation, réorganisation qui ne manque pas de présenter certaines difficultés sociales, si l'on considère le nombre trop grand de fonctionnaires dans les diverses catégories de services.

Nous sommes cependant convaincus que, dès à présent, l'administration de nos chemins de fer se trouve sur une bonne voie et pour cette raison — en parlant en toute sincérité — nous croyons que, dans un avenir très proche, cette administration va atteindre son but final, c'est-à-dire une circulation rapide et régulière et un budget bien équilibré — et cela sans aucun déraillement en route, sans retards aux stations intermédiaires et en effectuant tous les paiements à jour.



Ligne passant en vue du monastère « Cornet ».

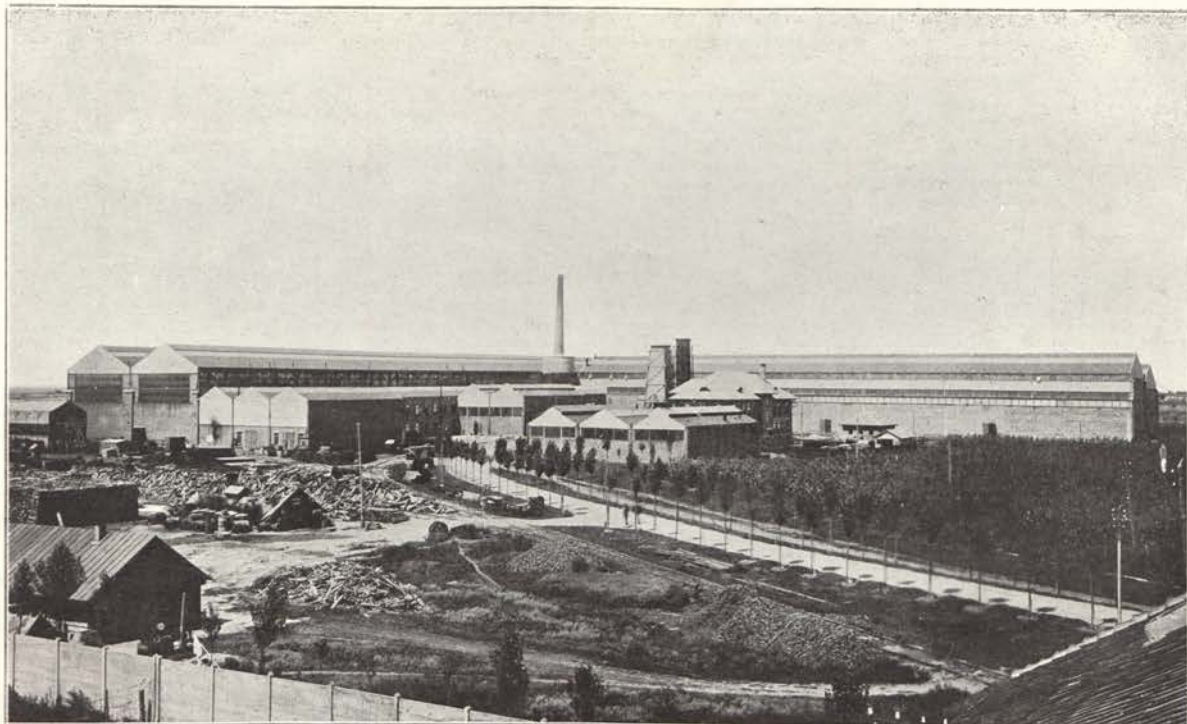


Photo. Jusceia.

Ateliers de Société Franco-Roumaine, à Braïla.

## SOCIÉTÉ FRANCO-ROUMAINE DE MATÉRIEL DE CHEMIN DE FER

CAPITAL : 150.000.000 DE LEI ENTIÈREMENT VERSÉS

Siège social à Bucarest, Str. Lascar Catargiu, n° 5.

Bureaux à Paris, 12, rue de La Rochefoucauld. Ateliers à Braïla.

### HISTORIQUE

La Société Franco-Roumaine a été fondée en 1921 par un groupe de Sociétés roumaines et françaises pour la réparation des locomotives des Chemins de fer de l'Etat roumain, sur la base d'une loi spéciale et d'un contrat qui lui assurent 120 grosses réparations de locomotives par an, jusqu'à la fin de 1939.

Son capital est pour moitié roumain et pour moitié français. Ses actionnaires français sont des sociétés parmi les plus importantes dans la construction mécanique et la métallurgie (Marine et Hornécourt, Fives-Lille, Compagnie française de Matériel de Chemins de fer, Société Alsacienne, Electro-Métallurgie de Dives, Société Française de Constructions mécaniques, Franco-Belge, Lorraine-Dietrich, etc.).

Ses ateliers sont établis auprès de Braïla, ville importante de plus de 100.000 habitants sur le Danube, sur un terrain de 28 hectares lui appartenant, raccordé au chemin de fer et au port.

Cette situation est particulièrement favorable pour l'approvisionnement des ateliers par l'industrie française, car Braïla, bien que distant de 200 kilomètres environ de la mer Noire, est un grand port maritime relié par des lignes de navigation régulières à Marseille, Gênes, Dunkerque, Anvers, etc.

Le capital initial de 40 millions de lei n'ayant pas suffi, par suite des fluctuations du change, pour construire et outiller entièrement les ateliers prévus, une partie seulement de ces ateliers a été installée tout d'abord et exploitée en 1925 et 1928. En 1927, sur la demande des Chemins de fer roumains, la Société a modifié son programme et étudié la construction d'une grande chaudronnerie permettant de réparer environ 200 chaudières séparées par an. Ces nouveaux ateliers sont actuellement terminés.

### ATELIERS

Les ateliers de la Société couvrent une surface de 16.500 mètres carrés, avec 3.500 mètres de lignes de garage. Ils comportent notamment :

Une centrale électrique à vapeur de 1.000 CV ;

Une grande halle de montage de 162 mètres sur 17 mètres ;

Une chaudronnerie formée de deux halles contiguës de 130 mètres sur 18 mètres ;

Un atelier de nettoyage des chaudières au jet de sable et une autre pour le nettoyage des pièces de locomotive à la potasse.

Ils sont desservis par un transbordeur électrique de 70 tonnes et six ponts roulants électriques dont deux de 35 tonnes.

Ces ateliers, outillés de la façon la plus moderne, ont une puissance de production permettant de réparer au moins 90 locomotives et 120 chaudières séparées par an. Le tableau ci-dessous permet de se rendre compte de leur développement depuis le début de l'exploitation. (Les nombres sont indiqués en milliers de lei.)

ANNÉES	1925	1926	1927	1928
Capital .....	40.000	44.000	104.000	150.000
Emprunts .....	81.617	91.127	91.506	158.999
Investissements ..	96.476	98.953	127.735	146.592
Chiffre d'affaires ..	45.093	121.626	203.055	221.515
Nombre de locomotives réparées.	24	41	70	87

La gestion financière de la Société est particulièrement prudente ; en particulier, aucun dividende n'a encore été distribué, les bénéfices ayant été chaque année investis dans l'affaire et ayant contribué avec les versements en numéraire aux augmentations successives du capital.

Les difficultés financières auxquelles s'est heurtée récemment la Roumanie ont eu une sérieuse répercussion sur l'exploitation de la Société. En particulier, en 1928, la Société a dû limiter son chiffre d'affaires, et les retards de paiement des Chemins de fer l'ont obligée à contracter de nouveaux emprunts. En 1929, l'arrêt pendant six mois des envois de locomotives à réparer l'a obligée à réduire ses moyens de production par le licenciement d'une

partie de son personnel. L'effectif ouvrier, qui avait dépassé 900 hommes, a été réduit provisoirement à 600.

Une nouvelle convention, conclue tout récemment avec les Chemins de fer de l'Etat roumain, a permis aux ateliers de commencer à reprendre progressivement leur allure normale de travail et donne à la Société tout lieu de croire que de telles difficultés d'exploitation ne se produiront plus pendant les années à venir. Toutefois la Société étudie actuellement la possibilité d'entreprendre de nouvelles fabrications intéressant la clientèle privée, de façon à élargir les aléas provenant de ce qu'elle a l'Etat comme unique client.

### PERSONNEL

La Société emploie presque exclusivement du personnel roumain (94 %), y compris le personnel dirigeant, avec quelques ingénieurs français.

Elle a pris toutes les mesures en son pouvoir pour améliorer l'hygiène et le bien-être de son personnel : Habitations permettant de loger les contremaîtres et une partie des ouvriers ;

Etablissement de bains-douches avec bassin de natation de 25 mètres ;

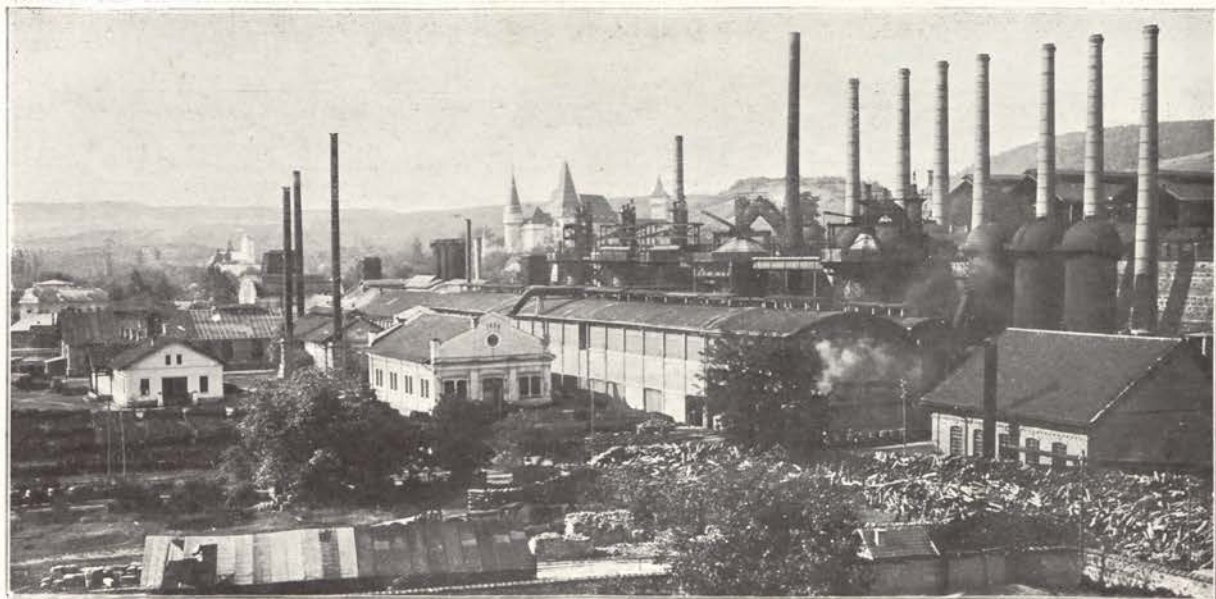
Infirmerie modèle avec service médical donnant les soins gratuits au personnel ouvrier et employé ;

Allocation à la naissance de chaque enfant et secours en cas de décès ;

Indemnité mensuelle pour chaque enfant jusqu'à treize ans ;

Société sportive, avec un terrain de sport de près de deux hectares.

La Société a cherché, ainsi, aussi bien que par ses procédés de direction, à gagner la confiance de son personnel et à en obtenir une collaboration cordiale. Elle a d'ailleurs trouvé, aussi bien chez les ouvriers que chez les employés et ingénieurs roumains, des qualités d'intelligence et d'application au travail qui lui permettent d'escompter de la collaboration des industries française et roumaine des résultats de plus en plus intéressants.



Vue générale des usines de Hunedoara.

## MINES DE METAUX ET USINES METALLURGIQUES

# PROPRIÉTÉS DE L'ÉTAT ROUMAIN EXPLOITÉES EN RÉGIE

L'Etat roumain détient, en pleine propriété, un groupe important d'entreprises minières et d'usines métallurgiques situées en Transylvanie et qui sont exploitées en régie.

Ce groupe est composé des domaines et des usines sidérurgiques de Hunedoara (sud-est de la Transylvanie); des mines de métaux et des usines métallurgiques de Baia Mare (nord de la Transylvanie); des mines d'Aburd, de Secarâmb et de l'usine Zlatna (monts Apuseni, à l'ouest de la Transylvanie).

### I. — LES USINES SIDÉRURGIQUES ET LES DOMAINES DE L'ÉTAT ROUMAIN A HUNEDOARA.

Les usines de Hunedoara fabriquent principalement de la fonte de qualité supérieure (fonte au bois, analogue à la fonte suédoise). Elles comprennent :

#### I. — USINES DE FER DE HUNEDOARA

a) *Hauts fourneaux.* — Les usines disposent de cinq hauts fourneaux, d'une capacité totale de production de 330/370 tonnes de fonte par jour. Trois de ces fourneaux sont construits pour l'usage du charbon de bois, les deux autres utilisent du coke. Le charbon de bois employé est fabriqué dans les forêts propres aux usines.

La quantité totale du minerai utilisé par les hauts fourneaux provient des mines de Ghelar, propriété des usines. Les carrières qui fournissent le calcaire appartiennent également aux usines.

b) *Fonderie de fonte.* — Dans le voisinage du hall de coulée des hauts fourneaux, il existe une fonderie de fonte d'une capacité mensuelle de 200 tonnes.

c) *Fabrication de tuyaux.* — Une installation spéciale pour la fabrication des tuyaux de fonte a été aménagée en 1927.

d) *Atelier mécanique.* — A côté de la fonderie se trouvent l'atelier mécanique et la forge. Ces ateliers travaillent en moyenne, par an, 500 tonnes de pièces diverses.

e) *Force motrice des usines.* — 1° L'usine hydro-électrique de Catznanash, installée dans la vallée de la Govashdia, à 10 kilomètres de Hunedoara, dispose d'une puissance de 500 KVA; 2° usine thermo-électrique de Hunedoara. L'installation comporte deux turbo-générateurs, de 1.200 CV chacun, à l'arbre des turbines; 3° installation de chaudières pour les souffleries de hauts fourneaux. Pour ali-

menter les machines motrices des souffleries, il existe neuf chaudières chauffées par le gaz des hauts fourneaux.

*Personnel.* — Momentanément, en raison des transformations envisagées, les usines comptent seulement 950 ouvriers et manœuvres. La direction des travaux est confiée à six ingénieurs spécialistes.

### II. — USINE DE FER ET HAUT FOURNEAU DE GOVASHDIA

L'usine de Govashdia, située à 11 kilomètres de Hunedoara, possède un seul haut fourneau dont la capacité de production est de 20/28 tonnes de fonte par jour.

Une usine hydro-électrique de 134 KVA fournit l'énergie nécessaire aux installations du haut fourneau. L'usine possède aussi un atelier pour la fabrication d'outils agricoles pouvant produire 300 bèches par jour.

### III. — ATELIER D'OUTILLAGE AGRICOLE A ZLASHITI

Produit journalièrement 420 bèches ou autres outils du même genre.

### IV. — MINES DE FER DE GHELAR

Ces mines sont situées à 16 kilomètres des usines de Hunedoara, auxquelles elles sont reliées par une voie ferrée industrielle. Les minerais sont la sidérite, contenant de 36 % à 41 % de fer, et la limonite, contenant de 45 % à 47 % de fer.

*Personnel.* — Le nombre des travailleurs occupés dans les mines de Ghelar est de 540. La direction des travaux est confiée à deux ingénieurs.

### V. — DOMAINE FORESTIER DE POENI

Pour assurer l'approvisionnement en charbon de bois et en bois de chauffage des hauts fourneaux de Hunedoara, les usines possèdent plusieurs forêts aux environs de Hunedoara. La plus importante est celle du domaine de « Poeni », mesurant 5.394 hectares.

### II. — ENTREPRISES MINIÈRES ET USINES MÉTALLURGIQUES DE BAIA MARE.

L'Etat roumain, dans cette contrée, est propriétaire des exploitations minières suivantes : a) les exploitations d'or et d'argent de « Dealul Crucii » et « Valen Roshe », de « Baiutz » et « Varatee » ; b) les exploitations de plomb, d'argent et de zinc

de « Baia Sprie » et « Capnie » ; c) l'exploitation de pyrites de « Rodna Veche ».

Les minerais contiennent des métaux nobles (or et argent), du plomb, du zinc, du cuivre et du fer, de l'antimoine, du bismuth, etc., sous forme de sulfures.

Les produits concentrés provenant des usines de séparation sont envoyés aux usines métallurgiques de l'Etat, « Firiza » et « Strambu », où l'on effectue la séparation des métaux.

*Personnel, production.* — Ces entreprises occupent au total environ 2.000 ouvriers. Le personnel dirigeant comprend 21 ingénieurs spécialistes. La production annuelle en métaux est en moyenne de 300 kilos d'or, 2.500 kilos d'argent, 20.000 kilos de cuivre, 60 wagons de plomb et 1.500 wagons de pyrite.

### III — ENTREPRISES MINIÈRES DANS LES MONTS APUSENI

L'Etat possède, dans la région des monts Apuseni, les exploitations aurifères d'Aburd et de Secarâmb. L'or se trouve soit à l'état natif, imprégnant la roche de base du filon, soit en minéraux telluriques complexes : hessite, peltite, sylvanite et nagygate.

La préparation des minerais est effectuée dans les mêmes conditions que celles que nous avons décrites pour Baia Mare. Le traitement métallurgique des minerais provenant de ces mines est assuré par les usines Zlatna, propriété de l'Etat.

La production actuelle de ces mines est relativement réduite, atteignant annuellement les chiffres suivants : or, 80 kilos; argent, 100 kilos; cuivre, 1.000 kilos. Le nombre des ouvriers est d'environ 350.

\*\*\*

Comme il a été déjà mentionné ci-dessus, les entreprises que nous venons de décrire sont exploitées en régie par l'Etat roumain.

La loi sur l'organisation et l'administration, sur des bases commerciales, des entreprises et des biens publics, récemment promulguée, permet leur administration en régie mixte commerciale sous forme de sociétés anonymes dans lesquelles l'Etat, fournissant comme apport ses entreprises, collaborerait avec le capital particulier.

Cette collaboration permettrait une mise en valeur aussi complète que possible desdites entreprises.

La loi accorde des facilités considérables aux capitaux étrangers qui seraient disposés à participer à la constitution de ces sociétés.



# BANQUE COMMERCIALE ROUMAINE

Vingt-deux années d'exercice ont réussi à placer la Banque Commerciale Roumaine au tout premier plan des institutions de crédit de la Roumanie et, depuis sa constitution, une progression sensible et continue de son chiffre d'affaires et de ses bénéfices vient témoigner de sa fructueuse activité.

La Banque Commerciale Roumaine fut fondée en 1906 par un groupe roumain qui s'assura principalement le concours du capital français.

Le capital initial fut de 12.000.000 de lei-or, divisé en 24.000 actions à 500 lei, valeur nominative chacune. Le développement de l'institution ayant nécessité de nouveaux fonds, des appels successifs furent faits à la contribution des actionnaires, à des époques différentes à partir de 1919.

C'est ainsi que le capital fut tout d'abord porté à 50.000.000 de lei, à la suite de la décision de l'Assemblée générale extraordinaire du 13 juillet 1919. L'augmentation décidée fut réalisée en deux tranches : la première de 12.000.000 de lei à 24.000.000 de lei en octobre-novembre 1919 et la seconde de 24.000.000 de lei à 50.000.000 de lei en juin-juillet 1920.

Le capital de la Banque fut ensuite augmenté de 50.000.000 de lei à 100.000.000 de lei par la décision de l'Assemblée générale extraordinaire du 16 juin 1921. L'opération fut réalisée toujours en deux tranches, à savoir de 50.000.000 de lei à 75.000.000 de lei en mai-juin 1924 et de 75.000.000 de lei à 100.000.000 de lei en mai-juin 1925.

Actuellement donc, la Banque Commerciale Rou-

maine est au capital de 100.000.000 de lei, divisé en 200.000 actions valeur nominale de 500 lei chacune, entièrement libérées.

Il n'existe ni parts de fondateur, ni obligations, bien que les statuts l'autorisent.

Parmi les fondateurs de la Banque figurent en tout premier lieu la Banque de l'Union Parisienne, de Paris. Suivent le Wiener Bank Verein, la Banque Anglo-Autrichienne, le Crédit Général Liégeois et MM. H. D. Economos, Jean Stachli, I. Halfon et fils, Z. U. Chrissoveloni, G. Economu et fils.

A sa fondation, la Banque a incorporé le Crédit Belgo-Roumain et la Maison de Banque Stachli et C<sup>o</sup>.

Malgré les perturbations qu'amènèrent la guerre mondiale et la crise économique qui la suivit, crise aggravée bientôt pour la Roumanie par la dépréciation de la monnaie nationale, la Banque Commerciale Roumaine ne cessa d'accorder au commerce et à l'industrie, voire à l'agriculture, le concours le plus effectif.

Se basant sur des principes de prudence que nécessitait la situation du pays, elle s'attacha à développer les opérations de banque proprement dites : escompte, prêts à court terme, etc., s'appliquant à conserver d'importantes liquidités.

Elle ne négligea cependant pas de s'intéresser d'une façon plus suivie à certaines affaires industrielles, et, parmi celles-ci, la Société des Produits chimiques Mărăsesti donne aujourd'hui les résultats les plus satisfaisants.

Dans ses relations internationales, à côté des groupes qui s'intéressent directement à elle, la Banque Commerciale Roumaine a su se créer de solides amitiés, tant en France que sur les autres places d'Europe ou des Etats-Unis.

Parmi les chiffres du dernier bilan de la Banque Commerciale Roumaine, nous nous plaisons à relever que ses comptes créditeurs s'élèvent à près de 50.000.000 de lei, les dépôts à 1.440.000.000 environ et que le bénéfice net pour l'exercice s'établit à 25.000.000 de lei. En outre, il y a lieu de noter que la Banque Commerciale Roumaine, depuis quelques années, arrive en tête des banques bucarestaises pour le mouvement des comptes à la Chambre de Compensation.

Au début de l'année en cours, un événement important venait modifier sensiblement la composition des groupes qui avaient participé à la fondation de la Banque Commerciale Roumaine, à savoir l'absorption par cette dernière des filiales roumaines de la Banque Belge pour l'étranger.

Indépendamment de la Banque de l'Union Parisienne qui continuait à lui assurer, comme depuis l'origine, son fidèle appui, un nouveau et important groupe belge apportait à l'affaire non seulement des actifs importants, mais le concours de ses capitaux et de ses relations mondiales.

Telle qu'elle se présente actuellement, la Banque Commerciale Roumaine est donc celle-ci peut envisager l'avenir avec les plus beaux espoirs.

## CONCORDIA

Société anonyme roumaine pour l'industrie du pétrole. Capital entièrement versé : 500.000.000 de lei.

Siège Social : Bucarest, boulevard Domitiei, 48

Direction technique : PLOESTI, boulevard Indépendant, 20. — Adresse télégraphique : PETROCORDIA, Bucarest ou Ploesti.

La société « Concordia », créée sur un capital de 25.000.000 de lei or, entièrement versé, avant guerre, incorpora, après guerre, dans son patrimoine, l'actif de la société « Nafta », en Roumanie, et celui de la société « Creditul Petrolifer » qui détenait, au moyen d'importants pipes-lines, le monopole du pétrole brut dans le pays.

Elle s'est assurée des participations très importantes dans la société « Vega » (société anonyme roumaine pour le raffinage du pétrole, au capital de 100.000.000 de lei) et dans la société « Sirius » (société anonyme roumaine pétrolière et minière, au capital de 200.000.000 de lei).

Son activité embrasse toutes les opérations relatives à l'industrie du pétrole, à savoir : l'exploitation, le raffinage, l'emmagasinage, le transport et la vente des produits, ainsi que la fabrication du matériel de forage et d'emblonnage.

Ses chantiers principaux sont situés dans les départements de Dombrova et Prahova (Gura Oenitei, Moreni, Bustenari, Chiciura-Gropi, Runec, Băicoi, Cămpina, Captura, Râzvad, Podeni).

La production du groupe a été de : 389.530.000 kilogrammes en 1926, et de 422.897.107 kilogrammes en 1927, et de : 583.811.394 kilogrammes en 1928.

Son service de pipes-lines possède onze stations pour la réception et l'emmagasinage du pétrole brut propre et appartenant à des tiers à Gura Oenitei, Moreni, Băicoi-gare, Băicoi-village, Tintea, Bustenari, Burloii, Mălăeș, Doftăneș, Recea, Florești ; une nouvelle station va être installée à Mălăeș. La capacité totale des réservoirs est d'environ 70.000.000 de kilogrammes.

Le réseau actuel des conduites de pétrole de la société « Concordia » est d'environ 450 kilomètres, le pare des citernes pour le transport des produits finis compte 700 wagons.

La société « Concordia » possède de plus des forges et des ateliers mécaniques dans chacun de ses chantiers, ainsi que deux grands ateliers mécaniques, dont l'un à Ploesti et l'autre à Cămpina, qui travaillent aussi pour des tiers. L'atelier de Cămpina s'est spécialisé dans la construction des appareils de forage, des treuils de puisage, des pompes à injection, etc., l'atelier de Ploesti construit des charpentes métalliques et des réservoirs et fabrique des trépanes, des tubes rivés et des cuillers de puisage.

Pour ses ventes à l'exportation la société « Con-

cordia » possède 3 stations : Constantza à la mer Noire, Brăila et Giurgiu sur le Danube.

La station de Constantza occupe une superficie d'environ 158.179 hectares et comprend, en dehors d'un pare des réservoirs d'une capacité d'environ 40.000.000 de kilogrammes, une fabrique de bidons pouvant fabriquer et remplir 7.000 bidons par jour.

La société « Concordia » possède encore 4 bateaux-tanks. D'autre part, la société « Concordia-Transports », créée par la société « Concordia », possède un bateau de mer, le *Mazout*.

### SOCIÉTÉS AFFILIÉES

*Vega*. — La société « Concordia » travaille son pétrole brut dans la raffinerie Vega, société dans laquelle elle est fortement intéressée.

Cette raffinerie occupe une superficie de 50 hectares à Ploesti et possède une des plus modernes

installations du pays, capable de travailler toutes les qualités de produits et d'huile.

On peut traiter à la « Vega », y compris les huiles, environ 2.500.000 kilogrammes de pétrole brut par jour.

Le pare des réservoirs pour l'emmagasinage du brut et des produits finis a une capacité totale de 85.000.000 de kilogrammes.

*Sirius*. — La société « Concordia » est fortement intéressée dans la société « Sirius », qui possède, en dehors de ses exploitations à Runec-Bustenari, le chantier important de Gura Oenitei, d'une superficie de 240 hectares octroyés par l'Etat pour une durée de trente ans.

La production de ses chantiers s'élève à environ 1.200.000-1.500.000 kilogrammes par jour.

La société « Concordia » a reçu, lors de l'exposition de forage de Bucarest en 1926, la médaille d'or pour ses produits.



La gare de Brăila.

# ACIÉRIES ET DOMAINES DE RESITA

CAPITAL SOCIAL : 750.000.000 DE LEI

Siège Social : Bucarest, rue Vasile-Alexandri, n° 4

Adresse télégraphique : RESITANINA

Les usines de Resita ont été fondées sur la rivière Borzava, à la suite de la décadence des anciennes usines de Bocsia provoquée par le manque d'eau et surtout par les difficultés d'approvisionnement en charbon de bois dans les forêts défrichées d'alentour.

Le premier haut fourneau de Resita fut mis en fonction, avec du charbon de bois, en juillet 1771. A la fondation de ces usines, l'Etat leur céda environ 23.000 hectares de forêts de même que plusieurs privilèges.

Entretiens, on découvrit les houillères d'Anina (1790), et, à de courts intervalles, celles de Doman et Secul.

Après la révolution de 1848, l'Etat autrichien, vu sa situation financière précaire, décida la vente des usines et domaines à la Société K. K. Oesterreichische Staats-Eisenbahn-Gesellschaft, dénommée Steg (1854).

Cette Société avait l'obligation de construire et le droit d'exploiter tout un réseau de voies ferrées comprenant la majeure partie de l'actuel réseau de Hongrie, dont l'Etat avait commencé la construction, mais, pour des motifs financiers, ne pouvait plus l'exécuter.

Un grand développement d'ordre minier, métallurgique et mécanique a été réalisé d'une façon continue jusqu'en 1914.

Après la guerre mondiale, les usines se trouvant situées dans la partie du Banat qui revint à la Roumanie, la Société Steg a été transformée en une société nouvelle, sous la dénomination de : Acieries et Domaines de Resita S. A., en abrégé U.D.R. (1920). Sous sa nouvelle forme, la Société s'est proposée de continuer l'exploitation des mines, des domaines et des installations qu'elle possède et de satisfaire aux besoins de la consommation de fer du marché intérieur de l'Etat roumain. Ces besoins, exigés par la réfection du pays, à la suite des dévastations de la guerre, étaient et restent encore considérables.

\*\*\*

Les domaines de la Société sont situés à l'extrême Sud-Ouest de la Roumanie, dans le département de Caras-Severin, province du Banat. Ils constituent un corps presque compact, d'une superficie de 90.895 hectares, dont les forêts occupent la plus grande partie. Les transports se font sur des voies de chemin de fer (33 kilomètres voie normale; environ 200 kilomètres à écartement réduit, 50 locomotives

et 1.200 wagons) et sur des routes (200 kilomètres environ); le bois se transporte aussi par flottage.

La Société possède en outre des centrales de forces hydroélectriques et thermoélectriques d'une puissance totale de 32.000 CV, la consommation annuelle atteint 100.000.000 de kilowatts-heure. Il est à remarquer la nouvelle centrale d'Anina fonctionnant aux déchets de charbon dont un seul groupe turbo-générateur a une force de 7.500 kilowatts.

L'extraction de la houille des trois charbonnages en exploitation — Anina, Doman et Secul — s'élève annuellement à 250.000 tonnes, tandis que le minerai extrait d'Oena de Fer et Delinesti représente environ 50.000 tonnes.

Le charbon de la Société cokeifie bien, — la cokerie est installée à Anina — donnant un bon coke métallurgique; c'est d'ailleurs le seul produit de ce genre en Roumanie et il satisfait presque la totalité des besoins des usines, pour lesquelles toutefois une petite quantité de charbon est importée.

Une installation de désulfuration du minerai et d'agglomération se trouve à proximité des hauts fourneaux; sa capacité est de 300 wagons par jour.

La Société possède pour la fabrication de la fonte deux hauts fourneaux à Resita d'une capacité journalière de 13 et 28 wagons. Pour le moment, le premier est en fonction et produit annuellement environ 50.000 tonnes de fer brut (Martin, fonderie, Spiegel).

Les aciéries sont également situées à Resita dans le voisinage immédiat des hauts fourneaux. Elles se composent de 6 fours Siemens-Martin, d'une capacité individuelle de 20-40 tonnes, d'un mélangeur de 250 tonnes et de 2 fours électriques. La production d'acier est d'environ 145.000 tonnes par an, dont la grande majorité est formée par l'acier en lingots (130.000 tonnes); le reste est de l'acier fondu, acier électrique, acier spécial, etc.

L'installation du laminage du fer se trouve à Resita et se compose de 7 trains de laminoirs produisant : rails, poutrelles, tôles, fer cornière, fer V, fer T, rond, carré, plat, fils, bandages, etc. La production annuelle est d'environ 130.000 tonnes, représentant 70 % de la production indigène et environ 45 % de la consommation du pays.

La Société possède en outre des ateliers de forge pour les essieux, roues, axes, outils, ceclames, etc., des ateliers mécaniques où l'on usine surtout des paires de roues montées, des roues, des essieux, des pièces de wagon, etc. pour un tonnage d'environ

2.500 tonnes; des ateliers de construction de ponts, croisements et aiguillage de chemin de fer pour plus de 5.000 tonnes; des ateliers électriques fabriquant des moteurs jusqu'à 2.000 kilowatts; des ateliers pour la fabrication des instruments agricoles.

En particulier, il faut mentionner la fabrique de locomotives, nouvellement installée et dont la capacité annuelle est de 80 locomotives; dans cette fabrique, située toujours à Resita, on a construit, à partir de 1923 jusqu'à présent, en tout 66 locomotives à voie normale et actuellement 40 autres s'y trouvent en cours de fabrication.

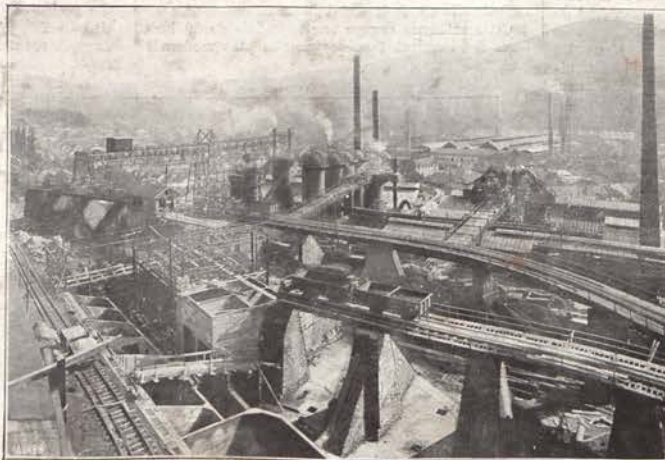
L'exploitation du domaine forestier produit du bois de chauffage (environ 500.000 mètres cubes), du bois de construction et bois de mine (environ 80.000 mètres cubes), du charbon de bois en menles et en retorte (33.000 tonnes), etc., de même que les vignobles de Moldova Noua et Ramna fournissent un vin très réputé.

La Société a soin de ses ouvriers, dépensant chaque année pour les œuvres de prévoyance sociale plus de 50.000.000 de lei.

Le développement de la Société pendant les dernières années se trouve dans le tableau suivant :

EN MILLIERS DE LEI	ANNÉES			
	1920	1926	1927	1928
Capital .....	125.000	750.000	750.000	750.000
Réserves .....	30.800	357.265	395.403	461.192
Amortissements .....	4.244	229.151	304.745	388.561
Investitions .....	65.059	1.078.996	1.355.910	1.680.219
Chiffre d'affaires .....	254.462	1.748.345	1.995.750	2.158.382
Dividendes .....	20 %	12 %	12 %	12 %
Ouvriers .....	15.008	18.489	16.624	16.550

Il est toutefois à remarquer que la capacité réelle des usines dépasse le chiffre d'affaires donné par la production actuelle. Le progrès continu réalisé jusqu'à présent fait entrevoir que, dans un avenir qui ne peut pas tarder, lorsque le processus d'adaptation aux conditions locales sera un fait accompli, la capacité des usines sera dépassée même; et ceci d'autant plus que la Société est la seule grande entreprise métallurgique existant sur le sol du pays, jouissant en outre du privilège indiscutable de pouvoir produire les matières premières sur ses propres domaines.



Fonderie d'acier de la « Resita Corporation » en Transylvanie.

ERRATUM. — Par suite d'une erreur typographique, nous avons donné au tableau de Mirea, publié dans « La Roumanie pittoresque », le titre : *Paysanne*. Cette tête symbolise le sommet d'une haute montagne roumaine.

## L'ART MODERNE DANS L'HABITATION



### LE PALAIS de MARBRE de Mercier frères 77, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

PRÉSENTE AUJOURD'HUI A NOS LECTEURS UN MEUBLE D'UNE GRANDE NOBLESSE QUI A ÉTÉ LE SUCCÈS DU SALON DES ARTISTES DÉCORATEURS OU IL A ÉTÉ ACQUIS POUR UN MUSÉE OUTRE-ATLANTIQUE. IL S'AGIT D'UNE CONSOLE EN LOUPE D'AMBOINE ET LOUPE DE THUYA DONT LES LIGNES MERVEILLEUSES S'ALLIENT A DES BOIS TRÈS PRÉCIEUX

# L'AVENUE DE L'OPÉRA



## DAVID

LES FILS DE E. DAVID / SUC<sup>CE</sup>  
 Société à responsabilité limitée au capital de 1.000.000 est

☎ Télégr. 5  
 LOUVRE 129 52  
 CENTRAL 34 74

— CHEMISIERS —

32 Avenue de l'Opéra - PARIS

☎ Cda  
 111 Edouard III  
 DAVICHISE



## ROUARD

La Maison du Service de Table & de l'Objet d'Art  
 34, Avenue de l'Opéra



**LES DEUX Jumeaux**  
**LAMES & RASOIRS**

J.A. HENCKELS · SOLINGEN

**GROS: J.E. CANETTI & C<sup>IE</sup>**

24 R. DE PARADIS. PARIS. T.É. PROV. 60 71. 02 87

en vente dans toutes les bonnes  
 coutelleries et 32 Avenue de l'Opéra

612

PUBL. ELVINGER



## MOYNAT

FABRICANT - PARIS

5, Place du Théâtre-Français  
 (En face la Comédie-Française)  
 MAISON FONDÉE EN 1847

MALLES, VALISES, NECESSAIRES,  
 MAROQUINERIE, TOUS OBJETS DE VOYAGE  
**MALLES POUR AUTOMOBILES**

Avenue de l'Opéra 20



## BARCLAY TAYLOR

ENVOI FRANCO DE LA GAZETTE DE BARCLAY



## L'HOTEL RITZ

PLACE VENDÔME

RÉSIDENCE DE  
 S.M. LA REINE  
 DE ROUMANIE  
 A PARIS

UN DES SALONS DE S.M. LA REINE DE ROUMANIE



